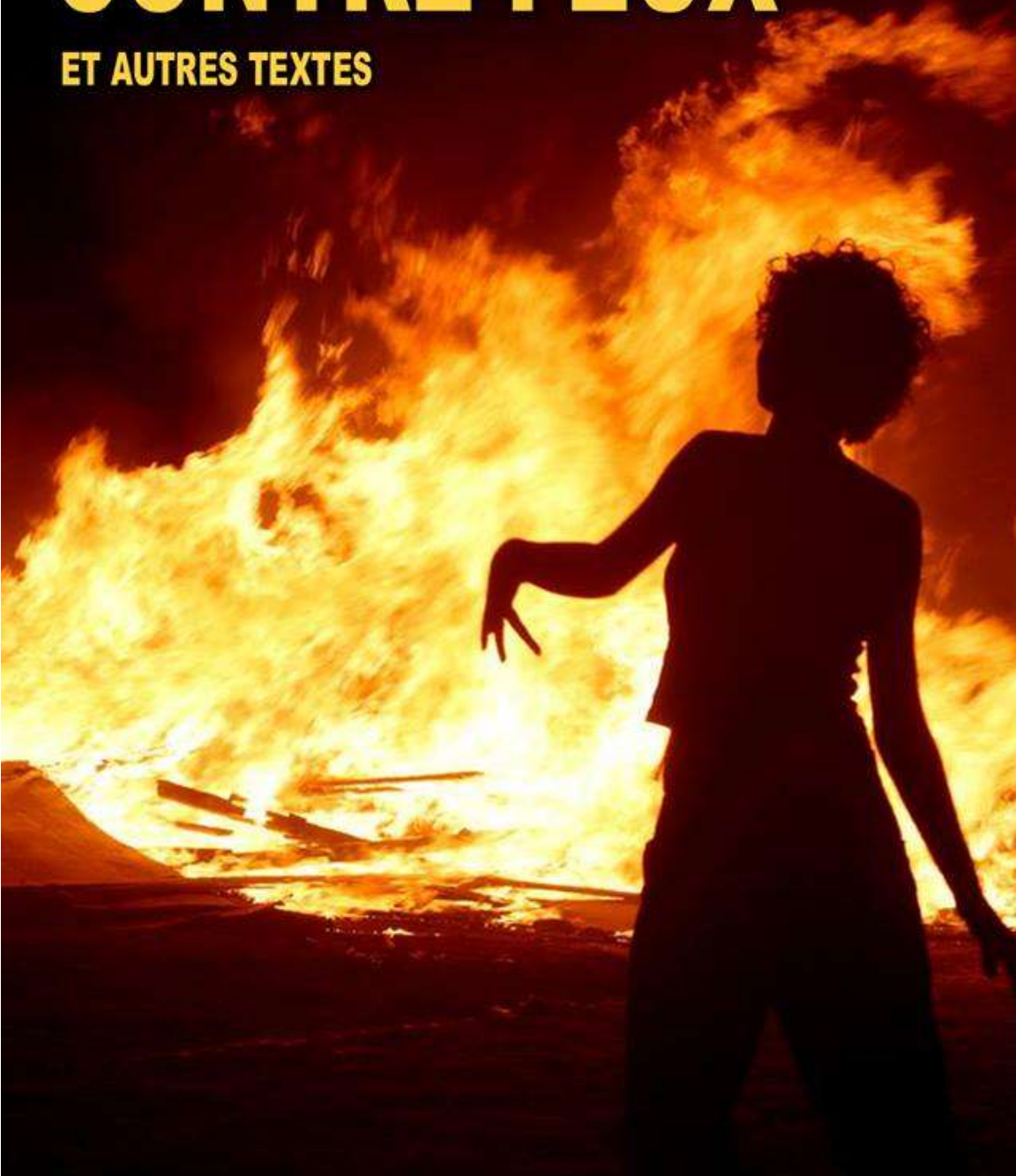


**ANNE ARCHET**  
**CONTRE-FEUX**

**ET AUTRES TEXTES**



Anne Archet

# CONTRE-FEUX

et autres textes

Version 1

Novembre 2018

Lisez le [blog flegmatique](#) d'Anne Archet

Anti© Anne Archet 2018.

Utilisez ces textes comme bon vous semble. Signez-les même de votre nom si ça vous chante. Mais si vous faites du fric en les vendant, attendez-vous à ce que je vienne un jour me servir dans votre frigo, porter vos fringues et squatter votre demeure. Mort à la propriété !



Contre-feux.....	1
Portrait de la femme invisible devant son miroir.....	4
Banalités électorales de base .....	9
Qu'est-ce que la propriété ? .....	12
On vous a privé de votre vie ? Volez-la en retour !.....	15
Le flic est (aussi) dans notre tête .....	18
Ne laissez jamais vos principes devenir votre éthique .....	24
Une poignée d'aphorismes sibyllins au sujet de l'illégalisme.....	28
Thèses subjectives sur la violence .....	34
Lettre à mes codétenues .....	39
La famille est une minifourgonette en panne qui continue de rouler .....	42
Anarchie intime .....	48
Hypersexualisation mon cul.....	53
Étudiant.e.s, encore un effort si vous voulez favoriser l'accès à l'éducation .....	62
Déprolétarisons-nous .....	68
L'éternelle nuit des morts vivants .....	76
Fils d'astuce et fils de mort.....	81
L'hydre à deux têtes.....	83
Le trou de la serrure .....	89
Quidam .....	91
Le mépris .....	94
Banalités de base sur le fascisme découpées en bouchées faciles à mastiquer, mais malgré tout parfaitement indigestes .....	97
La route vers nulle part.....	103

La construction du désir.....	108
Quatre abandons et une abolition .....	112
Ce que nous avons à perdre mérite d’être perdu .....	115
Domestication.....	121
L’empiriste contre-attaque .....	123
Lettre à une amie .....	128
À une jeune militante .....	136
Pourquoi quelque chose plutôt que rien ? .....	141
Iconoclasme 101.....	143
Inséré titre ici (texte rater) .....	148
Abolir la société .....	157
Quart d’heure de lucidité .....	162
La fin.....	165

## Contre-feux

*(Neuf apophtegmes nés d'une migraine impétueuse.)*

1. En silence, nous mettons le feu à nos chairs, incendiant du coup le monde entier – du moins, telle est notre intention. En réalité, non, c'est un mensonge : je suis tristement pessimiste en ce qui concerne l'effet concret de nos sublimes révoltes. Ce pessimisme n'empêche toutefois en rien le bruit des chaînes qu'on secoue de donner un peu de couleur à mon sang anémique.

2. S'associer est un moyen de commencer à vivre – ou du moins, un moyen de goûter à ce que vivre est réellement l'espace d'un court moment. Du haut de ma tour, j'ai longtemps joué à la sœur Anne, j'ai longtemps guetté l'horizon et je n'y ai rien vu venir. Il n'y a rien au loin, hors à ce monde, il n'y a pas de terres en friche hors du capital. Ce constat n'invalide en rien le désir de refuser collectivement les lois et carcans de ce monde, puisqu'agir ainsi offre un exutoire vital à notre négativité, tout en dégageant un peu d'espace pour nous permettre de respirer. Le temps de jouir est toutefois bien court et la dissolution de nos zones de liberté est inévitable.

3. Savoir retenir son souffle est le don le plus précieux des éternels naufragés.

4. La plupart du temps et pour la plupart d'entre nous, se reconnaître mutuellement et se rassembler est impossible. Nous restons seuls, à la dérive dans les eaux tièdes et corrompues de la société post-fordiste, post-industrielle, post-moderne, post-factuelle, post-progressiste et post-humaine. Les plus forts et les plus résolus d'entre nous allument des feux en adressant des prières païennes au néant pour que l'horreur prenne fin, un jour, et pour de bon. En ce qui me concerne, mon espoir est en lambeaux et ma foi est décrépète. Je ne suis pas la seule ; nous sommes des millions et des milliards, l'esprit en loques et le corps moribond, qui pourrissons en prison ou dans un bureau à l'air synthétique, qui donnons le coup de grâce à

nos désirs avec une seringue ou un missel, quand ce n'est pas en contemplant, hébétés et ravis, le défilé éternel des images dont on nous gave à notre corps consentant. La plupart du temps et pour la plupart d'entre nous, il n'y a pas de réponse, pas de solutions, il n'y a qu'une quête d'amour et de camaraderie sans fin et sans espoir.

5. Écrire un poème, poser une bombe, signer une pétition, soumettre une motion à l'assemblée générale, se nourrir dans un *dumpster*, voter pour un candidat socialiste, rédiger une note de blogue, prendre le palais d'hiver, mettre le feu à une banque et défiler nue dans la rue sont des gestes qui ont tous le même effet sur les dispositifs de pouvoir. Je vous laisse en toute lucidité deviner lequel.

6. Même si nous sacrifions toute notre existence à le construire, jamais nous n'édifions un monde meilleur. Non pas parce que la probabilité de réussite est faible (la certitude de l'échec n'étant pas une raison en soi de s'empêcher de mettre en marche nos désirs), mais bien parce les cités idéales, à l'instar des cités réelles, ne peuvent être bâties que sur des cadavres.

7. L'insurrection est un exercice de création d'espaces négatifs de liberté. Par négatif, j'entends la dissolution des dispositifs du pouvoir qui agissent sur nous. Avec un peu de chance, cette dissolution est assez longue pour expérimenter, pour jouir et se mettre à vivre, mais sa demi-vie est presque toujours trop courte pour permettre de construire quoi que ce soit de durable. Ceci est un mal pour un bien, car les contre-institutions que nous bâtissons patiemment en pleine lumière, de peine de de misère et contre vents et marrées, finissent invariablement par devenir semblables à l'ordre qu'elles devaient en principe combattre. Pire, elles se mettent la plupart de temps à fonctionner pour assurer la pérennité de l'écheveau inextricable de nos oppressions. Dans ce désert d'uniformité qui s'étend à perte de vue, dans ce doux cauchemar qui transforme en marchandise le moindre soupir de révolte, même les constructions les plus ingénieuses, même les gestes d'entraide les plus audacieux, voire le vocabulaire même de la sédition,

deviennent en bout de course des armes qu'on retourne aisément contre nous.

8. S'imaginer former une avant-garde éclairée, se croire les messies des damnés de la terre ou se convaincre d'être l'antidote à une société qui chaque jour infuse son poison à l'humanité est dans le meilleur des cas risible. Dans le pire des cas, cette ambition altruiste et présomptueuse mène tout droit au désastre. Soyons plutôt la goutte de sang qui coule d'une bouche tuméfiée et fait déborder le vase. Soyons les ailes et les poings de Némésis. Soyons le coin qui fera éclater le socle du siècle. Soyons seulement nous-mêmes, et pour nous-mêmes seulement.

9. Fuir, ce n'est pas quitter ce monde, car il est sans issue. Fuir, c'est se placer hors du regard de l'ogre, dans l'angle mort du hachoir à viande. Fuir, c'est creuser des tunnels sous les fondations des cathédrales et s'esquiver dès que la pierre de façade fait mine de tomber. Fuir, c'est occuper le vide et y croître. C'est grandir comme une tumeur jusqu'à ce que la peau perce et éclate. Le capital nous a engoncés dans des habits ridicules qui nous oppressent, qui limitent nos mouvements et ne nous permettent que de survivre faiblement, le souffle court. Le capital nous a dicté nos désirs, nos besoins et nos rêves. Même nos amitiés et nos amours exhalent son relent nauséabond de plastique. Nous devons fuir en tirant sur le tissu social jusqu'à ce qu'il déchire. Alors, dans le silence caressant qui enveloppe toujours les décombres, nous pourrions respirer à pleins poumons, ivres de rosée.



## Portrait de la femme invisible devant son miroir

Enfant, Je rêvais d'être la femme invisible. Je me disais que l'invisibilité serait le seul souhait que je formulerais si un jour je croisais le génie de la lampe. Pas besoin de m'habiller le matin pour aller à l'école – pas besoin même d'aller à l'école ! – pas besoin d'être bien coiffée, d'être propre et jolie, de plaire et d'être polie... Assise en classe à mon pupitre, je me disais qu'en tant que femme invisible, je profiterais au maximum de mon don pour satisfaire tous mes désirs. Je fantasmais donc de se servir impunément dans le rayon des bonbons du dépanneur, d'aller voir tous les films à l'affiche au cinéma et de visiter tous les endroits mystérieux interdits aux fillettes, comme la chambre de ma mère ou le vestiaire des garçons.

En vieillissant, j'ai appris à la dure que non seulement l'invisibilité n'existe pas, mais qu'être visible est une malédiction. Être vue, être nommée, c'est se faire voler sa vie.

D'abord, on m'a contrainte à être une « fille », cet être inférieur et faible qui n'a le droit d'exister qu'en fonction des autres, qui doit séduire à tout prix et prendre soin de tout le monde en souriant sans discontinuer, qui doit être sage, ne pas dire de gros mots, ne pas tacher sa foutue robe, être parfaite en tous points tout en n'étant surtout pas trop intelligente, parce que personne n'aime une fille trop maline.

Ensuite, j'appris avec stupeur que j'étais une « Chinouèse », un objet de curiosité, d'exotisme ou de méfiance qui se fait demander continuellement (en mauvais anglais, allez savoir pourquoi) d'où elle vient, si elle aime manger du chat, si elle a une mauvaise vue à cause de ses drôles de yeux bridés, si elle sait dire des gros mots en « chinouès », quand on ne lui tire pas ses cheveux en crin de cheval ou qu'on ne s'approche pas d'elle pour la renifler et ainsi détecter un éventuel fumet de crasse ou de *chow mein* – voire qu'on considère, carrément, comme une incarnation du péril jaune qui menace la survie de la nation blanche et chrétienne.

Plus tard, je suis devenue à mon grand désespoir une « lesbi », une « brouteuse de touffe », un objet de fantasme dans la mesure où cette condition sert à exciter le porteur du phallus (car toute lesbienne ne l'est que parce qu'elle est mal baisée et ne souhaite secrètement que de connaître la véritable extase – celle que seule une bite peut procurer), quand ce n'est pas un être pervers menaçant par son vice les fondements mêmes de la famille et de la civilisation. Quand plus tard on m'a vue dans les bras d'un homme, j'ai immédiatement basculé dans un autre camp, celui des « bi » indécises, volages, briseuses de couples, propagatrices du VIH, incapables de reconnaître leur homosexualité et strictement indignes de confiance.

Tout ceci n'était qu'un avant-goût de ce qui attendait lorsque fut le temps d'assurer moi-même ma survie. Je suis d'abord devenue une « ressource humaine », un être méprisable, par définition improductif et ingrat parce qu'il exige de se faire payer suffisamment pour pouvoir survivre, un être continuellement soupçonné d'être voleuse, fraudeuse, qu'on peut reléguer au rang de sous-humain en dictant son emploi du temps, en choisissant qui elle aura le droit de fréquenter et en exigeant obéissance et marques de servilité envers les supérieurs et les clients.

Dans une tentative malhabile de fuir l'enfer du travail, je me retrouvai bien vite « pute » et « pornographe » – c'est-à-dire soit une menace à la santé publique, à l'ordre social et à la bienséance, soit une victime (qui souvent est trop conne et aliénée pour le savoir) du patriarcat et de l'oppression masculine pluriséculaire qui entretient d'ailleurs ce système d'exploitation en refusant d'être une bonne victime et de se laisser sauver par les grandes âmes charitables qui savent mieux qu'elle ce qui est bon pour elle.

Enfin, je finis par apprendre avec stupéfaction que j'étais une « intellectuelle », ce qui, dans le coin de la planète où elle habite, signifie que je suis un être méprisant qui a perdu tout contact avec la réalité et dont les activités de parasite nuisent à la compétitivité et à la prospérité de la nation.

Voilà pourquoi je suis devenue « anarchiste », dans un effort plus ou moins conscient de renvoyer à la face de ceux et de celles qui me regardaient une image qui correspondait mieux à ce que je considérais comme étant mon véritable moi. Mal lui en prit, puisque, « anarchiste », je devins une terroriste, un apôtre de la violence, une casseuse de vitrine doublée d'une poseuse de bombes, tout en étant une rêveuse pitoyable et naïve, inconsciente des lois historiques, une révoltée brouillonne et pas sérieuse du tout – voire une inculte aux capacités intellectuelles limitées – qui ne changera rien à la société et qui ne fait que nuire au débat public.

Rendue à ce point, je n'eus autre choix que de m'écrier « fuck that » et de revenir à mon rêve d'enfant en devenant Anne Archet, la femme invisible.

Jamais vous ne verrez Anne Archet à la télé. Jamais ne l'entendrez-vous à la radio. Puisqu'elle est inscrite ni à l'état civil, ni à l'agence du revenu, ni sur la liste électorale, puisque son nom n'est gravé ni dans le plastique d'une carte soleil, ni sur une stèle funéraire, Anne Archet est personne aux yeux du Léviathan. C'est un enfant mort-né, la femme du soldat inconnu, un spectre, une coquille vide, un manteau troué qui laisse entrer les courants d'air. Si celle qui se cache derrière Anne Archet est si mystérieuse, si elle s'acharne à rester invisible et hors d'atteinte, c'est que tel est le prix à payer pour celle qui veut rester à bonne distance des engrenages déchiqueteurs de chair de la société.

Anne Archet se consacre à une seule tâche : créer ma vie et construire ma relation avec le monde et les autres selon mes propres termes – en d'autres mots, me réapproprier mon existence ici et maintenant, dans la mesure de mes propres capacités. Anne Archet est un outil qui me permet de récuser toutes les identités qu'on tente de m'imposer depuis ma naissance. Je n'ai qu'une cause : la mienne propre. Évidemment, je souhaite de tout cœur que chacun de vous fasse de même, car lorsque des individus se révoltent et se soulèvent

contre leur propre oppression, ce qui se produit s'appelle une insurrection.

Si Anne Archet est invisible, c'est que j'ai fait mienne la tactique de l'insurrection, qui en est une de la disparition. L'insurrection, c'est la libération d'un espace, d'un temps, par des individus refusant leur exploitation, leur asservissement et les institutions qui l'exercent. Elle peut prendre stratégiquement diverses formes, telles la zone autonome temporaire, le nomadisme, la ligne de fuite. Elle peut être minuscule ou à grande échelle, ne durer que quelques minutes ou une vie entière. Elle est à la fois coup porté contre les institutions et expérimentation directe de la vie telle qu'elle doit être vécue, c'est à dire sans contraintes et sans entraves.

L'insurrection est l'inverse du sacrifice et de la morale. L'insurgée n'agit pas pour le bien commun, pour la libération de tous, pour construire un monde meilleur, mais pour se donner les moyens de passer de la survie à la vie, pour goûter ne serait-ce que quelques secondes à ce que c'est réellement que de vivre avant d'être jeté pour de bon dans les bras froids de la mort. L'espace-temps de l'insurrection se vit comme une relation sexuelle — pas d'échange, que du don; une association temporaire pour collaborer à un but commun et précis; aucune utilité, aucun sens à l'activité que le plaisir qu'on retire de s'y adonner; la construction du désir et la réalisation de soi-même par la jouissance égoïste de l'autre. Et c'est par la multiplication et l'accumulation des expériences insurrectionnelles que les dispositifs de pouvoir seront éventuellement abattus.

L'insurrection fuit l'espace public, les lieux de médiation et de réification, les espaces concédés à la liberté par le pouvoir. L'individu qui y prend part prend d'assaut les dispositifs du pouvoir, vit, jouit, puis retourne à l'invisible. Dans une société qui s'acharne à tout exposer, où être vu équivaut à être reconnu, intégré et contrôlé, où le sommet de la réussite sociale est le vedettariat — c'est-à-dire, la médiatisation continuelle, sans objet autre que la transformation de l'individu en marchandise,

il n'y a pas d'autre issue que la fuite, la disparition et l'invisibilité.

Jusqu'à ce que, finalement, il soit possible de vivre pleinement et librement au grand jour.

## **Banalités électorales de base**

*(À me remémorer avant de me rendre dans l'isoloir.)*

1. Lorsque je vote, je n'exerce ni un droit, ni un privilège, et je n'accomplis encore moins un quelconque devoir de citoyen. Voter, c'est faire une faveur au gouvernement et à l'État en leur accordant la légitimité dont ils ont cruellement besoin.
2. Le fait d'aller voter ne sert qu'à réaffirmer et à légitimer le pouvoir de l'État, quelque soit mon choix électoral. En votant, il m'arrivera peut-être de participer à la création ou à l'abolition de politiques, de législations. Je pourrai même participer au renouvellement de la classe politique. Jamais je n'arriverai toutefois à changer les relations de pouvoir basées sur la domination et l'aliénation de l'individu. Voter, c'est embrasser mes chaînes.
3. La démocratie limite et de simplifie à l'extrême le spectre des décisions qui peuvent être prises par l'individu, commodément ravalé au rang de citoyen. La démocratie réduit le champ des possibles et étouffe toute possibilité de changement de façon extrêmement efficace. En cela, la démocratie fonctionne essentiellement comme un outil de justification du pouvoir étatique et non comme un mode de participation des individus aux décisions collectives.
4. La démocratie est une source institutionnalisée d'aliénation. En démocratie, les rêves ne sont que pour les rêveurs, les désirs sont continuellement confrontés à l'impossibilité de l'action, à l'impossibilité de leur réalisation. L'individu démocratique ne s'appartient plus lui-même ; il appartient à la majorité démocratique.
5. Les exercices démocratiques ne menacent jamais l'ordre établi. Les progrès de la liberté ont toujours été accomplis par des individus et des minorités ; les majorités sont de par leur nature lentes, conservatrices et soumises aux forces supérieures des castes du pouvoir.

6. Il ne peut y avoir de démocratie sans démagogie. Toutes les démocraties y succombent un jour ou l'autre, désireuses qu'elles sont de manufacturer le consentement à partir des peurs, des espoirs, des préjugés et des colères confuses des masses aliénées et démunies. La démagogie n'est pas une scorie de la démocratie mais son visage le plus authentique. Et populisme n'est qu'un autre mot pour démagogie.
7. Les démocraties savent être aussi racistes, nationalistes, impérialistes et militaristes que les dictatures. Et surtout, elles hésitent rarement quand vient le temps de discriminer, d'exécuter, de torturer et de réduire au silence les individus. Ce qui distingue les démocraties des autres systèmes politiques, c'est qu'elles oppriment et aliènent en se parant des atours de la volonté collective, en se présentant comme l'incarnation même de la liberté — ce qui les rend particulièrement insidieuses, efficaces et pérennes.
8. Voter ne me protégera pas du fascisme qui vient, parce que le fascisme est la forme panique de la démocratie, forme qu'elle adopte lorsque la différence entre ce qui est et ce qui pourrait être devient insoutenable. Dans tous les cas où les fascistes ont pris le pouvoir, les institutions démocratiques non seulement ont été incapables de stopper leur ascension, mais se sont mises en quelques semaines seulement à fonctionner pour renforcer le régime comme si elles avaient toujours été conçues pour cela. La raison en est bien simple : parce que l'État démocratique et l'État fasciste fonctionnent de la même façon, au point d'être indiscernables.
9. Voter stratégiquement pour éviter le pire est impossible. D'abord parce que les élus respectent rarement ce qu'ils se sont engagés à faire et qu'ils ont tendance à reprendre le programme d'un adversaire vaincu, mais populaire. Ensuite parce que le pire, c'est d'être réifié et asservi — et c'est exactement ce à quoi la démocratie sert: me réifier et m'asservir. Voter, c'est choisir de façon systématique de deux maux, le pire.

10. La démocratie est un des rouages de la totalité qui m'asservit. La moindre des choses est de ne pas consentir à ma propre servitude.



## Qu'est-ce que la propriété ?

« C'est le vol », répondait Pierre-Joseph. « C'est la liberté », répond à peu près tout le monde cent soixante-dix ans plus tard.

Quant à moi, je dis bien humblement que la propriété, c'est la clôture.

Parmi les nombreux mensonges qui permettent le maintien de la domination du capital est l'idée que la propriété est synonyme de liberté. Ce fut le credo de la bourgeoisie triomphante lorsqu'elle se mit à couvrir le globe de clôtures et de barrières – barrières physiques, barrières légales, barrières morales, sociales, raciales, militaires... bref, tous les dispositifs jugés nécessaires pour enclorre les richesses spoliées du monde et ainsi s'assurer que les multitudes crasseuses et laborieuses n'y aient pas accès.

Nous sommes ces multitudes, nous qui nous nous faisons servir quotidiennement ce mensonge. Depuis que nos ancêtres ont été « délivrés de leurs chaînes » et de leurs terres, nous sommes libres de choisir entre crever de faim ou vendre notre vie et notre temps au premier Maître disposé à les acheter. On nous qualifie de « main d'œuvre libre » puisque, contrairement au bétail, nos maîtres n'ont pas à se soucier de notre entretien et de notre survie – notre force de travail étant la seule marchandise monnayable que nous détenons. On nous raconte que nous pouvons disposer de notre corps et de notre vie comme nous l'entendons, même si dans les faits l'essentiel de notre temps est consacré à assurer péniblement notre survie.

La propriété, nous dit-on, est un bien qu'on peut acheter avec de l'argent, ce qui signifie que la liberté réside dans ces objets et augmente avec leur accumulation. Dans la poursuite de cette liberté qui n'est jamais atteinte, nous nous enchaînons à des activités que nous n'avons pas choisies, abandonnant toute velléité de choisir par nous-mêmes dans le but de gagner l'argent qui est censé nous permettre d'acheter la liberté. Alors

que notre vie se consume à petit feu au service de projets qui n'ont jamais été les nôtres, nous dilapidons notre salaire en jouets et en divertissements divers, en thérapies et en pilules – les anesthésiques habituels qui nous empêchent d'apercevoir la vérité derrière le mensonge de la propriété.

Car la propriété, dans les faits, n'est pas l'objet qui est possédé, mais bien la barrière – la barrière qui nous enferme, la barrière qui séquestre, toutes les clôtures, tous les murs érigés pour nous exclure de notre propre vie, pour faire en sorte qu'aucun individu sur terre ne pourra jamais se réaliser pleinement, ne pourra jamais aller au bout de ce qu'il peut.

Il faut comprendre la propriété comme une relation sociale entre les objets et des individus médiée par l'État et le marché. La propriété ne peut exister sans l'institution étatique qui concentre le pouvoir dans des institutions de domination; sans les lois, les armes, les flics, les tribunaux et les prisons, la propriété ne pourrait avoir aucune base, aucune réalité tangible.

On pourrait même dire que l'État est en lui-même l'institution de la propriété, car qu'est-ce que l'État sinon un réseau d'institutions par lesquelles un pouvoir s'exerce sur un territoire donné et qui font en sorte que les ressources sont contrôlées par la force des armes? Toute propriété est ultimement propriété étatique puisqu'elle n'existe que sous la permission et la protection de l'État. Cette permission et cette protection peuvent être révoquées en tout temps et pour n'importe quelle raison, ce qui a pour conséquence de retourner la propriété à l'État. Je ne veux pas insinuer ici que l'État est plus puissant que le capital, mais plutôt que ces deux institutions sont si inextricablement liées qu'elles constituent un seul et unique ordre de domination et d'exploitation. Et la propriété est l'institution grâce à laquelle cet ordre exerce son pouvoir dans notre vie quotidienne en nous obligeant à travailler et à payer, ce qui lui permet de se maintenir et de se reproduire.

La propriété est donc le fil barbelé, l'étiquette de prix, le chien de garde, la caméra de sécurité, l'agent de police. Le message que tout ceci véhicule est limpide : on ne peut jouir de rien sans permission et cette permission ne peut être donnée que par l'État contre paiement en espèces sonnantes et trébuchantes. Dans ses conditions, comment se surprendre que le monde de la propriété, régi par le marché et l'État, est un monde appauvri où le manque et non la satisfaction domine l'existence. La poursuite de la liberté individuelle, bloquée à chaque détour par une clôture, y est remplacée par une compétition stérile et pour accumuler toujours plus d'objets parce que dans ce monde, la valeur de l'individu se mesure à la quantité de choses qu'il peut détenir.

Nous sommes tous enchaînés au monde froid et réifié de l'étiquette de prix.

S'attaquer aux objets détenus par les maîtres du monde – faire éclater les vitrines des banques, incendier les voitures des flics, saboter la machinerie industrielle – est certainement valable et légitime, ne serait-ce que pour le plaisir que de tels gestes procurent. Mais il faut aller plus loin, beaucoup plus loin, et s'attaquer à l'institution de la propriété : à chaque barrière physique, légale morale ou sociale. C'est à ce prix que nos désirs seront réalisés et que nous pourrons, un jour, nous réapproprier notre existence et enfin vivre selon nos propres termes.

## **On vous a privé de votre vie ? Volez-la en retour !**

Je me suis longuement interrogée sur un paradoxe qui me semble central à nos sociétés post-industrielles et qui concerne l'individualisme. Il va comme suit: à peu près tout le monde s'entend pour dire que l'individualisme est omniprésent, mais si vous vous dites individualiste, vous serez universellement conspuée. Les gens seraient-ils individualistes sans le vouloir? Se détesteraient-ils eux-mêmes d'être égoïstes?

Je crois qu'une des pistes à explorer pour comprendre ce paradoxe réside dans l'institution de la propriété, qui par essence est une institution collective radicalement opposée à l'individu. Les gens ne sont pas réellement individualistes : les plus opprimés ne font que se débrouiller comme ils peuvent pour survivre par eux-mêmes, alors que les plus riches sont les moins individualistes d'entre tous, puisqu'ils travaillent de concert pour maintenir tout l'appareil oppressif qui leur permet de conserver leur pouvoir. Le seul comportement individualiste qui est encouragé est celui de l'échange commercial qui, selon des règles qui nous sont strictement imposées, orientent nos désirs vers l'entonnoir de la consommation. Le reste de notre existence est faite d'abnégation et de déni de soi, par le sacrifice de nos désirs les plus profonds et l'abrutissement par cet esclavage à temps partiel qu'on désigne sous le nom de travail. Si la seule lueur de liberté de notre pauvre existence est la propriété, et que cette propriété a besoin d'un lourd appareil répressif (et par définition collectif) pour se maintenir, il devient évident que l'individualisme devient une menace à combattre. D'où l'étrange paradoxe de l'individualisme constaté (celui de la consommation) et conspué (celui qui menacerait l'appareil social permettant la pérennité de l'oppression).

Ce qui me mène à penser qu'on ne peut pas être vraiment – c'est-à-dire pleinement – individualiste tout en adhérant au principe de propriété. Le geste le plus magnifiquement égoïste est de s'attaquer à la propriété en vue de l'abolir.

L'économie – qui n'est rien d'autre que la domination de la survie au détriment de la vie – est essentielle au maintien de toutes les autres formes de domination. Sans la menace de la pénurie, du manque, de la carence, il serait difficile de contraindre les individus à l'obéissance, à la routine quotidienne et mortifère du travail et du salariat. La propriété, qu'elle soit publique ou privée, isole l'individu du monde en créant une situation dans laquelle il doit demander une permission de consommer par l'échange économique plutôt que de simplement prendre ce qu'il désire ou ce dont il a besoin. De cette façon, différents niveaux de pauvreté sont assurés à tous, même aux riches, parce que sous la tutelle de la propriété, ce qui est interdit dépasse largement ce qui est permis de posséder. La domination de la survie au détriment de la vie est ainsi maintenue.

Bref, la propriété est une clôture et garder une clôture érigée demande qu'une multitude d'institutions oppressives agissent pour corseter et museler l'individu. Ce n'est qu'en abattant cette clôture qu'on peut espérer passer de la survie à la vie.

Voilà pourquoi il est si bon de voler et de squatter. Le vieux dicton avait raison : le crime ne paie pas – il donne. Le meilleur moment d'une manifestation, c'est lorsqu'elle tourne à l'émeute. Et le meilleur moment de l'émeute, c'est lorsqu'il y a de la casse, des vitrines qui éclatent et des étals qui se vident. Que ce moment soit universellement décrié de gauche à droite, par tous les idéologues, montre bien qu'il y a quelque chose d'important, de crucial qui s'y déroule; quelque chose d'irréductible au jeu de la politique.

Bien sûr, frauder l'aide sociale et faire du *dumpster diving* permet de survivre sans avoir à s'enchaîner au travail, mais ces activités restent à l'intérieur de l'économie, sans vraiment l'attaquer. Il en va de même pour les squatters qui font valoir leur droit à l'habitation ou essaient de régulariser

légalement leur statut, ainsi que pour les voleurs qui font de leurs délits un job comme n'importe quel travailleur dans le seul but de participer à la messe collective de la consommation. Ces gens n'ont pas intérêt à détruire l'économie; tout ce qu'ils désirent, c'est une plus grande part du gâteau, qu'on repousse un peu la clôture à leur avantage. Par contre, ceux et celles qui squattent et qui volent dans une logique insurrectionnelle le font en défiant la logique de la propriété, c'est-à-dire en refusant d'accepter la rareté imposée par l'économie et en refusant de se soumettre aux exigences d'un monde qu'ils n'ont pas créé.

Le vol insurrectionnel se produit lorsqu'un individu prend ce qu'il désire sans demander la permission à quiconque, chaque fois que l'occasion se présente. Il s'agit alors d'un acte de défiance envers les règles économiques qui nous sont imposées. Il s'agit alors de prendre au tas une parcelle de l'abondance et de la beauté du monde qu'on a étouffé avec des clôtures. Il s'agit alors d'un acte insurrectionnel. Prendre ce que l'on désire, tout en donnant à tous ce que l'on produit, c'est ce qu'on appelle le communisme et ça, on peut le vivre immédiatement, ici, maintenant.

Pour assurer le contrôle social, les individus se font, dès leur naissance, dépouiller de leur vie. En échange, ils reçoivent la survie économique, l'existence misérable faite d'esclavage à temps partiel et de transactions commerciales qui le tuent à petit feu. On vous fait miroiter la possibilité de pouvoir racheter votre vie à prix fort, possiblement à crédit. À votre dernier souffle, vous paierez encore sans avoir connu ne serait-ce qu'une minute de liberté. Si on ne peut ni acheter, ni mendier notre vie, alors la seule solution est de la voler – c'est-à-dire prendre ce que l'on désire sans demander la permission.

## **Le flic est (aussi) dans notre tête**

*«Le contrôle de la morale et de la logique nous ont infligé  
l'impassibilité devant les agents de police — cause de  
l'esclavage.»*

(Tristan Tzara, *Manifeste Dada* 1918)

J'habite en Amérique du Nord — au Québec, pour être plus précise — un endroit de la planète où les anarchistes se font de moins en moins rares, mais restent une infime minorité. Toutefois, la chance aidant, il m'arrive d'en rencontrer et je suis chaque fois surprise de constater à quel point les anars conçoivent l'anarchie comme un principe moral. Certains vont jusqu'à considérer l'anarchie comme une sorte de déité à qui ils ont consacré leur existence — confirmant de ce fait mon sentiment que ceux qui veulent réellement expérimenter l'anarchie doivent se dissocier autant qu'ils le peuvent de l'anarchisme.

Par exemple, je connais un gentil anar, tout ce qu'il y a de plus anticonformiste, qui m'a déjà dit sans même tiquer que pour lui, l'anarchie est « le refus par principe d'user de la force pour imposer sa volonté aux autres ». Ceci implique que la domination n'est finalement rien d'autre qu'une question de décisions morales individuelles plutôt qu'une question de relations et de rôles sociaux. Ce qui revient à dire que nous sommes tous en position égale d'exercer notre domination sur les autres et que nous devons tous et chacun nous plier à une stricte autodiscipline pour éviter de le faire. Au contraire, si nous admettons que la domination est une question de relations et de rôles sociaux, ce principe moral devient parfaitement absurde, un moyen de distinguer les élus des damnés. Pis encore, cette définition morale de l'anarchie place les anars dans une position de faiblesse désespérée, les désarme littéralement dans une lutte déjà inégale contre l'autorité. Toutes les formes de violence contre les individus et la propriété — les grèves générales, le vol à l'étalage et même des activités

aussi bénignes que la désobéissance civile — constituent des moyens d’user de la force pour imposer sa volonté aux autres. Refuser d’user de la force pour imposer sa volonté, c’est accepter de devenir complètement passif; c’est accepter de devenir un esclave.

Si l’anarchie signifie de s’imposer une règle de conduite stricte pour contrôler sa propre vie, dans ce cas l’anarchie est une antilogie sans intérêt.

L’anarchie n’est pas un principe moral mais une situation, un état d’existence où l’autorité n’existe pas et le pouvoir de contrôler est éliminé. Une telle situation ne garantit rien — même pas sa propre pérennité — mais offre la possibilité à chacune d’entre nous de créer notre propre vie en accord avec nos propres désirs et nos propres passions plutôt que de se conformer aux exigences identitaires et comportementales de l’ordre social. L’anarchie n’est pas le but de la révolution; c’est la situation qui rend le seul genre de révolution qui m’intéresse possible, un soulèvement d’individus voulant créer leur vie pour eux-mêmes et détruisant tout ce qui fait obstacle à ce processus. C’est une situation hors du champ de l’éthique, une situation qui nous présente le défi amoral de vivre sans contraintes.

Puisque l’anarchie est par définition amoral, l’idée kropotkinienne de morale anarchiste m’est hautement suspecte. La morale est un système de normes et de valeurs qui sert à départager le bien du mal. Elle implique l’existence d’un absolu qui doit régler leur existence et leurs comportements. Que la morale soit religieuse, kantienne ou utilitariste, qu’elle soit celle de Rawls, de Nozick, de Jonas ou de Taylor, elle se situe toujours à l’extérieur et au-dessus des individus. Dieu, la Patrie, l’Humanité, la Prospérité, le Bien commun, la Justice, l’Environnement, l’Anarchie et même l’Individu (comme principe) sont toujours des abstractions — Stirner dirait des fantômes — des idées générales en tant qu’elles se présentent comme des réalités à part entière, comme des réalités supérieures à l’individu. Or, les idées ne sont que des produits de la faculté d’abstraction et de généralisation de l’être humain.



Elles sont donc ses propres créatures et, par le fait même, inférieures à leur créateur. Le drame, c'est qu'une fois que ces idées sont constituées, elles sont détachées artificiellement de leur auteur qui les place au-dessus de lui. C'est la séparation entre le fantôme et l'individu qui donne son sens à ce que l'on nomme le sacré (*sacer* en latin, qui signifie « coupé, séparé »). Est sacré tout ce qui est séparé de l'individu et placé au-dessus de lui. Si les idées sont miennes, je peux me battre pour les défendre. Mais en me battant pour elles, c'est en réalité pour moi-même que je me bats, pour ce qui m'appartient et non pas pour une cause extérieure à moi, un principe moral auquel je dois me sacrifier.

Moralité et jugement sont indissociables. La critique — même acerbe, même virulente — est essentielle à l'élaboration et à la rectification de notre analyse et notre pratique rebelle, mais le jugement doit être absolument éradiqué. Le jugement de valeur classe les individus en deux catégories: coupable et non coupable. Or, la culpabilité est une des armes les plus puissantes de la répression. Lorsque nous jugeons et nous condamnons les autres et nous-mêmes, nous agissons pour supprimer la révolte — ce qui est exactement le rôle de la culpabilité. Évidemment, cela ne signifie pas que nous ne devrions pas détester ou même souhaiter la mort de quiconque. Cela veut plutôt dire que nous devons reconnaître ces sentiments comme une passion personnelle et non un élan moral. La critique radicale naît des expériences réelles, des activités, des passions et des désirs des individus et a pour objectif de libérer l'esprit de révolte. Le jugement provient quant à lui de principes et d'idéaux situés à l'extérieur de nous-mêmes ; son objectif est de nous enchaîner à ces idéaux. Chaque fois que des espaces et des moments d'anarchie ont pu exister, le jugement a eu tendance à disparaître temporairement, libérant ainsi les gens de la culpabilité, comme lors de certaines émeutes où des gens qui toute leur vie ont appris et intériorisé le caractère sacré de la propriété se mettent à piller joyusement. La morale a besoin de la culpabilité; la liberté exige son élimination.

Mais ce n'est pas tout. La morale est aussi une source de passivité. Au cours de ma trop courte vie, j'ai pu étudier plusieurs moments d'anarchie à grande échelle et même en vivre personnellement quelques petites bribes limitées et fugaces. Chaque fois, l'énergie finit par se dissiper et la plupart des participants retournent à la non-vie qui était la leur avec l'insurrection. Ces événements montrent que, malgré la puissance du contrôle social, il y a toujours possibilité d'adopter la ligne de fuite. Mais le flic dans notre tête — la morale, la culpabilité et la peur — est toujours là, jour et nuit, à nous surveiller. Chaque système moral, même les plus libéraux, établit par nature des limites à nos possibilités, des contraintes à nos désirs. Ces limites n'ont rien à voir avec nos propres capacités; elles proviennent d'abstractions qui ont pour fonction de nous empêcher d'explorer notre potentiel. Dans le passé, lorsque l'anarchie s'est présentée, le flic dans notre tête a toujours épouvanté les rebelles, a toujours pu les dompter, les mater et les obliger à battre en retraite, à retourner bien sagement dans la sécurité de leur cage. Et l'anarchie a toujours disparu.

Cette constatation est cruciale puisque l'anarchie n'apparaît pas comme ça, de nulle part. Elle naît de l'activité de gens frustrés par leur non-vie. Il est possible pour chacun d'entre nous à n'importe quel moment de créer une telle situation. Évidemment, un tel geste serait la plupart du temps tactiquement idiot, mais ça n'enlève rien à sa possibilité. Pourtant, nous semblons tous et toutes attendre patiemment que la liberté nous tombe du ciel — et lorsque la situation se présente, nous n'arrivons jamais à faire durer l'expérience bien longtemps. Même ceux et celles d'entre nous qui ont consciemment rejeté la morale sont hésitants, s'arrêtent pour examiner chaque geste et chaque action, terrorisés par les flics même s'il n'y a pas l'ombre d'un flic dans les parages. La morale, la culpabilité et la peur agissent comme un flic dans notre cerveau en détruisant notre spontanéité, nos passions, notre capacité même à vivre pleinement notre vie.

Ce salaud de flic va continuer de supprimer notre désir de vivre et notre révolte jusqu'à ce que nous apprenions à prendre des risques. Je ne dis pas qu'il faut prendre des risques stupides — aboutir en prison ou à l'asile n'est pas ce que je considère comme une expérience libératoire — mais sans risque, il ne peut avoir d'aventure ; il ne peut tout simplement pas y avoir de vie. L'activité qui naît de nos passions et de nos désirs et non de tentatives de se conformer à certains principes et idéaux ou encore à se conformer aux normes d'un groupe particulier (même anarchiste!) est la seule façon de créer une situation anarchique, la seule façon de s'ouvrir à une vie limitée uniquement par nos propres capacités. C'est la seule façon d'aller au bout de nous-mêmes.

Évidemment, ceci exige que nous apprenions à exprimer librement nos passions, un talent qui ne peut être développé que par la pratique. Lorsque nous ressentons du dégoût, de la colère, de la joie, du désir, de la tristesse, de l'amour ou de la haine, il est impératif de l'exprimer. C'est loin d'être facile. La plupart du temps, lorsque vient le temps de le faire, j'adopte moi-même les comportements dictés par mon identité et le contexte social dans lequel je me trouve. Quand j'entre dans un magasin, je suis submergée de dégoût pour tout le processus des relations économiques, mais je paie et je remercie poliment le commis avec qui j'entre en transaction. Si au moins je lui offrais mon meilleur sourire pour couvrir un vol à l'étalage, ce serait plus rigolo, puisque j'utiliserais mon intelligence et mon charme pour obtenir ce que je désire. Mais non, je ne fais que me plier aux ordres du flic dans ma tête. N'ayez crainte, je me soigne ; mais il me reste tellement de chemin à parcourir ! J'essaie de plus d'agir selon mes pulsions spontanées sans me soucier de ce que les autres vont penser de moi, de laisser libre cours à mon imagination, à ma créativité. Je ne suis pas assez sotté pour croire qu'agir ainsi me rendra infaillible ou m'empêchera de faire des erreurs regrettables. Mais je suis certaine de ne jamais commettre des erreurs aussi funestes que celles que l'on fait lorsqu'on accepte l'existence de mort-vivant que l'obéissance à l'autorité, ses règles et sa morale engendrent.

Je le répète : la vie sans risque, sans la possibilité de commettre des erreurs, n'est pas la vie. Ce n'est qu'en prenant le risque de défier toutes les autorités que nous pouvons espérer vivre pleinement.

Je refuse toutes les contraintes qui pèsent sur ma vie. Je veux que soient ouvertes toutes les possibilités pour que je puisse créer ma propre vie, en tout temps. Ce qui signifie saboter tous les rôles sociaux et abandonner la morale. Quand un anarchiste ou un quelconque révolutionnaire se met à me prêcher ses principes moraux — que ce soit la non-violence, l'écologie, le communisme, le militantisme ou même le plaisir obligatoire — j'entends un flic ou un curé, et je n'ai rien à faire avec ce genre d'individu, à part bien sûr les défier.

J'ai assez de flics dans ma tête — sans compter ceux qui grouillent dans les rues — pour avoir envie d'en inviter d'autres, même s'ils sont anarchistes patentés et vaccinés.

## Ne laissez jamais vos principes devenir votre éthique

Chaque fois qu'il y a des élections, l'éternel débat sur l'abstention refait surface. Ce qui me rassure un peu, c'est que nous sommes de plus en plus nombreux et nombreuses à être critique envers la démocratie libérale – voire envers la démocratie tout court (même si la plupart de mes camarades ne se rendent pas avec moi jusque-là, mais qui sait, ça viendra peut-être). Ce qu'il y a eu de nouveau cette fois-ci, c'est que je me suis fait qualifier à profusion d'anarchiste « dogmatique » par des quidams qui, ce faisant, insinuaient que je refuse de voter parce que ça fait partie de l'idéologie anarchiste et que, par obligation morale d'agir en accord avec les principes éternels tels qu'énoncés au XIXe siècle par Bakinoune et Krotopine, je me sens l'obligation de prêcher la bonne parole abstentionniste. À les écouter, il aurait non seulement fallu que je vote parce qu'il y avait péril en la demeure (c'est-à-dire, pour éviter que *Libérez-nous des libéraux* se remette à jouer à la radio), mais aussi par pragmatisme et par souci de démontrer que je ne suis pas dogmatique. Argument que je trouve assez tordu, puisqu'il m'a été servi par des gens férocement dogmatiques au sujet de l'importance vitale d'aller voter.

La vérité toute simple en ce qui me concerne est la suivante : l'idéologie anarchiste, je n'en ai rien à secouer.

Quand je dis que je suis anarchiste, je dis simplement que, dans la mesure de mon pouvoir, je refuse de laisser quiconque et quoi que ce soit me dominer. En d'autres mots, je refuse d'accepter qu'une autorité, qu'une institution, qu'une loi, qu'un précepte moral, ou qu'un quelconque maître, chef, politicien, leader ou souverain ne me contraigne d'aucune manière. Voilà pourquoi je refuse de voter, c'est-à-dire d'exprimer un choix entre un maître ou un autre. Si je le faisais, j'exprimerais mon consentement d'abandonner une partie de mon pouvoir de créer ma propre vie, de le céder à quelqu'un d'autre – et je ne veux absolument pas faire une telle chose. Je

ne veux pas non plus abandonner mon pouvoir à une institution pour qu'elle agisse en mon nom, même temporairement. Voilà pourquoi je n'appelle jamais les flics, voilà pourquoi je ne n'ai jamais recours aux tribunaux lorsque des problèmes ou des conflits se présentent à moi. Dans la mesure de mes capacités et de mon pouvoir, j'évite d'avoir affaire à ces institutions.

Quand je dis que je suis une hors-la-loi, je ne veux pas dire que je suis un bandit héroïque comme Monica la mitraille ou Bonnie Parker (d'ailleurs, ceux et celles qui me connaissent seraient mortes de rire si j'osais avancer une telle énormité). Je veux simplement dire que, dans la mesure de mon pouvoir et de mes capacités, je vis de façon a-légale, c'est-à-dire sans considération pour la loi. Je ne laisse pas les lois déterminer mes choix et mes actions. J'ai plutôt recours à tout mon pouvoir – mes habiletés, mes compétences, mon intelligence, mes connaissances, mes relations, les outils à ma disposition – pour créer ma vie selon mes propres termes... en évitant de me faire prendre. Cette a-légalité vient renforcer mon refus de faire affaire volontairement avec l'État, les flics et la justice.

J'ai tendance à utiliser les mots «illégalisme» et «a-légalisme» de façon interchangeable, mais au fond, je sais que je ne devrais pas. Ce n'est pas que je m'oppose à l'illégalisme; c'est seulement une question de précision. À l'origine, on désignait sous le nom d'illégaliste un anarchiste qui avait choisi d'assurer sa survie par le crime plutôt qu'en mendiant ou en travaillant. On distinguait donc l'illégalisme (le vol, le cambriolage, le faux-monnayage) de la propagande par le fait, du refus du service militaire, de la grève générale révolutionnaire, de l'insurrection et ainsi de suite. Le crime n'étant pas mon principal moyen de survie (même si je m'y adonne en trouillardarde, dès que j'en ai la chance), je préfère me qualifier d'a-légale, de la même façon que je suis amorphe et asociale.

Les débats qui ont eu lieu au tournant du XIXe siècle sur l'illégalisme ne portaient pas tant sur le fait que les anarchistes devraient ou non s'adonner à des activités illégales – puisque la plupart d'entre eux le faisaient – que sur la reprise individuelle :

était-ce une tactique acceptable, ou du simple banditisme banal sans contenu anarchiste particulier? Pour une égoïste, il n'y a là aucune matière à débat ; la seule question est : « est-ce que je risque ou non de me faire prendre ? » De toute manière, les anarchistes (et tous les êtres libres et insoumis qui refusent cette étiquette) ne peuvent faire autrement, un jour ou l'autre, que violer la loi. Dès que la loi existe, mon choix de vivre selon mes propres termes fait ipso facto de moi une hors-la-loi. Dans les faits, la plupart des lois ne sont pour moi que des obstacles à éviter.

Cela dit, ne pas voter, ne pas appeler les flics, ne pas avoir recours aux tribunaux, tout cela n'est pas un code moral ou éthique. Je ne laisse pas mes principes a-légaux devenir ce que Stirner appelait des fantômes, c'est-à-dire des abstractions extérieures et supérieures à moi-même auxquelles je dois obéissance et qui gouvernent ma vie. Je ne considère pas ces principes comme des règles de vie à suivre; je les choisis à chaque instant, toujours selon le contexte, parce que je les considère comme étant les meilleurs moyens de créer ma propre vie comme je l'entends. Et si un jour, par exemple, on rend le vote obligatoire et qu'on me met à l'amende ou on me fout en taule si je n'obtempère pas, je vais probablement le faire, juste parce que mon intérêt égoïste sera ainsi mieux servi. Il n'est pas plus pitoyable esclave que celui qui ploie sous des chaînes de sa propre fabrication – et c'est ce que sont les principes lorsqu'ils sont érigés en codes moraux.

Je veux vivre ma vie comme je l'entends immédiatement, ici, maintenant. Pas plus tard, pas tantôt, pas après l'élection d'un gouvernement socialiste, pas après que l'indépendance nationale soit faite, pas après la révolution anarchiste, pas après le retour du messie, pas dans un futur plus ou moins éloigné qui s'avère toujours être une fiction, une berceuse consolatrice pour adultes en deuil de leur enfance. Chaque fois que je cède mon pouvoir à un autre, je perds une parcelle de ma vie qui ne me sera jamais rendue. Voilà pourquoi l'abstention électorale et l'a-légalisme en général ne sont pour moi ni une éthique, ni une

idéologie : c'est une pratique, un moyen de me placer dans la vie plutôt que dans la survie.



## Une poignée d'aphorismes sibyllins au sujet de l'illégalisme

« Presque tous les désirs du pauvre sont punis de prison. »  
Céline, *Voyage au bout de la nuit*

« J'suis un pas-de-chance, j'écope tout le temps ! »  
André Souday

Je me suis levée ce matin avec l'envie de déterrer un vieux concept que les anarchistes tentent très fort d'oublier depuis plus d'un siècle, depuis l'issue pathétique de l'aventure de Bonnot et de ses bandits tragiques. Un mot qui n'a rien de respectable, un mot qui sent la poudre et le solvant de l'encre des faux monnayeurs de la (supposée) Belle Époque : le mot « illégalisme ».

\* \* \*

Comme la plupart d'entre nous, il ne se passe pas une journée sans que je ne viole une loi. Je ne pratique pas la désobéissance civile, parce que ma révolte est dépourvue de civilité. Ce que je pratique, c'est l'illégalisme.

\* \* \*

Comme la plupart d'entre nous, je subis depuis ma naissance une exploitation aliénante et continuelle. Il n'y a aucun aspect de ma vie où elle n'est pas présente, où elle ne m'écrase pas de tout son poids. Se défaire de cette exploitation, ne serait-ce que temporairement, est presque toujours illégal. Choisir l'illégalité ne veut pas dire mener des actions qui vont à l'encontre du bien-être des autres – même si parfois ces actions peuvent s'avérer nécessaires.

\* \* \*

La prison est pour le capitalisme la solution ultime à la misère qu'il engendre. Je suis naturellement du côté de tous ceux dont la lutte a mené en prison, mais je suis aussi du côté

de ces rebelles magnifiques dont la vie est extralégale, illégale ou alégale. Ceux et celles qui ont été contraints à devenir des hors-la-loi, ceux et celles qui ont choisi de le devenir. Libérons tous les prisonniers, même ceux qui sont innocents.

\* \* \*

Les moyens de vivre (et pas seulement les moyens de subsistance) devraient être librement pris, donnés, partagés. La propriété nous prive des moyens de vivre et nous condamne à la survie. Le droit existe pour protéger la propriété. Vivre ne peut donc être qu'illégal.

\* \* \*

Je suis amorpale, donc alégale. Je considère les lois et les règles édictées par les classes dominantes comme nulles et non avenues. Je refuse de m'y soumettre, c'est la seule façon de me mettre à vivre pour de bon plutôt que de me contenter de simplement survivre. Être alégale, c'est agir en accord avec mes propres désirs plutôt qu'en fonction des prémisses établies par la société – et c'est précisément ce qui horripile les représentants de la loi et les braves citoyens conformistes.

\* \* \*

Je rejette toute forme de morale, mais ça ne m'empêche pas d'avoir des valeurs et des principes. Chaque fois que je pose un geste illégal, je me demande s'il est conforme à mes désirs, s'il s'accorde avec le mouvement ascendant de la vie, s'il s'inscrit dans le sens de la généralisation de la liberté. Si c'est le cas, pourquoi aurais-je en plus à me conformer à des lois extérieures et transcendantes qui, la plupart du temps, tendent à l'extinction des désirs et à la négation de la vie ?

\* \* \*

La magistrature, les cours de justice, les prisons et la police constituent une économie carcérale intégrée dans le système judiciaire-pénal-corporatif qui, malgré les beaux discours démocratiques qui justifient son existence, ne réhabilite personne.

\* \* \*

Il ne faut pas confondre illégalisme et criminalité. Le criminel — et quand je dis « criminel », je me réfère au professionnel, au truand, et non au délinquant occasionnel que nous finissons tous, vous comme moi, par devenir un jour, volontairement ou non — le criminel, donc, viole la loi pour gagner sa vie, comme le fait l'ouvrier lorsqu'il entre à l'usine, alors que l'illégaliste tente délibérément d'anémier les codes, les règles et les lois et les prescriptions de la société.

\* \* \*

Le criminel talentueux vit en bonne intelligence avec certains policiers, magistrats et politiciens, car la bonne tenue de ses affaires en dépend ; l'illégaliste évite de telles connexions puisque ce qu'elle désire est la création d'une vie qui ne reconnaît aucune loi, aucune transcendance... et que la fréquentation de ces individus menace son plan d'émancipation.

\* \* \*

Le truand, l'homme d'affaires et le politicien évoluent dans des mondes dont les lois et le fonctionnement sont si semblables qu'il n'est guère surprenant que leurs destins se mêlent et s'entrecroisent jusqu'à ce qu'ils adoptent, par osmose, le même visage.

\* \* \*

Il est des anarchistes dont l'opposition à la loi est basée sur un principe moral — habituellement un principe abstrait comme l'Anarchie, la Liberté ou l'Individu. Ces anarchistes ne souhaitent souvent que remplacer la loi étatique par la loi morale. L'illégaliste est amoral ; elle rejette la loi sous toutes ses formes parce qu'elle limite sa vie et restreint ses possibilités. L'illégaliste peut détruire un objet volé, le vendre sur le marché noir, le partager avec ses compagnons ou le garder pour lui-même, selon ses propres désirs. Le hors-la-loi moraliste, saisi par le complexe de Robin des Bois, se sent obligé de consacrer

l'objet volé à une cause extérieure à lui-même, aussi extérieure que les préceptes moraux à qui il se soumet.

\* \* \*

Les criminels, les truands, ne sont pas des illégalistes. Ils dansent avec la loi, la tordent juste assez pour qu'elle soit à leur convenance. Ils ne la violent pas par défiance, mais pour des raisons économiques. Au sein de leur sous-culture existe un ensemble de lois spécifiques et largement codifiées, ainsi que des moyens violents de les faire respecter. Le criminel est une catégorie sociale, une identité, voire un emploi. Évidemment, le travail interlope est de loin préférable à la majorité des emplois légitimes, puisqu'il comporte de nombreux éléments de risque ainsi que le plaisir raffiné de déjouer les autorités, la satisfaction d'être plus malin que le flic. Il n'en demeure pas moins que la truande s'intègre dans des structures parasitaires, mais strictement hiérarchiques et dominatrices, à l'image de l'ordre qu'elles vampirisent.

\* \* \*

Le crime n'est qu'une variante marginale de l'horreur légale, qui elle est généralisée.

\* \* \*

L'illégaliste ne désire pas être intégrée dans la culture dominante, ni dans la sous-culture criminelle, ni dans aucune autre contre-culture alternative. Ce qu'elle désire, c'est l'amplification de son pouvoir d'autocréation en opposition à la société. Un tel programme exige de l'intelligence, du courage et surtout, la capacité à se faire invisible. Voilà pourquoi l'illégaliste est la plupart du temps une nomade ; elle traverse, glisse sur l'espace et l'occupe sans s'y accrocher, sans se faire rabattre. La vie de l'illégaliste, comme ses activités de hors-la-loi, est une attaque contre la société.

\* \* \*

Nul n'est censé ignorer la loi. Voilà pourquoi je me cache juste assez que pour que la loi m'ignore.

\* \* \*

La voie de l'illégalisme est une ligne de fuite. C'est aussi, potentiellement, une ligne destructrice, et ce, pour une raison bien simple, que nous avons toutes et tous intériorisée dès notre plus jeune âge : si vous violez la loi continuellement, vous finirez, un jour ou l'autre, par vous faire prendre. Ceci est une loi des plus concrètes : celle des probabilités. Alors, soit vous devenez habile et maline, que vous empruntez la ligne de fuite avec intelligence, sagesse et stratégie, ou alors vous échouez de façon spectaculaire et vous voyez plongée de force dans l'enfer correctionnel, le concentré de l'horreur ordinaire de ce monde dans lequel nous sommes toutes et tous plongés.

\* \* \*

L'historiographie anarchiste abonde de récits pathétiques d'illégalistes ayant lamentablement échoué. Leurs histoires se sont souvent terminées dans le sang, la tête dans la guillotine ou sous le feu des policiers. Ou alors dans le trou noir de la geôle, jusqu'au bout de la déshumanisation, de la folie, du suicide et de l'horreur. Leurs activités ont souvent été surveillées et trahies par des mouchards, voire carrément encouragées par des agents provocateurs. Les historiens ne s'intéressent toutefois que très rarement aux illégalistes qui meurent paisiblement dans leur sommeil, et leurs crimes impunis n'apparaissent rarement ailleurs que dans la poussière des archives policières -- quand ils s'y rendent. Les illégalistes qui ont réussi sont invisibles; seuls leurs gestes, comme autant de coups portés au Léviathan, apparaissent au grand jour.

\* \* \*

En cette ère d'hypocrisie généralisée et surmédiatisée, ceux et celles qui n'ont que mépris et dédain pour la loi ne peuvent espérer du troupeau que de la haine. Illes doivent s'attendre à être calomniés, à être présentés comme des démons, des terroristes et des ennemis de la société par les bourreaux et les tyrans qui peuvent ainsi se permettre de continuer de perpétrer leurs méfaits ordinaires en toute légalité.

\* \* \*

En ce qui me concerne, je suis illégaliste, hors-la-loi, égoïste et amoral. Jamais je ne m'en excuserai, jamais n'aurais-je ne serait-ce que l'ombre d'un remords. Et si on veut faire de moi l'antéchrist, il faudra d'abord qu'on me trouve.

## **Thèses subjectives sur la violence**

1. J'ai une horreur viscérale, instinctive et irraisonnée de la violence – en cela, je suis comme la plupart d'entre vous. Je suis physiquement faible, émotionnellement délicate et la violence sous toutes ses formes me fout la trouille. Je n'ai aucun courage physique et mon premier réflexe est toujours la fuite. Jadis, lorsque je fréquentais encore les manifs, j'étais toujours la première à prendre la poudre d'escampette dès les gaz lacrymogènes étaient lancés. La vue du sang me fait tourner de l'œil. Tout cela ne signifie toutefois pas que je sois pacifiste et non-violente.
2. Briser des objets inanimés, voler, faire éclater une vitrine, mettre le feu à une poubelle, c'est de la violence. L'insulte et l'abus verbal, c'est aussi de la violence; en fait, je crois que personne ne me contredira si je dis que la violence psychologique à long terme est beaucoup plus dommageable pour un individu qu'un bon coup de poing au visage.
3. La société telle que nous la connaissons – et telle que la plupart des gens l'envisagent – ne pourrait se maintenir sans violence. Si en démocratie parlementaire le pouvoir repose sur les urnes, ce n'est que de façon symbolique. En réalité, c'est l'exercice de la violence qui permet aux institutions de se perpétuer. Pour transformer les individus en ressources qui lui sont utiles, en main d'œuvre, en consommateurs, en chair à canon ou à trottoirs, la société produit des systèmes de violence rationalisée.
4. Cette violence existe sous la forme d'une menace constante, un flot ininterrompu de vexations. La possibilité de perdre son emploi à la moindre incartade et par le fait même la source de sa survie en est la plus évidente. La multitude de lois (qu'il nous est impossible de toutes connaître) qui régissent et encadrent strictement tous nos comportements en est une autre. Malgré les beaux discours sur la démocratie et les droits de la personne, la marge de liberté

de l'individu dans notre société est très étroite. Au moindre faux pas, cette marge est dépassée et l'individu doit faire face à la violence institutionnelle – au flic, au soldat, au tribunal, à la prison. D'autres institutions sociales comme l'école, l'hôpital, l'institut psychiatrique, l'usine et le bureau qui nous sont présentées comme participant à l'épanouissement de l'individu sont en réalité des lieux où s'exercent la violence du capitalisme. Le système de violence est si présent, si constant qu'il se présente à nous comme un bloc monolithique qui n'agit que pour se reproduire, que pour assurer sa propre pérennité.

5. La morale est une forme de violence exercée par les institutions sur les individus. Voilà pourquoi ce n'est que la violence institutionnelle qui est moralement acceptable, pas celle des individus.
6. C'est en réaction à cette violence systémique que le pacifisme se développe. Le pacifiste considère l'injustice (un concept éminemment moral) et la violence comme étant la source de tous les maux de l'humanité. L'objectif étant d'éradiquer le mal, le pacifiste postule que les moyens doivent être moralement en accord avec le but recherché; la question de la violence devient alors un choix moral entre une acceptation de la violence comme un système monolithique ou son rejet total. Le problème, c'est que dans le monde dans lequel nous vivons, le pacifisme et la violence institutionnelle sont intimement liés. Le pacifisme est une idéologie qui exige la paix sociale totale comme son but suprême. Or, la paix sociale totale exigerait la suppression complète des passions individuelles qui créent les incidences individuelles de violence – et cela exigerait paradoxalement un contrôle social total, qui est seulement possible... à l'aide des institutions violentes telles que la police, la prison, la censure, le salariat et la guerre.
7. L'idéal pacifiste exige le maintien d'un système monolithique de violence; la différence, c'est qu'il souhaite que ce système soit si parfaitement intériorisé par



l'individu; qu'il devienne invisible à l'œil nu. Mais comme la morale est transcendante, elle a toujours besoin d'un pouvoir extérieur à l'individu pour se faire respecter. On ne peut s'échapper de ce cercle vicieux sans abandonner la posture de la non-violence.

8. Non seulement le système de violence se perpétue-t-il, mais il provoque aussi inmanquablement des réponses individuelles – certaines impulsives et brouillonnes, certaines consciemment rebelles. Les plus visibles sont réprimées de façon spectaculaire, le système justifiant alors sa propre existence en instillant aux individus à la fois la peur de la violence des criminels et celle de l'appareil répressif. La violence passionnée qui est ainsi étouffée dans l'œuf se transforme en mort lente, faite de névrose et de haine de soi. Et de la haine de soi, le pas est vite franchi vers la haine de l'autre. L'hostilité et le dégoût envers l'altérité est une forme de violence, subtile, certes, mais c'est la plus courante. Même les pacifistes y ont recours abondamment – il suffit de les côtoyer un peu pour s'en apercevoir.
9. Le pacifisme, tout comme la violence du système, sont à rejeter si nous voulons vraiment reprendre le contrôle de nos vies, car ce sont deux logiques qui visent à nous domestiquer, à étouffer notre révolte. Nous sommes des êtres nés du chaos, nous sommes autant capables de la violence la plus féroce que de la tendresse la plus délicate. Que ça nous plaise ou non, nous sommes de grands primates et la violence fait partie de nos comportements. Comme pour les bonobos et les chimpanzés, cette violence ne serait pas mortelle et servirait même de lubrifiant des relations interpersonnelles si elle ne s'était pas institutionnalisée; ce n'est que depuis que notre espèce s'est dotée d'institutions sociales que la violence massacre à grande échelle. Refuser toute forme de violence, c'est s'attaquer à ce que nous sommes dans notre corps et notre esprit; c'est s'attaquer à notre individualité.

10. Contrairement à ce que raconte le vieil adage, la violence en soi ne perpétue pas la violence. Ce n'est que lorsqu'elle est institutionnalisée qu'elle se perpétue en tant que système. Contre cette violence institutionnalisée, il faut opposer une violence individuelle, passionnelle, ludique – la violence de l'individu qui se réapproprie sa vie. Les cibles de cette violence sont avant tout les institutions du système, ses symboles et ses marchandises, mais peuvent aussi être des individus, lorsqu'ils agissent en tant que représentants de ces institutions, lorsqu'ils représentent une menace immédiate à notre capacité à nous réapproprier notre vie.
11. Pour éviter de se perpétuer, la violence insurrectionnelle doit éviter de s'institutionnaliser – par la formation de milices ou de groupes paramilitaires, par exemple, qui ne sont que des institutions de violence dont l'ambition est de se substituer à celles déjà existantes contre qui elles sont en lutte (ce qui est l'essence même de la politique). D'autres groupes armés se donnent comme mission l'autodéfense; si on comprend ce terme dans le sens de la simple préservation de soi, cet objectif est toujours mieux servi par le conformisme ou la réforme des institutions par les moyens qu'offrent le système et non la confrontation armée avec lui. La plupart des guérillas s'étant historiquement terminées soit par l'élimination dans le sang, soit par la prise du pouvoir et l'institution d'un régime dictatorial, il est facile de comprendre à quel point cette voie n'est pas souhaitable pour l'individu qui souhaite se réapproprier sa vie. La lutte armée exige l'autorité et c'est justement l'autorité qu'il faut abattre.
12. Le vandalisme, les émeutes et les soulèvements spontanés sont loin d'être les seuls moyens dont l'individu dispose pour se réapproprier sa vie. Je suis toutefois convaincue qu'on ne peut pas en faire l'économie, puisque décider de passer de la survie à la vie nous mène directement à l'affrontement avec les institutions de pouvoir. Cette violence reste la plus saine, la plus jouissive, la plus

savoureuse d'entre toutes si elle est vécue comme un jeu, comme une fête. Elle apporte la satisfaction blasphématoire de souiller et d'enrayer, du moins pour un temps, du moins dans un certain espace, la mécanique de l'oppression.

13. La violence libératrice est utilisée tactiquement et intelligemment, jamais systématiquement et rationnellement. Elle ne vise pas à se perpétuer: elle est individuelle, même lorsqu'elle est exercée en groupe, elle est provisoire, passionnée, créatrice dans sa destruction. Elle abat les murs et ne laisse rien derrière qui permettrait de les reconstruire.

## **Lettre à mes codétenues**

Il existe des endroits où nous sommes perpétuellement sous surveillance, où chaque moment est contrôlé, où nous sommes tous objets de soupçons, où nous sommes tous considérés comme des criminels. Je parle de la prison, évidemment. Mais depuis un certain 11 septembre, cette description s'applique à un nombre croissant de lieux publics : les métros, les centres commerciaux et les centre-ville sont sous surveillance vidéo; des agents de sécurité patrouillent dans les écoles, les hôpitaux, les musées ; on doit se soumettre à la fouille dans les aéroports; les hélicoptères de la police survolent quotidiennement les villes et même les forêts à la recherche de criminels. La logique de la prison, qui est celle de la surveillance, du contrôle et de la punition, devient graduellement celle de la gestion de l'ensemble de la société.

Ce processus d'emprisonnement de la société est imposé grâce à la peur, au nom de notre besoin de protection — contre les criminels violents, contre les drogués et surtout contre les terroristes, ces fanatiques sauvages qui en veulent à notre mode de vie. Mais qui sont vraiment ces criminels, qui sont vraiment ces monstres qui menacent chaque instant de nos vies de citoyens terrorisés ? Pas besoin de réfléchir bien longtemps pour répondre à une telle question: aux yeux de nos dirigeants, nous sommes les criminels, nous sommes les terroristes, nous sommes les monstres. Qui d'autre après tout est surveillé inlassablement ? Qui d'autre se fait filmer sans cesse par les caméras de sécurité ? Qui d'autre subit les fouilles et les contrôles d'identité ? Nous sommes les terroristes et seule la peur nous empêche de constater cette simple évidence. Il faut comprendre que la prison et la surveillance dépendent de l'idée de l'existence du crime, et il faut comprendre que l'existence du crime dépend de l'idée de la loi.

La loi est considérée par tous comme une réalité objective grâce à laquelle les actions des citoyens d'un État peuvent être jugés. Tous sont égaux devant la loi, un genre

d'égalité qui, comme le disait ironiquement Anatole France, interdit aux riches comme aux pauvres de coucher sous les ponts. Devant la loi, nous sommes tous égaux simplement parce que nous sommes des abstractions, des fictions sans individualité, sans émotion, sans désirs, sans besoins.

L'objectif de la loi est d'ordonner la société. S'il est nécessaire de réglementer une société, c'est que cette société ne répond pas aux besoins ou empêche la réalisation des désirs d'une bonne partie des individus en son sein. La loi est imposée à la majorité par ceux qui l'inventent. Bien sûr, une telle situation ne peut advenir que lorsqu'une inégalité bien particulière est présente dans une société humaine : l'inégalité d'accès aux conditions qui permettent de créer sa propre vie selon ses propres termes. Pour les individus situés dans les échelons supérieurs de la hiérarchie, l'inégalité sociale est génératrice de propriété et d'autorité. Pour ceux qui occupent les strates inférieures, elle génère plutôt la pauvreté et la sujétion. La loi est le mensonge qui transforme l'inégalité sociale en égalité qui sert les maîtres du monde.

Si tous et chacune avaient accès à la plénitude de ce qui est nécessaire pour s'accomplir et ainsi créer leur propre vie selon leurs propres désirs et nécessités, une abondance de différences fleurirait. Une multitude de rêves et de désirs pourraient s'exprimer dans un spectre infini de passions, d'attractions et de répulsions, de conflits et d'affinités. Dans cette condition où tous seraient débarrassés de l'autorité, de la propriété et de la domination hiérarchique, la sublime et terrible inégalité individuelle pourrait enfin s'exprimer.

Au contraire, lorsque les individus sont soumis à l'inégalité à l'accès aux conditions de vie — c'est-à-dire où la vaste majorité des gens ont été dépossédés de leur propre vie — tous deviennent égaux, puisque tous deviennent des abstractions, c'est-à-dire rien. Et ça s'applique même à ceux qui jouissent de la propriété et de l'autorité puisque leur statut social n'est pas basé sur ce qu'ils sont en tant qu'individus, mais sur ce qu'ils possèdent. La propriété et l'autorité — qui sont

toujours liés à un rôle social et non à un individu — voilà tout ce qui importe dans cette société. L'égalité devant la loi sert les dirigeants précisément parce qu'elle maintient l'ordre qu'ils dirigent. L'égalité devant la loi masque l'inégalité sociale précisément parce qu'elle sert à la maintenir.

Mais, bien sûr, la loi ne fait que maintenir l'ordre social avec des mots. Le mot et la lettre de la loi n'auraient aucun sens sans la force physique qui vient l'appuyer. Cette force physique s'exerce grâce aux institutions de surveillance, de contrôle et de punition que sont la police, la justice et les prisons. L'égalité devant la loi n'est qu'une mince couche de vernis qui cache maladroitement l'inégalité de l'accès aux moyens de créer notre propre vive selon nos propres termes. Ce vernis s'écaille fréquemment, continuellement, et le contrôle social ne peut être assuré que par la force et par la peur.

Du point de vue des maîtres du monde, nous ne sommes rien d'autre que des criminels réels ou potentiels, nous sommes tous des monstres menaçant leur mode de vie parce que nous sommes tous capables de voir à travers le voile de la loi, parce que nous sommes tous capables de choisir d'en faire fi et de s'accaparer quand l'occasion se présente des moments de notre vie qu'on nous a volé. La loi nous rend égaux en faisant de nous des criminels. Il est ainsi logique que l'ordre social qui a produit la loi universalise la surveillance et la punition au même moment qu'elle transforme le monde en un immense centre commercial.

Il est inutile de réformer les lois pour les rendre plus juste. Il est inutile de contrôler la police pour éviter les bavures. Il est inutile de vouloir réformer le système carcéral, puisque chaque réforme ne fait que renforcer le système, ajouter de nouvelles lois, ajouter de nouveaux flics, de nouvelles prisons. Il n'y a qu'une façon de répondre à la transformation du monde en geôle et c'est de prendre la ligne de fuite. Les prisonniers ne veulent pas réformer leur prison; ils veulent s'en échapper. Il faut attaquer cette société en prenant les moyens de vivre

immédiatement notre vie selon nos propres termes, selon nos propres désirs.

## **La famille est une minifourgonnette en panne qui continue de rouler**

Des amis à moi qui viennent d'avoir leur premier enfant se sont achetés une minifourgonnette. Ce qui, en soit, est dans l'ordre naturel et nord-américain des choses : d'abord, on forme un couple, ensuite, on tombe en cloque, on s'hypothèque une maison en banlieue et après, on se lance dans l'achat d'un véhicule familial dont la livraison précède de quelques jours l'accouchement. Ne reste plus ensuite qu'à se marier, se procurer un chien, des appareils électroménagers, un cinéma-maison et des anxiolytiques à profusion pour oublier la dépression nerveuse et voguer tranquillement sur le long fleuve tranquille du bonheur. Sur cette minifourgonnette, le concessionnaire a eu l'idée géniale d'apposer un autocollant arborant fièrement le slogan de son commerce: « La famille et l'amour, des valeurs sûres ! ». Lorsque je fis remarquer la chose à ma copine, elle fit la moue et me dit: «Je sais, c'est horrible d'associer des valeurs si belles et si fondamentales à un vulgaire paquet de tôle motorisé ! »

Je n'ai pas osé la contredire, mais il est flagrant selon moi que ce n'est pas elle qui a raison mais bien Toyota Gatineau. Le consumérisme, la famille et l'amour sont bel et bien des institutions inextricablement liées, des mécanismes de pouvoir donc le but principal est de nous asservir. Si nous voulons vraiment nous réapproprier nos vies dans leur totalité, si nous voulons vraiment libérer nos désirs des griffes de la peur et de la domination, il est nécessaire de s'attaquer à ces institutions qui peuvent nous sembler a priori éternelles et immuables. Il faut s'y attaquer et les détruire comme nous le ferions avec toutes les autres institutions qui nous asservissent.

Qui dit amour dit mariage — même au Québec, champion canadien en titre de l'union libre, où seulement 30 %

des couples habitent ensemble sans être mariés. Si dans les sociétés préétatiques le mariage a eu tendance à n'être qu'une façon plus ou moins informelle d'établir ou de maintenir des liens de parenté élargie, il s'est transformé, avec la montée de l'État, en une institution formelle et contraignante liée inextricablement avec la propriété. Plus spécifiquement, le mariage est devenu l'institution par laquelle le père, en tant que propriétaire de sa famille, donne sa fille à un autre homme qui, en tant que son mari, devient son nouveau propriétaire. Le mariage, qu'il soit hétéro ou homosexuel et malgré tous les oripeaux romantiques qu'on se plaît à lui donner, reste à la base une transaction, un échange de propriété qui fait de la famille le lieu fondateur de la domination des individus, domination qui s'étend ensuite à toute la société.

La nature même de la famille est hiérarchique. Son rôle principal est la reproduction de la société, ce qui, en tout premier lieu, exige la reproduction des êtres humains. Ainsi, la femme a pour objet de porter en son sein puis d'élever des enfants qui, bien qu'ultimement la propriété de leur père, restent sous l'autorité directe de leur mère. Voilà pourquoi ceux et celles qui ont eu le bonheur de grandir dans un environnement familial respectueux des rôles sexuels traditionnels ont goûté pour la première fois à la domination hiérarchique en la personne de leur mère. Le père, dans cet arrangement, reste une figure d'autorité distante, travaillant ses soixante à soixante-dix heures par semaine (malgré la théorique victoire ouvrière des quarante heures par semaine) pour donner accès aux membres de sa famille à toutes les marchandises qui sont socialement requises pour vivre décentement. La mère éduque, élève, corrige au besoin, établit les limites, définit de quelle manière ses rejetons doivent vivre leur vie, bref, devient le visage quotidien de l'autorité — tout comme le contremaître est celui du patron et des actionnaires, la plupart du temps invisibles sur les lieux de travail.

Le rôle social véritable de la famille est donc, comme je l'ai dit précédemment, la reproduction des êtres humains. Cela



ne signifie pas seulement donner naissance à des enfants, mais aussi transformer cette matière première humaine en marchandise utile à la société — un sujet loyal, un bon citoyen, un travailleur acharné, un contribuable obéissant, un consommateur avide. Dès la naissance, il est nécessaire que le père et la mère commencent immédiatement le dressage de l'enfant. C'est d'ailleurs ainsi qu'on doit comprendre l'exclamation habituelle des salles d'accouchement, « c'est un garçon ! » ou « c'est une fille ! ». Le sexe est le seul rôle social qui est déduit dès la naissance à partir de la biologie de l'individu et imposé grâce à une multitude de symboles — les couleurs des murs de la pouponnière, les vêtements, les jouets qu'on choisit d'offrir aux enfants, les jeux qu'on encourage et que l'on décourage, et ainsi de suite.

Tout ceci se fait en conjonction avec une insistance des parents sur l'infantilisation. Plutôt que d'encourager et nourrir l'indépendance, l'autonomie, la capacité de prendre ses propres décisions et la capacité d'agir en conséquence, on encourage les comportements naïfs, ineptes et les attitudes irrationnelles. Ces comportements, qualifiés de « mignons », de « *cutes* » et sont censés incarner l'essence même de l'enfance. Même si les enfants, dans les faits, se servent de leur faculté à être mignons habilement pour manipuler les adultes, le renforcement social de cette qualité encourage néanmoins la dépendance assez longtemps pour que le conditionnement à la soumission fasse effet, pour que la servitude devienne une habitude. Lorsque ce processus est accompli, être *cute* commence à être qualifié d'enfantillage.

Puisque la relation normale entre un parent et un enfant en est une de propriété et donc de domination et de soumission au niveau le plus intime, les enfants finissent par développer ce que Wilhelm Reich appelait une « armure caractérielle ». La conséquence en est particulièrement révoltante, puisque le conditionnement familial *et* les tentatives d'y résister et de s'en défendre peuvent marquer à vie.

Les peurs, les phobies et les mécanismes de défense que l'autoritarisme familial instille en nous ont pour effet d'assurer la pérennité et la reproduction de la structure familiale. Les méthodes employées par les parents pour renforcer l'incapacité des enfants garantissent que leurs désirs resteront hors de leur portée et sous le contrôle de leurs parents — agissant en ce sens comme agents de l'autorité. Ceci reste vrai même si les parents « gâtent » leurs enfants, puisque gâter les enfants signifie canaliser leurs désirs vers des attitudes socialement acceptables de consommation. Incapables de réaliser leurs propres désirs, les enfants s'habituent rapidement au manque et apprennent en moins de deux la faculté essentielle de baisser des cils dans l'espoir d'obtenir ne serait-ce que des miettes de ce qu'ils convoitent. L'idéologie du travail et de la consommation nous est ainsi inculquée grâce aux relations qui nous sont imposées dès l'enfance. Lorsque nous atteignons l'adolescence et que nos pulsions sexuelles deviennent plus précises, le sentiment de manque que nous avons appris nous mène aisément vers des conceptions marchandes de l'amour et du sexe. Ce qui fait qu'au moment de nous engager dans une relation amoureuse, la tendance à la comprendre comme une relation économique liée à la propriété devient très forte.

Quant à ceux et celles qui ne réifient pas leurs pulsions sexuelles, ils sont rapidement stigmatisés — particulièrement les filles. Nous nous agrippons à nos relations amoureuses avec un désespoir qui est symptomatique de la rareté bien réelle de l'amour et du plaisir en ce monde. Résultat: ceux et celles qui ont si bien appris qu'il est impossible de réaliser véritablement leurs désirs acceptent finalement que si leurs désirs ne leur appartiennent pas, que s'ils n'arrivent même plus à *reconnaître* leurs propres désirs, ils peuvent à tout le moins définir les limites des désirs des autres, qui à leur tour définissent les limites des leurs. C'est sûr, sécuritaire... et misérable. C'est le couple, le précurseur de la famille.

La peur maladive et désespérée de la rareté de l'amour reproduit donc les conditions du maintien de cette rareté. Les

tentatives d'explorer et expérimenter de nouvelles façons d'aimer qui s'éloignent de l'institutionnalisation du désir que sont le couple, le mariage et la famille sont presque toujours récupérées par la réification marchande de l'amour. Un phénomène qui devrait surprendre personne puisque l'amour réifié est le seul qui puisse être acceptable dans une société dominée par l'économie.

Ironiquement, l'utilité économique de la famille est spécifiquement ce qui expose sa pauvreté au grand jour. Dans les sociétés préindustrielles (et, dans une certaine mesure, les sociétés industrialisées préconsuméristes), la logique économique de la famille résidait dans sa faculté de constituer un *ménage*, qui, bien plus que l'individu, constitue l'unité de base de la société capitaliste dans ses phases initiales — à un tel point que je me demande s'il est conceptuellement possible d'appliquer le qualificatif de «prolétaire» à un individu. D'ailleurs, c'est la structuration en ménages qui a imposé la différence entre travail productif (salaire, intégré au système marchand et assumé par les hommes) et travail improductif (non-salaire, axé sur la subsistance et assumé par les femmes) et qui a définitivement institutionnalisé le sexisme.

Le rôle économique de la famille a toutefois changé en occident après la Seconde Guerre mondiale, avec la montée de la société de consommation. Son objet devint alors la reproduction des consommateurs, chaque membre de la famille représentant une clientèle cible spécifique. Ainsi, la famille est devenue la matrice d'où émergent des ménagères, des adolescents, des écoliers, des hommes virils ou métrosexuels, bref, des êtres dont la capacité de réaliser leurs désirs a été détruite afin de rediriger leur énergie vitale vers la consommation. Dans ce contexte, la famille reste nécessaire comme moyen de reproduction des rôles sociaux, mais puisqu'elle ne détermine plus les limites du désir appauvri — puisque ce rôle est maintenant rempli par la consommation — il n'y a plus de base réelle est solide pour assurer sa cohésion.

Voilà pourquoi nous assistons — avec beaucoup plus d’horreur que de satisfaction — à la désagrégation de la famille sans sa destruction. La famille roule encore, comme une minifougnette rouillée, accidentée et déglinguée qui n’en finit plus de nous polluer l’existence. Et encore aujourd’hui, peu de gens arrivent à concevoir une vie pleinement remplie et satisfaisante sans mariage, sans intégration dans une famille. Même les gais, les lesbiennes et les bisexuels, qui pourtant, par la force des choses, se sont longtemps vu refuser l’accès à ces deux institutions, n’ont pour la plupart qu’une envie : se plier à la normalité aliénante définie par le patriarcat.

La famille est la source première, la plus intime et la plus vicieuse de notre esclavage. Le fait qu’elle nous semble si naturelle, si inscrite dans notre biologie est un leurre vicieux, un gage de son efficacité. Donnons-lui la chiquenaude qui suffirait à l’abattre et partons explorer de nouveaux arrangements, de nouvelles formes de vie amoureuse, libérons nos désirs des griffes de la peur et reprenons ainsi une part de notre vie qui nous a été si insidieusement volée.

## **Anarchie intime**

*Ou huit leçons sur l'amour apprises à la dure, écrites sous forme de bilan après (encore une autre) pénible rupture.*

### **L'amour est abondant et chaque relation est unique**

L'amour doit être détaché de la notion économique de rareté. L'amour n'est pas une ressource limitée ; il est faux de croire que l'amour véritable est exclusif et limité au couple. J'ai la capacité d'aimer plus qu'une seule personne. J'ai la capacité d'entretenir plus qu'une seule relation. L'amour que je ressens pour une personne ne diminue pas celui que je ressens pour une autre. Je veux éviter de comparer les personnes et les relations ; je veux chérir tous les individus et le lien que je crée avec eux. Je n'ai pas besoin d'élire une personne « partenaire principal » pour être amoureusement comblée. Chaque relation que j'entretiens est indépendante et toutes ces relations sont entre individus autonomes.

### **L'amour et le respect au lieu du devoir**

Je ne baserai plus mes relations sur le négoce. L'amour n'est pas un échange, mais un don. Je ne veux plus que mes relations soient basées sur le devoir, mais plutôt sur le respect mutuel de l'autonomie et de l'indépendance. Mes sentiments pour une personne, l'histoire et l'intimité que nous partageons ne me donne aucun droit de contrôler cette personne ou de la contraindre à se soumettre à ce que la société, la culture et même moi-même considérons comme étant « normal » ou « allant de soi » dans une relation. Je veux que chaque relation soit une exploration de nos limites communes, une expérience des manières de s'aimer sans violer notre intégrité individuelle et nos convictions intimes. Plutôt que de chercher des compromis, je veux laisser mes amoureuses et mes amoureux choisir d'eux-mêmes leur propre voie, celle qui préservera leur intégrité, sans que ça ne soit vécu comme une crise. Je suis convaincue que se délester du devoir et de ses exigences est la

seule façon de savoir si l'amour est réellement mutuel. L'amour n'est pas plus fort ou plus vrai quand les individus font des compromis uniquement parce que « c'est ce qu'il faut faire dans un couple ».

### **Je veux mieux définir quelles sont mes valeurs amoureuses fondamentales et y rester fidèle**

Comment est-ce que je veux être traitée par les autres ? Qu'est-ce que je veux qu'une relation amoureuse m'apporte ? Avec quel genre d'homme et de femme est-ce que je désire partager ma vie ? Comment est-ce que je voudrais que mes relations amoureuses fonctionnent ? Je crois avoir une meilleure idée de tout cela. Ce que je veux maintenant, c'est me délester de l'idée délétère que faire des exceptions à ces attentes est une preuve d'amour, une démonstration que ma partenaire ou mon partenaire est « spécial » ou que c'est « le vrai et le grand amour ».

### **Je dois continuer de construire ma carapace comme l'hétérosexisme**

Je ne dois jamais oublier que je vis dans une culture où les relations amoureuses sont puissamment normées. Ces normes ont pour elle la force de la tradition et me dictent – souvent inconsciemment – ce qu'est l'amour véritable et comment il doit être vécu. Je veux être blindée contre la remise en question continuelle de la validité de mes relations amoureuses, car je sais qu'on ne cessera pas de le faire puisque je n'ai dorénavant aucune intention de me contraindre à suivre les normes sociales de l'amour acceptable. Je veux trouver avec ceux et celles que j'aime des façons de déjouer ou de contrer cette pression sociale. Surtout, je ne veux plus que la honte ou la peur se manifestent dans mes relations amoureuses.

### **Je ne veux plus que l'amour soit un arrangement économique**

Je ne veux plus former un ménage. Je ne veux plus servir à l'établissement de l'indice des prix à la consommation. Je ne

veux plus que mes relations soient un travail, comme dans l'infâme expression « travailler sur son couple ». Je veux que chaque relation soit libre et spontanée, qu'elle n'ait d'autre but que la rencontre et l'exploration mutuelle. Je ne veux pas d'objectifs, de bilans, d'évaluations de rendement. Je veux que rien de productif n'émane de mes relations amoureuses. Je veux qu'elles soient un jeu, une folle dépense d'énergie, un potlatch perpétuel. Ça ne veut pas nécessairement dire que je veux isoler mes relations des contingences du monde matériel (et réel) ou que je rejette toute forme d'engagement. Ça veut plutôt dire que l'engagement ne va pas de soi, qu'il n'y a aucune étape naturelle ou de passage obligé. Je veux de l'entraide et du soutien mutuel, pas d'obligations contractuelles sous forme de partenariat d'affaires.

### **Je dois choisir l'abandon et la confiance**

À partir de tout ce que j'ai dit précédemment, je choisis de prendre pour acquis que mes partenaires n'ont aucune intention de me faire du mal. Ce faisant, je choisis une voie positive plutôt qu'une voie négative : celle de la méfiance, qui mène éventuellement à la jalousie. Je ne veux plus vivre dans l'insécurité – la mienne comme celle de mes partenaires. Je ne veux plus avoir à constamment confirmer que mes partenaires sont toujours amoureux de moi et réciproquement. Les individus vivent souvent des situations où ils n'ont ni la force, ni l'énergie de démontrer leur amour ou même prendre soin de leur partenaire. Je veux que mes relations soient bâties de manière à ce que lorsque l'un des partenaires devient distant ou carrément absent, cette désaffectation soit facilement comprise, pardonné et même aidée. Je veux laisser tout l'espace nécessaire à mes partenaires pour s'exprimer, mais aussi pour être silencieux et distants quand le besoin se fait sentir. Je veux que cet espace soit mutuel et que mes partenaires s'abandonnent et me fassent confiance. Je crois que c'est la seule façon de prendre à la fois soin de moi-même et de ceux et celles que j'aime.

## **Je veux que la communication serve à autre chose que régler des problèmes**

N'ayant plus du tout envie de me plier aux normes et aux règles qui régissent la « vie de couple », je n'ai d'autre choix que de baser mes relations amoureuses sur la communication, sinon je finirai toujours par me rabattre sur la normalité. La communication et l'action commune et concertée est la seule façon de se libérer du carcan social qui a tant nui à mes amours. J'ai eu la fâcheuse tendance jusqu'à présent à ne communiquer qu'en cas d'urgence, que pour « régler des problèmes » et « vider des abcès ». Je veux pouvoir me livrer entièrement et pouvoir accueillir entièrement mes partenaires tels qu'ils et elles sont. Nous sommes si habitués à ne pas vraiment dire ce que pensons vraiment et ce que nous ressentons (et je m'inclus dans le lot, ainsi que tous les anarchistes et esprits libres que j'ai pu croiser au cours de ma longue existence) que nous en sommes presque toujours réduits à lire entre les lignes et extrapoler pour comprendre ce que les autres désirent. Je ne veux plus que mes expériences passées tordent la perception que j'ai des intentions de mes partenaires. Je veux vivre en pleine lumière avec mes amoureux et mes amoureuses, je veux des questions claires et des réponses explicites. Je ne veux plus vivre dans la peur des mots.

## **Je veux être aussi indulgente envers moi-même qu'envers mes amoureux et amoureuses**

Je ne veux pas que tout ce qui précède soit considéré comme une éthique ou une morale. Je ne veux pas remplacer les normes amoureuses en vigueur par une nouvelle série de normes tout aussi contraignantes. Je ne veux pas avoir des amants, des amoureuses, un couple ou quelque forme d'arrangement non-conventionnel ou radical parce que c'est la chose à faire, parce qu'il faut abattre le patriarcat, parce que c'est une stratégie pour le changement social, parce que c'est ce qui fera advenir la révolution et l'anarchie, parce que c'est le genre de chose qu'on s'attend d'une femme comme moi. Je veux entrer en relation parce que tel est mon désir. Je veux que mes



désirs soient les seuls critères auxquels je me soumetts. Si j'éprouve des sentiments que je n'aime pas – comme la jalousie, la possessivité, le désir de contrôle ou l'envie détestable de me conformer et de meubler mon nid d'amour avec des meubles en kit – je ne dois pas les refouler, mais plutôt les accueillir comme ils sont, les verbaliser et tâcher, avec l'aide de mes partenaires, de les comprendre et les surmonter. Je ne veux plus ressentir de culpabilité d'aucune sorte. Je n'exige pas de mes partenaires qu'ils soient parfaits; je dois cesser d'exiger la perfection de moi-même.

## Hypersexualisation mon cul

Comme vous le savez tous pour l'avoir entendu *ad nauseam* sur toutes les tribunes publiques bien pensantes, le mot « hypersexualisation » désigne la plupart du temps le fait de sexualiser un phénomène qui ne doit pas l'être — surtout en fait l'érotisation de fillettes (les habiller en femmes, leur permettre de se maquiller pour aller à la maternelle, leur acheter un soutien-gorge et des talons hauts, les laisser porter des strings et les inscrire à des concours de *Miss*, et ainsi de suite) et pas tellement celle des garçons (qui, semble-t-il, ne peuvent en aucune manière être transformés en objets de désir par l'ajout d'accessoires). Évidemment, ceci présuppose que les enfants sont des êtres asexués, rigoureusement dépourvus de tout comportement sexuel, qui deviennent fétichisés par une sorte de perversion collective dont ils sont les victimes inconscientes.

Sinon, on se réfère par « hypersexualisation » à la « sexualisation de l'espace public » ; la sexualité et l'érotisme, théoriquement confinés à la vie privée, envahiraient — voire, pollueraient — la sphère publique. Ce qui présuppose qu'il existe réellement une sphère publique à envahir et à polluer, exempte de comportements sexuels et remplie d'individus asexués... ce qui me semble hautement douteux. Au mieux, ce qu'on désigne sous le nom d'espace public a toujours été au mieux un lieu où se jouaient tous les rituels de séduction, au pire un endroit où tous devaient tant bien que mal cacher leur sexe pour éviter les foudres de la morale établie.

Quoi qu'il en soit, la discussion sur l'hypersexualisation génère beaucoup de « ah-mon-dieu-où-s'en-va-le-monde », de « c'est-horrible-d'exposer-ces-jeunes-innocents-à-de-telles-monstruosités » et surtout, une suite sans fin de « l'amour-disparaît-la-famille-se-meurt-c'est-la-fin-de-la-civilisation-c'est-la-décadence-vite-tous-aux-abris ». À en croire les tenants de la thèse de l'hypersexualisation de la société, le sexe, surtout par sa représentation pornographique, occupe une trop grande

place dans l'espace public, ce qui corrompt la jeunesse, opprime les femmes et mène à la déliquescence morale. Presque systématiquement, les solutions que ces gens proposent est un « encadrement » de la pornographie et de la prostitution (ce qui veut dire leur interdiction), de l'éducation à une saine sexualité (c'est-à-dire, vécue à l'abri des regards dans le cadre conjugal et monogame).

Or, il m'apparaît flagrant que c'est plutôt l'appauvrissement, voire la misère sexuelle qui définit le mieux notre époque. Car dans une société basée sur la concentration du pouvoir politique, la propriété et le capitalisme appauvrit tous les aspects de la vie des individus qui la composent et la subissent, même les plus intimes.

Cette misère trouve bien entendu sa source dans le fait que les femmes ne sont pas propriétaires de leur propre corps, que ce corps est une marchandise – LA marchandise originale de l'histoire de l'humanité. La marchandisation du corps des femmes est à la base des institutions du mariage et de la famille, ainsi que toutes les autres structures sociales du patriarcat. Leur impact se fait encore sentir de nos jours même si, en Occident du moins, ces institutions se sont étiolées depuis les dernières décennies. Le paradoxe est que malgré leur déclin, la misère sexuelle, loin d'avoir décréu, s'est même amplifiée et se fait de plus en plus intensément et cruellement sentir.

Le processus qui a mené à l'affaiblissement et la désintégration de la famille est exactement le même qui est à l'œuvre pour accentuer l'hypersexualisation de la culture et entretenir la misère sexuelle : la marchandisation et la réification des relations humaines. La marchandisation de la sexualité est, de toute évidence, aussi vieille que la prostitution – et donc, que la civilisation, on n'a qu'à lire *l'Épopée de Gilgamesh* pour s'en convaincre. Le phénomène s'est toutefois emballé depuis une soixantaine d'années, avec l'instauration de l'État providence et du consumérisme. La publicité omniprésente nous expose à une séduction perpétuelle, une aguiche sexy et charismatique qui provoque en nous une envie

irrépressible de se procurer de l'antisudorifique, du dentifrice, de la bière, une voiture, du parfum. Les films, les émissions de télé, les magazines, les clips sur internet — en fait, l'ensemble des médias — nous vendent non seulement des objets de consommation, mais aussi des idées, celles liées à la facilité d'attirer des hommes et des femmes à la beauté sans faille dans notre lit. On nous a convaincu de désirer des images plastiques irréelles, des fictions sexuelles par définition inatteignables. Ces désirs artificiels et manufacturés sont, vous vous en doutez bien, au service du capital, puisqu'ils garantissent une insatisfaction chronique qui stimule le consommateur à acheter dans un effort désespéré et sans fin d'atteindre une chimérique satisfaction.

Ce qu'on désigne actuellement sous le vocable de « libération sexuelle » n'est en fait que la marchandisation définitive de la sexualité humaine. La relation sexuelle, voire même la relation amoureuse, est maintenant régie par les strictes lois du marché. Voilà pourquoi que dans une société libérale et capitaliste avancée, on offre sur le marché des marchandises symboliques des images de sexualité hors mariage, d'homosexualité et de bisexualité, ce qui rend ces pratiques de plus en plus acceptables et acceptées par la majorité — d'une façon qui, évidemment, est compatible avec les besoins du marché. En fait, ces pratiques ce sont transformées en identités auxquelles nous sommes tous demandés de nous conformer. Par exemple, l'homosexualité en est arrivée à demander bien plus que de fricoter avec des individus de son propre sexe : elle est devenue un « mode de vie », une identité qui implique le conformisme, des comportements prévisibles, des endroits à fréquenter, des produits spécifiques à consommer. Être gay, lesbienne, bisexuelle, adepte du BDSM ou être fétichiste des pieds signifie s'associer à une sous-culture qui agissent comme des niches de marché complémentaires au couple hétérosexuel et à la famille patriarcale.

La marchandisation de la sexualité place toutes les pratiques sexuelles dans un contexte d'offre et de demande. Sur le marché sexuel, tous essaient de se vendre au plus offrant en tentant de se procurer l'objet de ses désirs au plus bas coût. Si bien que la sexualité en est venue à être liée à la conquête, à la manipulation, à la compétition, à la lutte pour le pouvoir. En résultent des jeux absurdes et pitoyables, comme jouer les allumeuses ou les saintes nitouches, ou pire encore, user de violence psychologique et physique pour parvenir à ses fins. Dans un tel régime, la jalousie et la possessivité ne peuvent que se développer et devenir omniprésentes — après tout, dans un contexte de marché, quoi de plus normal que d'agir en propriétaire avec ce qu'on a légitimement acheté?

Et je ne parle pas de tous ceux et celles qui forment le gros de la camelote sexuelle, ceux et celles qui n'ont que peu de valeur sur le marché du coït et qui ne peuvent espérer connaître de la sexualité que la masturbation, les fantasmes industriels de la pornographie ou les relations tarifées de la prostitution. Je parle ici des hommes qui sont trop pauvres et des femmes qui sont trop vieilles et obèses pour avoir une valeur d'échange. Des petits, des chauves, de celles qui ont des rides et un ventre mou, bref, de ces rebus de la consommation de la chair — qui doit être nécessairement fraîche pour être dans la zone de péremption. Leur rôle social est crucial, puisqu'ils donnent une valeur marchande à la relation sexuelle; si tout le monde y avait accès de façon libre, égale et illimitée, elle ne faudrait rien dans un système capitaliste.

Qui dit marchandisation dit mesure. La relation sexuelle réifiée est mesurable, quantifiable; sa valeur découle de sa faculté d'être comptée, comptabilisée. Dans une société capitaliste, comment être surpris que la libération sexuelle soit devenue synonyme de discussion généralisée au sujet de la mécanique copulatoire ? Le plaisir de la rencontre sexuelle n'est pas simplement réduit au plaisir physique, mais il l'est plus spécifiquement limité à l'atteinte ou non de l'orgasme. Comprenez-moi bien : je ne crache aucunement sur l'orgasme

qui après tout, est une des raisons pour laquelle la vie vaut la peine d'être vécue. Mais axer une rencontre sexuelle autour du simple objectif d'en obtenir transforme la sexualité en tâche à accomplir dans un but précis et limité, la réduit en une suite de manipulations de certains mécanismes pour parvenir à ses fins. Bref, la course à l'orgasme est similaire à la course à la productivité, dans une perspective qui est fort semblable au taylorisme : fractionnement des gestes, efficacité, sans parler de l'apport technologique et du support scientifique des experts attirés, les sexologues. En bout de piste, avoir une relation sexuelle finit par se réduire à une séance mutuelle de masturbation, où les participants s'utilisent mutuellement en échangeant (dans le sens économique du terme) du plaisir sans rien donner de soi-même. Dans de telles interactions calculées, il n'y a que très peu de place pour la spontanéité, la passion démesurée ou l'abandon de soi-même dans l'autre.

Voilà le contexte social dans lequel nous vivons notre sexualité. Le capitalisme s'accommode à merveille de mouvements de libération partiels qui lui sont très utiles pour récupérer la révolte et pour soumettre de plus en plus d'aspects de notre vie aux lois du marché. Ainsi, le capitalisme a besoin du féminisme, des mouvements pour les droits des gays, des lesbiennes, des bisexuels, et aussi de la libération sexuelle – comme il s'est accommodé sans problème au syndicalisme et au socialisme parlementaire. Le capitalisme ne se défait toutefois jamais immédiatement et totalement des anciennes formes de domination et d'exploitation. Si bien que les mouvements partiels de libération conservent leurs vertus de récupération de la révolte précisément parce que ces anciennes formes d'oppression agissent comme contrepoids utile qui font en sorte que les individus impliqués dans ces mouvements de libération n'aient pas le loisir d'évaluer à quel point leur libération dans le contexte social actuel est misérable.

Voilà pourquoi le puritanisme continue d'exister, et pas seulement comme une relique d'un passé religieux révolu. La pression de se marier — ou du moins, de vivre en couple —, celle

de limiter sa sexualité au contexte conjugal, d'avoir des enfants et de fonder une famille sont tous des preuves de sa pérennité. Le puritanisme se manifeste toutefois de façon plus subtile, d'une manière que peu de gens remarquent parce qu'ils n'envisagent jamais d'autres possibilités. L'adolescence est un âge où les pulsions sexuelles sont les plus fortes en raison de tous les changements qui se produisent dans le corps des garçons et des filles. Dans une société saine, les ados devraient avoir toutes les possibilités d'explorer leurs désirs sans honte, sans peur et sans entraves. Bien que les désirs brûlants des adolescents soient clairement reconnus par notre société (combien de scénarios de films comiques sont basés sur l'intensité du désir sexuel des jeunes et la quasi-impossibilité pour eux de l'explorer d'une façon libre et ouverte?), tout est fait pour les censurer, les inciter à nier leurs désirs et à pratiquer l'abstinence, les garder dans l'ignorance et confier leur éducation à l'industrie de la pornographie, ce qui a pour conséquence de les reléguer à la masturbation ou encore à avoir des relations à la va-vite dans des environnements stressants et inconfortables, dans le but d'éviter d'être détectés et donc jugés. Comment espérer qu'une sexualité saine puisse se développer dans ces conditions ?

Le capitalisme ne peut fonctionner qu'en maintenant la rareté. Si une marchandise est universellement accessible, elle ne vaut plus rien et il devient impossible d'en tirer un profit. La sexualité étant devenue une marchandise, il est nécessaire qu'elle reste rare pour qu'elle reste profitable. La révolution sexuelle que l'occident capitaliste a connue depuis les quarante dernières années est une bien piètre révolution qui n'a fait que maintenir la misère et la répression.

Depuis que les vieilles justifications pour la répression n'ont plus d'effet auprès de la populace, c'est maintenant la peur qui sert d'outil de contrôle social des comportements sexuels. La peur est entretenue essentiellement sur deux fronts. Le premier est celui de la peur des prédateurs sexuels. L'abus sexuel, le harcèlement, la pédophilie et le viol sont des réalités

indéniables. Il est tout aussi indéniable que les médias exagèrent ces réalités en montant en épingle chaque indicent avec force détails sordides. Le traitement des actes de violence sexuelle par les médias et les autorités n'est pas uniquement destiné à s'attaquer à ces problèmes, mais aussi — si ce n'est principalement — d'entretenir la peur. Les actes de violences non-sexuels envers les femmes et les enfants sont beaucoup plus fréquents que les abus sexuels. Le sexe a toutefois été investi de valeurs sociales telles que ces agressions projettent une image beaucoup plus terrifiante. La seconde peur est celle liée aux infections transmissibles sexuellement et par le sang. Bien qu'il s'agisse d'une menace on ne peut plus réelle (et qu'il reste impératif de pratiquer le *safer sex*), force est de constater qu'elle a été utilisée, surtout en Amérique du Nord et par les éléments les plus rétrogrades de la société pour faire la promotion, au pire, de l'abstinence sexuelle, au mieux, de relations sexuelles encadrées strictement par l'hétérosexualité et la monogamie. Ce qui est d'autant plus triste que certains militants LGBTQIA+ bien intentionnés en arrivent à regretter que les gens en général et les jeunes en particulier n'ont plus suffisamment peur et que cette attitude mènera fatalement à l'insouciance et à la catastrophe sanitaire.

Au milieu de tout ça, immergés comme nous le sommes tous dans cet environnement, nous nous accrocherons désespérément à ceux et celles avec qui nous avons établi nos pauvres relations intimes. La peur d'être seuls, sans amour, nous pousse à retenir de toutes nos forces les amoureuses et les amoureux que nous avons cessé depuis des lustres d'aimer véritablement. Lorsque le sexe continue par miracle d'exister dans de telles relations, il n'est la plupart du temps que mécanique, routinier, mesquin, certainement pas un moment d'abandon à l'autre.

Nous sommes dans une société qui appauvrit tout ce qu'elle touche. Ce qu'on désigne sous le nom d'hypersexualisation est en réalité le symptôme de notre hyposexualisation — et de notre hyper-hétérosexualisation. La



libération sexuelle — dans son sens véritable, c'est-à-dire notre libération en tant qu'individus sexués, qui nous permettrait d'explorer la plénitude de l'abandon érotique à l'autre (ou mieux, aux autres!) — n'a aucune chance de se réaliser au sein de notre société, parce que cette société exige une sexualité appauvrie, réduite au rang de marchandise. Comme elle exige que toutes les relations que nous ayons avec nos semblables soient de nature transactionnelle, mesurables, calculées, vidées de leur sève et de leur substance.

Autrement dit, une sexualité libre, comme tout autre type de relation libre entre individus, ne peut exister dans notre société; elle ne peut être qu'en opposition avec elle. Ceci peut sembler à priori désespérant, mais en ce qui me concerne, je considère plutôt qu'il s'agit d'une porte ouverte vers l'exploration subversive. Le domaine de l'amour est vaste et ses voies sont infinies. Plutôt que de considérer la libération sexuelle comme une simple question de droits individuels ou pire, comme un fait accompli, il faut la concevoir comme un territoire à conquérir. Une sexualité riche n'a rien à voir avec la mécanique génitale ou les arrangements domestiques. Elle n'a rien non plus à voir avec la quantité de partenaires, de relations ou d'orgasmes — le capitalisme ayant prouvé depuis longtemps que de la merde produite efficacement en quantité toujours croissante reste de la merde. Elle a par contre tout à voir avec le plaisir qui naît d'une rencontre véritable, de l'union des désirs et des corps, de l'harmonie, du plaisir et de l'extase qui découle de cette union. Vivre une sexualité libre, en opposition à la société, n'est ni un programme, ni un « devoir révolutionnaire » pour avant-garde en manque de grand soir; c'est simplement la seule façon de vivre dans laquelle l'amour cesse d'être une dépendance mutuelle désespérée et devient une exploration de nouvelles valeurs, de nouvelles façons d'interagir.

Nous ne vivons pas dans un monde hypersexualisé. Nous vivons dans un monde hyper-hétérosexualisé basé sur le *mal gaze*, la marchandisation universelle, le conformisme et la

honte. Nous vivons dans le tiers-monde sexuel — un monde à renverser par notre jouissance radieuse et rebelle.

## **Étudiant.e.s, encore un effort si vous voulez favoriser l'accès à l'éducation**

*(Une diatribe du printemps 2012.)*

Ceux et celles qui me connaissent savent que je m'abstiens, la plupart du temps, de commenter les mouvements de revendication. Il se trouve que je suis une romantique incurable que le spectacle plein de grâce et de beauté d'émeutiers lançant des roches aux flics, de rues barricadées et de banlieusards pestant parce que le pont est bloqué comble de bonheur, quelle que soit la nature des revendications des révoltés qui, ma foi, restent bien accessoires – je reste même persuadée que moins il y a de demandes, mieux c'est. Et puis, qui suis-je pour faire la leçon à quiconque? Je ne suis pas un prof moi (du moins, je ne le suis plus).

Je suis toutefois un peu agacée par la rhétorique démocrate, bienpensante et larmoyante des porte-paroles attiré.e.s du mouvement étudiant. À les écouter, c'est un droit inaliénable que d'avoir accès au système scolaire et à fortiori à l'université. Un droit? Vraiment? Si on s'y attarde moindrement, on constate que la scolarisation n'est pas un droit, mais plutôt une contrainte, une obligation. Poursuivre volontairement son endoctrinement à la fac, ce n'est que prouver à tous que la petite école a fait du bon boulot. Dans ces conditions, ne pas avoir à subir l'endoctrinement scolaire devrait être perçu comme une libération et non comme une atteinte à ses droits humains fondamentaux.

Étudiant.e.s du cégep et de l'université, si ce que je m'apprête à vous dire vous semble énorme, stupéfiant et inouï, c'est que la douzaine d'années de scolarité que vous avez subies a fait son œuvre. Ce que je vous dis, c'est qu'en luttant contre la hausse des frais de scolarité, vous luttez pour la préservation de l'institution scolaire et non pour l'accès au savoir. Vous luttez donc pour la perpétuation des mécanismes du pouvoir, de la domination et de l'inégalité sociale. Ce que je vous dis, c'est que l'école et l'université sont des rouages de l'ordre établi qui n'ont

que marginalement à voir avec l'éducation. Ce que je vous dis est bien simple : ce n'est pas la gratuité scolaire de la maternelle à l'université qu'il nous faut, c'est l'abolition de l'école, du jardin d'enfants aux études postdoctorales.

(Je tremble moi-même un peu, toute anar que je suis, à la lecture de ces dernières phrases. Car après tout, si je suis une décrocheuse, je reste une drop-out tardive. Comme je comprends moins vite que la majorité des jeunes du Québec, je n'ai abandonné mes études qu'en cours de rédaction de ma thèse de doctorat, ce qui démontre que ce n'est pas au nombre de diplômes qu'on évalue la lucidité et l'intelligence d'un individu. Pourtant, j'aurais dû me réveiller beaucoup plus tôt : mes diplômes en philosophie et en histoire ne valent strictement rien dans le système d'esclavage à temps partiel communément appelé « marché du travail » et les connaissances que j'ai acquises dans ces deux domaines ne proviennent que très marginalement des cours que j'ai eu le malheur de subir. N'empêche, on n'échappe pas facilement au conditionnement qui nous est imposé dès l'âge tendre et je ne fais pas exception à la règle.)

Le seul vrai succès historique de l'école est d'avoir fait reculer l'analphabétisme. Et encore, c'est un succès très mitigé : selon la fondation pour l'alphabétisation, 49% des Québécois sont ont de trop faibles compétences en lecture pour accomplir les tâches de leur vie courante. Alors soit que l'école ne fait pas son travail, soit que l'école ne sert pas vraiment à transmettre des connaissances – et j'ai tendance à choisir cette seconde option. Car même les écoles les plus libérales restent... des écoles, c'est-à-dire des lieux où l'on transforme des individus en citoyens, en consommateurs, en main d'œuvre – autrement dit, en simple marchandise. Toutes les écoles, qu'elles soient privées ou publiques, catho ou alternatives, sont des lieux où on apprend le conformisme et l'obéissance. Et la cour d'école et le gymnase participent autant que la classe à ce processus, particulièrement pour les garçons qui y apprennent l'esprit grégaire et la soumission au chef de meute.

Née avec l'industrialisation, l'école moderne fonctionne comme une usine. Elle a évidemment comme but de donner aux individus les habilités élémentaires en lecture et en calcul pour qu'ils puissent comprendre ce qu'on attend d'eux dans le contexte du travail et mettre en application les procédures de production. Mais encore plus important, elle instille dans l'esprit des jeunes la discipline qui est nécessaire au travail: comment adapter son cycle de sommeil et l'heure de réveil pour se plier aux exigences du boulot, comment arriver à l'heure, apprendre à contrôler ses sphincters pour aller aux toilettes uniquement aux moments prévus à cet effet, bref, savoir être un esclave à temps partiel capable d'autodiscipline. Enfin, l'école a pour mission d'inculquer le respect de l'autorité et pousse l'élève à adopter un comportement hiérarchique de respect envers ses supérieurs et de condescendance méprisante envers les subalternes.

Voilà l'essence même de l'école : transformer l'individu en élément « utile à la société ». Le jeune y apprend à être un bon citoyen, c'est-à-dire à aller voter, à payer ses impôts, à aimer sa patrie et à respecter la loi. L'école produit des êtres passifs et obéissants : des consommateurs, des spectateurs, des contribuables. Et surtout, elle produit des individus cruellement en manque... d'éducation.

Dans ces conditions, comment se surprendre que 20% des jeunes enseignants québécois abandonnent leur profession au cours des cinq premières années suivant leur insertion sur le marché du travail ? On leur bourre le crâne à l'université sur la noblesse de leur mission, puis on les jette dans une classe en leur demandant de faire le sale boulot d'endoctrinement et de discipline des corps qu'exige le capitalisme. Il n'y a que les saints et les individus les plus médiocres qui tiennent le coup – et nous savons tous d'expérience, pour avoir usé notre fond de culotte sur les bancs d'école, que les profs minables sont querissement plus nombreux que les saints.

Bref, l'école, du primaire à la fin du secondaire, n'est rien de bien plus d'une institution de contrôle servant à domestiquer les jeunes. Et que penser de l'université ?

Quiconque a fréquenté l'université sait qu'elle n'est que très marginalement un lieu d'apprentissage. L'enseignement y est médiocre, surtout parce que les professeurs y sont recrutés à partir de leur habilité à récolter des subventions et des contrats de recherche et non pour leurs dons de pédagogues. S'ils savent faire autre chose que réciter sur un ton monocorde leurs notes de cours en classe, cela tient de l'accident fortuit et n'a aucun impact sur l'avancement de leur carrière. Les étudiants qui veulent véritablement apprendre doivent souvent le faire à l'insu, voire malgré leur professeur qui a d'autres choses à faire, comme par exemple rédiger des projets de recherche, gérer son laboratoire et surtout pondre son quota annuel d'articles savants pour satisfaire le recteur.

Cette obsession de la recherche est facile à comprendre lorsqu'on sait que l'université est un moyen pour l'entreprise privée d'externaliser ses coûts de recherche et de développement et de la formation de la main-d'œuvre. La recherche, c'est long, c'est coûteux et ce n'est pas rentable. Former des employés aussi, alors mieux vaut demander à l'État et aux individus d'en payer les coûts via les universités, quitte à en financer une petite partie – car c'est toujours chic d'avoir son nom gravé sur une plaque de bronze vissée à la porte d'une salle de classe. Autrement dit, lorsqu'on augmente les frais de scolarité, on fait faire porter aux étudiants une part supplémentaire du fardeau de ces deux intrants, ce qui permet aux entreprises de mieux dégager des profits. Et qu'est-ce que les étudiants en retirent? Pour la plupart d'entre eux, une valeur accrue sur le marché aux esclaves, si la formation qu'ils paient chèrement est monnayable – ce qui, vous le savez, n'est pas toujours le cas.

Enfin, l'université est le vivier des élites de la société. Certaines professions se servent des études pour se protéger de l'accès de racaille et des gueux – la médecine, le droit et le génie

en étant des exemples flagrants. Les cas d'ascension sociale par la fréquentation de l'université sont anecdotiques, mais assez fréquents pour entretenir la fiction d'une société méritocratique où grimper les échelons est possible si on y met les efforts. Plus fondamentalement, l'université produit les intellectuels organiques du capitalisme : des gens qui, comme le dit si bien Noam Chomsky, forment une sorte de prêtrise séculière, dont la tâche est de soutenir les vérités doctrinales de la société. Alors ceux et celles qui s'imaginent que l'université est la fameuse tour d'ivoire où des moines-savants se consacrent à avec abnégation à l'avancement de la science seraient priés de descendre de leur beau nuage tout blanc.

Étudiant.e.s, encore un effort si vous voulez favoriser l'accès à l'éducation. Vous êtes déjà dans l'enceinte de l'université, donc dans une position privilégiée pour la faire implorer. Investissez-la comme on investit une citadelle. Déscolarisez dès maintenant l'université et transformez-la immédiatement en véritable lieu de savoir et d'éducation. Boutez hors de ses murs les doyens, les recteurs, le garde-chiourme et ces pauvres types qui se disent professeurs et qui sont indignes de votre révolte, de votre soif de connaissances, de votre désir de vivre. Ouvrez grandes ses portes à tous ceux et celles qui ont cette soif, à tous ceux et celles qui respectent vraiment le savoir, c'est-à-dire qui le transmettent librement, comme le don précieux qu'il est.

Étudiant.e.s, encore un effort si vous voulez lutter contre l'ignorance, les préjugés et la soumission irrationnelle à l'autorité. Pensez aux plus jeunes générations, à tous ces enfants qui subissent en ce moment même le viol abominable de la fréquentation scolaire. L'horreur scolaire doit cesser. Il faut mettre fin aux conditions sociales qui la rendent possible. Vous êtes déjà dans les rues, profitez-en pour vous réapproprier ce que l'école vous a honteusement volé. Oubliez les cours, donnez libre cours à votre imagination, à vos désirs. Ne soyez pas accommodés, ne soyez pas satisfaits, ne soyez pas apaisés tant que vous n'aurez pas retrouvé le contrôle de votre propre vie,

tant que la société dans son ensemble ne sera pas un lieu d'éducation et d'apprentissage perpétuel, du berceau à la tombe.

Tant que nous ne serons pas délivrés des chaînes qui nous clouent au sol.

Tant que nous ne nous serons pas maîtres et souverains de notre existence.



## Déprolétarisons-nous

Parfois, je me demande quelle serait l'attitude de mes contemporains par rapport à l'esclavage s'il n'avait pas été aboli au XIX<sup>e</sup> siècle.

(Vous allez me dire, avec raison, que l'esclavage existe toujours — pas besoin de chercher bien longtemps pour trouver des esclaves, on n'a qu'à penser aux « aides domestiques » et aux « danseuses exotiques » immigrantes de ma ville — mais prenons quand même pour acquis, pour les besoins de ma démonstration, qu'il ait été effectivement aboli.)

Imaginons que les esclaves, au lieu d'adopter la seule attitude saine d'esprit (qui consiste à s'enfuir dès que l'occasion se présente pour cesser d'être des esclaves) aient plutôt décidé de former des syndicats. Les esclaves auraient fort probablement réussi, à force de luttes épiques et tragiques, à améliorer leur sort. Ils auraient obtenu des congés, la diminution des coups de fouet, l'amélioration de leurs logements, de leur nourriture, peut-être même la possibilité de choisir avec qui ils peuvent se marier. Avec un peu de chance, ils auraient aussi pu former des partis politiques défendant leurs intérêts, agissant au nom de la classe esclave et faisant d'elle l'agent historique du changement social. Les esclaves auraient fini par chérir leur situation et même craindre de la perdre, de subir l'exclusion et de rejoindre les rangs du lumpen-esclavage. Bref : ils seraient devenus les premiers défenseurs de l'esclavagisme par leur incapacité d'imaginer un monde débarrassé du travail servile.

Serait-ce possible que nous souffrions du même manque cruel d'imagination en ce qui concerne le travail salarié ? Serait-ce parce que le travail tue en nous toutes nos facultés à imaginer une vie par-delà le travail ?

Le travail nous oblige à consacrer l'essentiel de nos journées à des tâches qui nous n'avons pas choisies, à fréquenter des gens qui nous ont été imposés et qui sont

impliqués dans des tâches similaires aux nôtres et dont le but premier est d'assurer la reproduction des relations sociales qui nous contraignent à survivre de cette manière. Mais ce n'est pas tout, loin de là. En récompense pour nos efforts et nos misères, nous recevons un salaire, une somme d'argent que nous devons — après avoir payé le loyer et les factures — apporter au centre commercial pour acheter de la nourriture, des vêtements, ce qui est nécessaire pour assurer la survie et pour se divertir. Même si cette activité est considérée comme un loisir, comme du « temps libre » par opposition au temps passé au travail, il n'en demeure pas moins qu'elle est obligatoire et ne sert que marginalement à assurer notre survie — sont but premier étant encore d'assurer la pérennité de l'ordre social. Et pour la majorité des gens, les moments de leur vie qui sont véritablement libres de ces contraintes sont de moins en moins nombreux.

Selon l'idéologie dominante de cette société, cette existence pitoyable est le résultat d'un contrat social entre deux parties égales — égales devant la loi, en fait. Ainsi, le travailleur s'engage par contrat à vendre son travail à un patron pour un salaire dûment négocié. Mais un contrat peut-il être considéré comme librement consenti et équitable lorsqu'une seule des parties détient tout le pouvoir ? La réponse à cette question est évidente : si on s'y attarde un peu, on constate qu'il n'y a pas de contrat du tout, mais plutôt la plus violente des extorsions. La violence inouïe du salariat est particulièrement visible dans les marges du capitalisme, dans ces sociétés dites « en voie de développement » où des populations sont expulsées du territoire qu'elles occupent depuis des centaines de générations et se voient flouées de leurs capacités à déterminer les conditions de leur propre existence par les bulldozers, les tronçonneuses et les excavatrices des maîtres du monde. Un tel manège dure depuis des siècles; la terre et la vie sont volés à grande échelle.

Dépouillés des moyens de déterminer les conditions de leur propre existence, on ne peut honnêtement croire que les

exploités entretiennent des relations contractuelles libres et égales avec leurs exploiters. Le terme « chantage » serait selon moi plus adéquat. Et quels sont les termes de ce chantage ? Les exploités sont forcés de vendre leur temps et leur vie en échange de leur survie. Voilà toute la tragédie du travail ! L'ordre social basé sur le travail oppose radicalement la vie et la survie : se donner les moyens d'assurer sa survie supprime tous les moyens de vivre et se mettre à vivre met en péril notre survie. Le résultat affligeant d'un tel dilemme est que nous en sommes venus à penser qu'il est tout à fait naturel de sacrifier notre vie et nos désirs sur l'autel du travail, déité noire et cruelle qui n'accorde que parcimonieusement ses faveurs sous la forme de l'argent qui n'a rien d'autre à nous offrir que la survie.

Mais ce qui rend le travail particulièrement infâme, c'est que les conditions du salariat ne s'appliquent pas uniquement à ceux qui ont un emploi. Le chômeur qui se cherche un job par peur de se retrouver affamé et sans abri est enchaîné au monde du travail. Le bénéficiaire de l'aide sociale dont la survie dépend du bon vouloir de la bureaucratie providentialiste l'est tout autant. Même ceux et celles qui ont fait de leur intention d'éviter de travailler une priorité telle qu'ils préfèrent arnaquer, voler ou fouiller dans les poubelles consacrent l'essentiel de leur temps et de leurs énergies à assurer leur survie — et se retrouvent donc sous l'empire insidieux du travail.

Quelle est la base réelle du pouvoir derrière cette extorsion à grande échelle qu'est le travail ? Il y a évidemment les lois et les tribunaux, la police, l'armée, les amendes et la prison, sans oublier la peur du froid, de la faim et de la misère — qui sont tous des aspects réels et importants de la domination sociale. Mais je doute que l'État le plus puissant soit en mesure à lui seul de généraliser et d'imposer le travail. La vraie racine de toute domination est la soumission des esclaves, leur décision d'accepter la sécurité d'une misère et d'une servitude connue plutôt que de prendre le risque de l'inconnu et de la liberté — leur acquiescement à échanger une possibilité de vivre pleinement qui n'offre aucune garantie contre une survie

insipide, mais garantie. L'esclavage se perpétue tant que les esclaves acceptent d'être des esclaves. Le travail se perpétue tant que les travailleurs acceptent d'être des travailleurs.

\* \* \*

Les relations sociales d'exploitation de classe ne sont pas des phénomènes simples. Les idéologies ouvriéristes, qui sont basées sur l'idée d'une classe sociale objectivement révolutionnaire définie selon sa relation aux moyens de production, négligent la masse des individus qui, dans le tiers-monde — mais aussi dans les sociétés industrialisées — se sont fait voler leur vie par l'ordre social existant et n'arrivent pas à trouver leur place dans son appareil de production. Ce faisant, l'ouvriérisme (j'inclus ici les diverses variantes du marxisme, mais aussi les versions gauchistes de l'anarchisme que sont l'anarcho-syndicalisme et le communisme libertaire) ne peut offrir qu'une conception étriquée de l'exploitation et de l'action révolutionnaire.

Dans sa plus simple expression, une société de classe est celle où l'on retrouve deux groupes d'individus: ceux qui dominent et ceux qui sont dominés, ceux qui exploitent et ceux qui sont exploités. Un tel état social ne peut émerger que lorsque les individus se sont fait dérober leur capacité à déterminer eux-mêmes les conditions de leur propre existence. Donc, la qualité essentielle partagée par les exploités est leur aliénation, la perte de leur capacité à déterminer leur propre vie.

La classe dominante est définie selon son projet d'accumuler le pouvoir et la richesse. Bien qu'il y ait de nombreux conflits en son sein, une compétition féroce pour le contrôle des ressources et du territoire, son ambition de régir l'ensemble des êtres vivants sur la planète les transcende tous et constitue pour cette classe un projet positif.

Les exploités, quant à eux, ne bénéficient pas d'un tel projet positif pour les définir en tant que classe. Ils sont plutôt déterminés par ce qu'ils subissent, par ce qui leur est enlevé, dérobé. Historiquement, le prolétariat a été formé par des

individus arrachés au mode de vie qu'ils ont toujours connu et plongés dans une nouvelle communauté créée de toutes pièces par le capital et l'État — une communauté de travail et d'échange de biens et de services décorée par une quelconque construction idéologique (comme la nation, la religion, l'ethnie, la race...) par laquelle l'ordre dominant a pu créer des identités qui permettent de canaliser la révolte individuelle. Une identité prolétarienne positive, unifiée autour d'un projet positif ne trouve aucun écho dans la réalité puisque ce qui définit un prolétaire est le fait qu'on a volé sa vie, qu'il est devenu un pantin, un agent du projet de la classe dominante.

L'ouvriérisme trouve ses origines dans les théories révolutionnaires européennes du XIX<sup>e</sup> siècle — particulièrement le marxisme et le syndicalisme révolutionnaire. À cette époque, les pays d'Europe de l'Ouest et d'Amérique du Nord étaient en voie d'industrialisation et l'idéologie dominante, basée sur l'idée de progrès, associait le développement technologique et la libération sociale. En tant qu'idéologie progressiste, l'ouvriérisme considère le prolétariat industriel comme étant objectivement révolutionnaire parce qu'il est en position de prendre le contrôle des moyens de production capitalistes (qui, en tant que produits du progrès, sont considérés comme intrinsèquement libérateurs) et de les mettre à leur service pour le plus grand bien de l'humanité. En faisant abstraction de l'immense majorité de la population mondiale — ainsi qu'une part non négligeable des exploités des zones industrielles qui ne sont pas des prolétaires — les théoriciens ouvriéristes ont pu inventer un projet positif pour le prolétariat, une mission historique objective. Le fait que ce projet soit fondé sur l'idéologie capitaliste du progrès fut commodément oublié. À mon humble avis, les luddites étaient beaucoup plus lucides lorsqu'ils prirent l'industrialisme pour ce qu'il était: un nouvel outil des maîtres pour mieux les déposséder.

Le processus de dépossession et d'aliénation est accompli depuis longtemps en occident (bien qu'il ait toujours

cours pour maintenir la plupart des individus en sujétion) alors que dans le Sud, ce processus en est encore dans ses premiers stades. Il y a donc eu plusieurs changements importants dans le fonctionnement de l'appareil productif dans les pays développés. Les postes d'ouvrier industriel qualifié ont fortement tendance à disparaître, les qualités recherchées chez les travailleurs devenant de plus en plus la flexibilité, la capacité d'adaptation — en d'autres mots, la capacité à devenir un simple rouage interchangeable et jetable après usage de la machine du capital. De plus, les usines tendent à avoir moins besoin de main-d'œuvre grâce aux développements technologiques et aux nouvelles techniques de gestion qui permettent un processus de production décentralisé et qui limite les besoins de main-d'œuvre à des postes de surveillance et d'entretien des machines.

Ce qui signifie en pratique que nous sommes tous et toutes, en tant qu'individus, des facteurs de production interchangeables et pleinement remplaçables — dans un charmant esprit égalitariste typique du capitalisme où nous sommes tous égaux... à zéro. Dans les sociétés développées, cette évolution a eu pour effet de pousser un nombre croissant d'exploités dans une condition de vie particulièrement précaires de travail à temps partiel dans le commerce au détail ou les services, travail saisonnier, chômage cyclique plus ou moins chronique, travail au noir, délinquance, itinérance, incarcération prolongée. L'emploi stable et ses promesses de sécurité — même au prix de renoncer à sa propre vie — se raréfient à un point tel que les illusions engendrées par le consumérisme n'arrivent plus à cacher que la vie dans un système capitaliste a toujours été vécue sur le bord du gouffre de la catastrophe.

Dépossession, aliénation, précarité, interchangeabilité: voilà le lot de la masse des individus qui forme la classe exploitée à travers le monde. Si cela signifie que notre civilisation marchande a créé en son sein une classe de barbares qui n'ont fondamentalement rien à perdre à l'abattre (et

certainement pas de la façon dont l'avaient imaginé les idéologues ouvriéristes), d'un autre côté, la condition de dominé n'offre pas en elle-même une base pour un projet positif de transformation de la vie. La rage provoquée par les conditions de vie misérables peut aisément être canalisée vers des projets qui servent l'ordre établi ou tout simplement les intérêts de l'un ou l'autre de ses dirigeants. Au XXe siècle, les exemples d'exploitation de la rage des exploités pour nourrir des projets nationalistes, religieux ou démagogiques qui n'ont fait que renforcer l'ordre social sont si nombreux que bien malin serait celui qui arriverait à les compter. La possibilité de mettre fin au capitalisme est aussi, sinon plus grande que par le passé, mais la foi dans l'inévitabilité de la révolution sociale ne peut plus prétendre reposer sur une base objective.

Il est selon moi nécessaire de comprendre que l'exploitation ne s'exerce pas seulement dans le contexte de la production de la richesse, mais aussi par la reproduction des relations et des rôles sociaux. Il est dans l'intérêt de la classe dominante que tous et chacun aient un rôle, une identité qui sert à la reproduction des relations sociales. La race, le sexe, l'ethnie, la religion, l'orientation sexuelle sont tous des constructions sociales dont l'utilité est d'assurer la pérennité des systèmes de domination hiérarchiques. Dans les zones les plus avancées du capitalisme où le marché régit la plupart des relations entre les individus, les identités sont en grande partie définies à partir de marchandises qui les symbolisent; leur interchangeabilité devient gage de reproduction sociale, comme c'est le cas dans la production économique. Et c'est précisément parce que les identités sont des constructions sociales en plus d'être des marchandises commercialisables qu'elles doivent être prises au sérieux et analysées avec soin, dans toute leur complexité, avec l'objectif conscient d'aller au-delà de ces catégories jusqu'au point où nos différences mutuelles sont des reflets de notre propre subjectivité.

Parce que la condition de prolétaire n'offre aucun projet positif, notre projet doit être celui de détruire notre condition

de prolétaire en mettant fin à notre dépossession, à notre aliénation. L'essence de ce que nous avons perdu n'est pas le contrôle des moyens de production ni la richesse matérielle; ce sont nos propres vies, notre propre capacité à créer notre existence selon nos propres besoins, nos propres désirs. Notre lutte est donc permanente et se déroule sur tous les terrains, puisque nous devons détruire tout ce qui agit pour nous déposséder de notre vie: le capital, l'État, le travail, l'idéologie, la morale, l'esprit de sacrifice, ainsi que toutes les organisations — même de gauche, même ouvriériste — qui tentent de réifier notre révolte et d'usurper notre lutte. Bref: tous les systèmes de contrôle.

Un esclave qui lutte contre l'esclavagisme tout en voulant rester un esclave ne fait aucun sens. Le fait d'être un travailleur qui lutte contre le capitalisme tout en embrassant son identité de prolétaire n'est pas plus sensé. L'insurrection commence par le refus de se soumettre, par le rejet de la condition et du rôle de prolétaire — le prélude à la réappropriation de notre vie. Il faut refuser le travail et s'inspirer du meilleur de l'esprit des sociétés pré-hiérarchiques: approcher les moyens de subsistance comme une activité ludique, pour qu'ils deviennent un jeu, un loisir choisi et temporaire (plutôt qu'une condition permanente et aliénante), généraliser le dilettantisme et faire de la vie une fête perpétuelle que seule la mort peut interrompre.



## L'éternelle nuit des morts vivants

**Je suis une morte vivante comme les autres** car de nos jours, peu de gens vivent vraiment – c'est-à-dire font l'expérience de leur propre vitalité dans le moment présent. Peu de gens saisissent l'énergie de leurs désirs pour devenir ce qu'ils sont. Nous sommes beaucoup trop occupés à travailler.

**Je suis une somnambule.** Il m'arrive de rêver d'un monde rempli d'êtres uniques et tragiques de beauté occupent et traversent les rues et les plaines en dansant, faisant de leur vie un jeu, une aventure sans fin. Un monde où la vie est enfin possible, faite d'intentions spontanées, de complicités et de conflits créatifs. Chaque fois que je me laisse aller à ces rêveries, je suis brutalement ramenée à la réalité quand mon esprit retourne dans mon pauvre corps zombifié, juste à temps pour éviter de percuter un autre somnambule qui avance sur son chemin déjà tracé à l'avance.

**Le monde du travail est un monde laid et sans joie.** C'est un monde fait d'engrenages grinçants et de procédures administratives qui mènent tranquillement, presque sans histoire, à la mort. Un monde de survie, régi par l'habitude, où les somnambules progressent dans des chemins strictement balisés en assumant des rôles qu'ils n'ont pas écrits et sur lesquels ils n'ont aucun mot à dire. Un monde où chacun est tué dès sa naissance en étant transformé en engrenage, en outil, en marchandise, un objet inerte – en mort vivant.

**« Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus »,** nous dit la Bible depuis des millénaires. Ainsi se résume parfaitement l'odieuse éthique du travail: étroite d'esprit et de cœur, pitoyable et miséreuse. L'éthique du travail, c'est la morale de l'épicier terrorisé par le voleur affamé de pain. C'est celle de l'animateur de *talk radio* fustigeant les oisifs, les fainéants, les étrangers voleurs de job parasitant l'assistance sociale. C'est celle qui justifie la matraque et le fouet. S'il est facile de rejeter les bigots qui

s'époumonent pour nous l'asséner, il est beaucoup plus difficile d'en saisir la logique et surtout d'échapper à ses rouages.

**N'allez pas croire que vous n'êtes pas un esclave parce que vous avez vos weekends.** La distinction entre le travailleur et l'esclave en est une de degré, pas de nature. Je sais qu'il est rassurant de s'imaginer être un sujet rationnel et indépendant, un citoyen libre d'une société démocratique régie par l'état de droit, mais tout cela n'est que le paravent d'une réalité beaucoup plus prosaïque : celle de notre esclavage. La plupart du temps l'horreur mortifère du travail nous échappe parce que sa logique est voilée, incrustée dans notre inconscient.

**Le travail se perpétue grâce à l'activité aliénée.** Lorsque nous agissons par habitude, sans réfléchir, en répétant les mêmes gestes banals – c'est-à-dire, comme nous le faisons pendant l'essentiel de notre temps dit de veille – nous sommes des somnambules. Et lorsque nous vendons notre corps et nos gestes à une cause que nous ignorons et qui n'est pas la nôtre, nous sommes des esclaves somnambules. Le travail fait de nous des zombies errant en titubant d'un sommeil à l'autre dans une éternelle nuit des morts vivants.

**Le contraire du travail, ce n'est pas la paresse.** Travail et paresse ne sont que les deux visages d'une même réalité, celle de la nuit éternelle des morts vivants. S'attaquer au travail en réclamant plus de purée dans sa gamelle, une diminution des coups de fouets, une hausse de salaire ou une diminution des heures de travail est parfaitement compatible avec la logique du travail. Même quand Lafargue défendait courageusement le droit à la paresse, la logique du travail, le règne de la survie et l'éternelle nuit des morts vivants restaient solidement assis sur leur socle plurimillénaire. Opposer les loisirs au travail, ce n'est que faire valoir la préservation de l'usure prématurée des corps contre l'oppression. Tout maître intelligent sait qu'il a intérêt à ce que ses machines soient entretenues et que ses esclaves rentent en bon état de marche. Le contraire du travail, c'est la vie.

**Toute activité qui a moindrement de la valeur doit avoir une finalité ; telle est la logique du travail.** Ce qui signifie que chaque geste doit être évalué et jugé selon son résultat final. La fin justifiant les moyens, le produit a préséance sur le processus créatif et donc, le futur – par définition non-existant – domine l’instant présent. La satisfaction immédiate que procure la joie de créer n’a aucune valeur; seuls comptent le succès ou l’échec. Et ce n’est que ce qu’on peut compter qui a de la valeur dans un monde dominé par le travail. Quand l’efficacité est une valeur en soi, votre valeur doit pouvoir être comptée, sinon elle ne comptera pour rien et sera placée dans la colonne de débit de la grande comptabilité sociale universelle. De bien peu de choses, nous sommes toutes et tous destinés à devenir des zéros à la fin de notre interminable marche au bout de la nuit des morts vivants.

**Ne pas être au turbin ne vous met pas à l’abri du travail,** puisque sa logique de la finalité gouverne tous les rôles qu’on vous a assignés. Les impératifs sociaux liés au genre, à la race, à la religion et tutti quanti existent toujours pour des fins qui nous dépassent et nous écrasent, dans le but d’obtenir des résultats qui servent à la reproduction sociale. On m’a attribué le rôle «femme» à ma naissance et remplir ce rôle correspond en tout point à un travail par la dépossession de ma propre vie que cette activité implique. Même notre sexualité – qui pourtant a le potentiel d’être un jeu fou et gratuit – n’est pas une fin en soi; elle doit servir à assurer la survie de l’espèce, de votre couple, de votre rang social.

**Le travail est une façon polie de nommer le vol de la vie.** Les yeux rivés sur les résultats, sur les fins, sur le produit, la vie immédiate disparaît. L’avenir cannibalise notre devenir jusqu’à l’ultime sacrifice de notre vie au nom de la production et de la reproduction sociale. Le flux chaotique et protéiforme de nos relations interpersonnelles est perverti, amputé et dépecé pour mieux le canaliser dans des rôles qui ne sont rien d’autres que des engrenages dans la machinerie sociale. Voilà l’essence même de l’aliénation : le vol de mon

activité et de ma vie, le vol des vôtres et de tous ceux et celles qui pourraient être vos amants ou vos ennemis magnifiques et qui en sont réduits à être moins qu'eux-mêmes, des objets, des marchandises, des fonctions sociales, des somnambules, des morts vivants.

**Si au moins ce que je produisais m'appartenait... ce serait une dérisoire, mais réelle, consolation.** Si au moins j'avais un mot à dire au sujet des fins. Si au moins je pouvais m'approprier les succès qui couronnent les efforts que je fournis à mon corps plus ou moins défendant. Je me dirais que cette chienne d'existence n'est pas tout à fait inique. Cette demande bien limitée et dérisoire (en ce sens que je me fais quand même voler ma vie) est hélas inconcevable aux yeux des Maîtres. Tout ce que je mérite, de part ma naissance, ce sont les miettes, les ratages et les échecs – et par-dessus tout, l'impossibilité de vivre.

**Toutes les révolutions ont « libéré » les individus en les remettant illico au travail.** Travailler pour la révolution, c'est encore travailler, parce que la révolution est une tâche avec un but précis : celui de produire une société parfaitement fonctionnelle. Une révolution a un début et une fin. Elle est réussie ou elle est un échec, elle peut être gagnée comme elle peut être perdue. Reste qu'elle a toujours *des fins* et elle a toujours *une fin*. Si on suit cette logique, il n'existe que du travail révolutionnaire et de la paresse révolutionnaire. Je pourrais devenir militante et travailler pour la révolution et me sacrifier pour sa victoire. Ou alors, je pourrais ne rien faire et attendre que l'Histoire, le Prolétariat, les contradictions du Capitalisme, la destruction de l'Environnement le Messie ou tout autre abstraction fasse le travail à ma place. Dans les deux cas, je sacrifierais mon devenir pour un avenir, je laisserais ma vie glisser entre mes doigts et poursuivrais mon éternelle marche dans la nuit des morts vivants. Enfermées dans la logique du travail, toutes les révolutions ont failli, même celles qui ont été victorieuses. *Surtout* celles qui ont été victorieuses, en fait ; leur échec a été inscrit dès le début en adoptant la

logique des gagnants et des perdants, de la réussite et de l'échec – parce qu'elles ont laissé le passé déterminer le futur et le futur déterminer le présent.

**Briser la logique du travail** est la seule option qui nous reste aux somnambules que nous sommes. Il faut résister aux engrenages du travail qui nous broient, non pas pour ce que ce geste nous rapportera dans un futur plus ou moins prévisible (car la nuit des morts vivants est éternelle), mais bien pour ce qu'on en retire immédiatement, ici et maintenant. Contrairement au travail, la vie est un jeu, pris dans son sens le plus noble : une exploration, une expérience qui ne se justifie jamais autrement que par elle-même et le plaisir qu'elle procure, une ouverture infinie à l'aventure et à la transformation perpétuelle. La vie ne peut pas être un échec. Elle ne peut pas non plus être défaite, parce qu'elle est sans fins et sans but, elle n'est que conflits et complicité, destruction et création.

Basculer dans le monde des vivants, c'est mettre notre existence en jeu à chaque moment pour la simple joie d'exister.

## Fils d'astuce et fils de mort

La technologie est l'astuce appliquée au monde matériel. La technologie cherche à améliorer la vie par la manipulation de la matière sans conscience, mais parce qu'il n'y a rien de moins intelligent que l'astuce, ces manipulations ont lieu entièrement sous l'empire de la mort. La technologie est à la mort ce que le lingot d'or est aux mille tonnes de minerai. Toute tentative d'améliorer les conditions actuelles de la vie par des moyens technologiques est un autre hommage déposé aux pieds de la mort, trônant dans la souveraineté absolue que cette activité lui accorde. La technologie érige la mort en demiurge dans une tentative dérisoire de l'éloigner.

Imaginez une version immortelle de vous-même. Pensez à ce qu'elle pourrait être. Est-ce que cette version de vous-même qui ne pourrait pas mourir essaierait d'améliorer ou d'augmenter quoi que ce soit sur son corps ? Est-ce qu'une immortelle aurait besoin d'une voiture ou d'un navire alors qu'elle pourrait marcher et nager indéfiniment ? Si les événements, les sentiments et tous ces détails de la vie qui nous sont chers restaient gravés dans nos mémoires immortelles et ne risqueraient jamais d'être oblitérées, aurait-on encore besoin de papier ? Est-ce que se servir d'un chronomètre ou d'un calendrier rimerait à quelque chose pour un être que le temps ne peut affecter ? Et si l'espace et le temps étaient sans conséquences, quel serait l'intérêt de manipuler de la matière morte ?

Ce que nous appelons « technologie » est un textile. C'est une trame où se croisent des fils d'astuce et des fils de menace de mort. Nous sommes vêtus de ce tissu que nous portons comme une seconde, comme une meilleure peau pour nous protéger des frissons que nous apportent inévitablement notre condition mortelle, alors qu'ironiquement, cette froidure y est tissée à l'intérieur.

L'intimité entre la mort et la technologie est quelque chose qui est plus souvent ressenti que pleinement réalisé. Il

arrive parfois qu'on l'aperçoive dans toute son horreur glacée. C'est parce que la mort pénètre intimement la technologie qu'un robot ressemble de plus en plus à un cadavre animé au fur et à mesure que son apparence se rapproche de celle de la chair humaine. C'est pour cela qu'un mourant semble mourir encore plus intensément lorsque qu'une machine pompe de l'air dans ses poumons à travers un tube enfoncé dans sa gorge.

## L'hydre à deux têtes

*« Jamais les États nationaux n'ont-ils été aussi importants pour protéger les gens. Ils reviennent à leur rôle d'autrefois, comme protecteurs des gens. Tout le monde a compris ça y compris les anarchistes. Ce qu'il y a de remarquable, c'est de voir les anarchistes demander aux gouvernements de protéger le peuple contre les effets de la mondialisation. C'est quand même le bout du monde quand on pense qu'il y a cinquante ans ils refusaient toute forme de gouvernement ! »*

— Jacques Parizeau, interviewé par Marie-France Bazzo  
le 16 février 2005

Je n'aurais jamais cru que ça arriverait un jour, mais il semble que j'en suis arrivée là: ce matin, je suis d'accord avec Jacques Parizeau. Comme lui, je constate (mais avec un désarroi qui n'est probablement pas le sien) qu'il est courant d'entendre de nos jours des anarchistes en appeler à la défense des programmes sociaux providentialistes, voire carrément des États nations qui sont menacés par les multinationales, l'OMC, la Banque mondiale et les autres institutions économiques internationales. Selon ces anars, l'État ne détient pas vraiment de pouvoir autonome: il ne serait que le gestionnaire des institutions de contrôle social qui permettent aux grandes entreprises et à la bourgeoisie de maintenir leur ascendant sur le peuple. Mais si l'État n'est qu'un instrument entre les mains des maîtres de ce monde, pourquoi ne serait-il pas possible pour le «Peuple» de le confisquer et s'en servir comme une institution d'opposition aux entreprises transnationales? Pourquoi ne pourrait-il pas devenir un moyen de protéger les petits et les exploités contre les effets terribles du capitalisme mondialisé?

C'est un raisonnement similaire qui semble se trouver derrière l'idée proposée par certains anticapitalistes



contemporains — et je pense en particulier à Noam Chomsky — que nous devrions, en tant qu'anars, défendre les intérêts des États nations, le dernier rempart qui nous reste contre la grande entreprise, la mondialisation et ses institutions économiques internationales.

Or ça, c'est une double pelletée extra-gratinée de *bullshit*. L'État ne pourrait exister si notre capacité de déterminer nous-mêmes les conditions de notre propre existence en tant qu'individus associés librement les uns aux autres ne nous avait pas été volée. Cette dépossession est l'aliénation sociale fondamentale, celle qui permet toutes les formes de domination et d'exploitation. On peut, la retrouver à l'origine de l'imposition du principe de Propriété, qu'on peut définir simplement comme la confiscation par un individu ou une institution (privée ou publique) des outils, des espaces et des ressources nécessaires à la survie, les rendant inaccessibles aux autres. Cette confiscation est rendue possible grâce à l'exercice ou la menace de violence. Privés de tout ce qui leur est nécessaires pour créer leur propre vie, les dépossédés sont contraints de se conformer aux dictats des propriétaires autoproclamés de la richesse s'ils veulent simplement assurer leur survie — ce qui n'est rien d'autre que de la servitude, de l'esclavage. L'État est l'institutionnalisation de ce processus qui transforme l'aliénation de la capacité des individus à déterminer les conditions de leur propre existence en une concentration de pouvoir concentré entre les mains d'un petit nombre.

Depuis le XIXe siècle, les historiens débattent des liens historiques entre la concentration du pouvoir et la concentration de la richesse. Le capitalisme a-t-il créé l'État moderne ou est-ce l'État qui a permis l'émergence du capitalisme? La question est cruciale, fondamentale, mais elle ne change rien à nos vies, ici et maintenant, puisque l'État et le capital sont aujourd'hui parfaitement intégrés. Personnellement, je serais encline à croire que c'est l'État qui fut la première institution qui accumula la propriété dans le but

de s'assurer ressources nécessaires pour lui assurer le contrôle des populations qui lui étaient soumises. Les surplus confisqués par l'État lui ont permis de développer de multiples institutions grâce auxquelles il a pu renforcer son pouvoir: l'armée, les institutions religieuses et idéologiques, la bureaucratie, la police et ainsi de suite. L'État a pu ainsi, dès ses origines, être compris comme une institution intégrée au capitalisme, mais qui possède ses intérêts propres — qui se résument au maintien de ses prérogatives et de son pouvoir de contrôle sur ses sujets.

Comme toutes les institutions capitalistes, l'État offre des services à un coût spécifique — principalement la protection de la propriété et le maintien de la paix sociale. Grâce à son système légal et aux moyens de violence qu'il détient, l'État définit et limite l'accès à la propriété. En fait, la propriété privée ne peut exister sans la protection exercée par l'État — ou des institutions assimilables à l'État —, une protection qui consiste à neutraliser ceux qui veulent tout simplement prendre ce qu'ils veulent. (C'est d'ailleurs pour cette raison que Max Stirner considérait la propriété privée parmi les «Fantômes» que doit abattre l'Unique.) L'État fournit également au *vulgare pecus* une protection contre les envahisseurs et tout ce qu'il choisit de définir comme un crime. En tant que seul protecteur de toute la propriété à l'intérieur de ses frontières — un rôle assuré grâce à son monopole de la violence — il établit un contrôle réel et effectif de cette propriété (dans la mesure, évidemment, de sa capacité réelle à exercer ce contrôle). Le coût de cette protection ne se résume pas aux taxes et impôts prélevés par l'État; on doit y ajouter les diverses formes de services obligatoires et surtout, la soumission de tous aux multiples rôles sociaux nécessaires au maintien des dispositifs de pouvoir. L'existence de la propriété exige la protection de l'État et l'État protège la propriété qui, ultimement, n'est qu'étatique, même si on la qualifie de privée.

La même violence qui sert à protéger la propriété, la violence implicite de la loi et celle, explicite, de la police et de l'armée, sert aussi à l'État pour maintenir la paix sociale. Évidemment, par «paix sociale», on entend généralement la

guerre perpétuelle que l'État livre contre les exploités, les exclus et les marginaux — la guerre des dominants contre les dominés dont l'objectif est de prévenir et de supprimer toute velléité de résistance ou de contre-attaque face à l'exercice de la violence étatique. Évidemment, une paix sociale uniquement basée sur la force brute est toujours précaire. Il est donc nécessaire à l'État de convaincre l'immense masse des dominés que leur intérêt est la pérennité de l'État et de l'ordre social qu'il défend. En Égypte antique, la propagande religieuse élevant le pharaon au rang de dieu justifiait l'extorsion des paysans et la confiscation des surplus des récoltes, ce qui rendait la population égyptienne totalement dépendante du bon vouloir de l'État en cas de disette. Dans nos démocraties libérales, l'État soumet la population à un curieux chantage où ceux qui ne participent pas aux grandes messes électorales ne sont pas autorisés à se plaindre et ceux qui y participent se voient obligés d'accepter la «volonté du peuple» sans se plaindre. Et derrière ce chantage, les prisons, les soldats et les flics ne se trouvent jamais bien loin. Voilà l'essence de l'État et de sa paix sociale; le reste n'est que vernis, que belles paroles.

Depuis l'Antiquité, l'État poursuit ses propres intérêts économiques et s'il travaille aujourd'hui à perpétuer le capitalisme ce n'est pas parce qu'il est subordonné à ses institutions mais bien parce que c'est la meilleure façon d'assurer son pouvoir économique et ainsi tenir tête à ses concurrents, qui sont les autres États. Les États les plus faibles finissent toujours par tomber sous le joug des puissants États impérialistes pour la même raison que les corporations les plus faibles sont avalées par la concurrence: parce qu'ils ne disposent pas de la force nécessaire pour protéger leurs intérêts. Ainsi, les États participent grandement à l'élaboration des politiques économiques, autant sinon plus que les grandes corporations. Surtout que ce sont les États qui sont appelés à faire respecter ces politiques...

Le pouvoir de l'État réside dans son monopole de la violence. Ceci lui confère un pouvoir économique très concret,

pouvoir dont dépendent les institutions économiques internationales comme la Banque mondiale et l'OMC. Non seulement ces institutions sont-elles formées par des délégués nommés par tous les États puissants, mais elles dépendent pour l'essentiel de la force militaire de ces États pour imposer leurs politiques — cette menace de violence physique qui doit toujours être présente pour que soit possible tous les gestes d'extorsion économique. Avec tout leur potentiel de violence, pourquoi les États impérialistes s'abaisseraient-ils à jouer les valets des institutions économiques internationales? Leur relation en est plutôt une de collaboration mutuelle, au profit de l'ensemble de la classe dominante.

Mais ce n'est pas tout. L'État contrôle aussi la plupart des infrastructures nécessaires à la production et au commerce. Les autoroutes, les ponts, les chemins de fer, les ports, les aéroports, les satellites de surveillance et de communication, les réseaux de fibres optiques et les systèmes de communication et d'information sont la plupart du temps publics ou fortement contrôlés par l'État. La recherche scientifique et technologique dépend aussi largement des universités publiques et du secteur militaire.

Les corporations privées dépendent donc de l'État pour maintenir leur existence, leurs activités et leurs profits. On peut difficilement affirmer que l'un contrôle l'autre, tant ils forment un système intégré de pouvoir, une véritable hydre à deux têtes qui fonctionne pour perpétuer la domination et l'exploitation et toutes les autres conditions imposées par la classe dirigeante à notre existence. Dans ce contexte, la Banque mondiale et l'OMC ne peuvent qu'être comprises que comme des moyens choisis par les États et les corporations pour coordonner leurs activités et ainsi assurer une unité de la domination des exploités au sein d'une compétition entre intérêts politiques et économiques. L'État ne sert donc pas ces institutions; c'est plutôt elles qui servent les intérêts des États et des capitalistes les plus puissants.

Comment peut-on, dans ces conditions, espérer la destruction de l'ordre social inique en jouant l'État-nation contre les capitalistes? Leurs intérêts sont identiques, et c'est justement le maintien de cet ordre social. Ce que l'on désigne sous le nom de mondialisation — et qui n'est finalement rien d'autre que le processus, commencé il y a plus de cinq cents ans, d'extension planétaire du marché, de marchandisation du monde — ne change rien fondamentalement aux critiques que les anarchistes ont toujours adressées à l'État. Il est donc nécessaire de reconnaître les liens inextricables entre l'État et le capitalisme, entre la domination et l'exploitation, si nous voulons espérer un jour reprendre notre capacité à créer par nous-mêmes les conditions de notre propre existence.

## **Le trou de la serrure**

Nous sommes ceux et celles qui sont gazés dès que nous exprimons notre dissidence sur la place publique. Nous sommes ceux et celles qui se font éborgner, dont les dents éclatent sous la matraque dès que nous laissons libre cours à notre révolte, à notre désir de vivre selon nos propres termes.

Le sort que les maîtres nous réserve est terrible, mais le sort des maîtres eux-mêmes est à peine plus enviable que le nôtre. Ils ne voient le monde qu'à travers le trou de la serrure – celle du cadenas qu'ils utilisent pour nous tenir nos chaînes en place. Et ce qu'ils peuvent apercevoir n'est guère rassurant, car même s'ils ont affaire aux individus les plus domestiqués, les mieux supervisés, il y a toujours quelque chose qui fuit, qui s'échappe, quelque chose à l'abri de leur regard, quelque chose d'irréductible qui glisse entre leurs doigts balourds de flics.

Voilà pourquoi le désir de liberté – qui n'est rien d'autre que celui de se réapproprier sa vie – me semble beaucoup plus réaliste que celui qui concentre en lui-même toute l'horreur du monde: le désir de contrôle universel, de détournement et de confinement de tous les mots dans le lexique de la répression. Il ne faut pas se laisser berner par la suffisance et l'arrogance de ceux qui considèrent la vie comme rien de plus qu'une simple extension du code pénal, car en réalité, ils sont morts de trouille. Ils tentent par tous les moyens de nous instiller la peur – celle des autres, des étrangers, des bruns, des terroristes, des métèques, des anarchistes, des casseurs. Mais cette peur qu'il veulent nous transmettre n'est rien d'autre que la leur ; c'est celle, autrement plus réelle et plus menaçante, que nous échappions à leur contrôle. Voilà pourquoi leurs chiens de garde ne se donnent plus la peine d'aboyer avant de mordre, avant de lâcher les gaz. Voilà pourquoi leurs perroquets médiatiques vomissent continuellement une logorrhée qui se fait chaque jour de plus en plus haineuse, de plus en plus délirante. Car même dans les dictatures les plus strictes et les plus sanglantes, l'État a besoin de l'adhésion du plus grand nombre pour assurer

sa domination; lorsque les individus cessent de croire en ses lois et en son autorité, ils cessent de faire partie de la meute et deviennent ingouvernables.

Dans *Mille plateaux*, Deleuze et Guattari illustrent merveilleusement la faiblesse réelle de l'arsenal répressif et technologique apparemment invincible qui se met en place contre nous par la métaphore du tuyau d'arrosage : « Il n'y a pas de système social qui ne fuie par tous les bouts, même si ces segments ne cessent de se durcir pour colmater les lignes de fuite. » Une loi colmate une fuite, mais une autre fuite se déclare un peu plus loin. Les manifs et les émeutes font trembler l'ordre établi ? « Encadrons-les strictement et interdisons le port du masque », se disent les maîtres, sans même se douter que les barbares sont déjà ailleurs. Les dispositifs de pouvoir consacrent une énergie considérable à colmater les fuites, car ils ne sont que des tuyaux rouillés qui fuient de toutes parts. Le désir de fuir gronde toujours quoi que fasse l'autorité. Il n'y a pas de transports en commun payants sans fraude, de guerre sans déserteurs, de magasin sans vol, pas d'obligation scolaire sans école buissonnière, de prisons sans tentative d'évasion.

La vie est un flux qui ne saurait être contenu de façon parfaitement étanche. Comment se surprendre alors qu'aux yeux de la loi, la vie est hautement suspecte et potentiellement criminelle? Heureusement, l'espace du désir et de la révolte ne peut pas être entièrement vu à travers le trou de la serrure. C'est à nous, avec notre rage et notre créativité folle et indomptable, d'en explorer la géographie et les potentialités.

## Quidam

Je devrais cesser de lire les chroniqueurs populistes à la con. Je devrais aussi arrêter de lire les âneries mal orthographiées que les bien-pensants sèment un peu partout sur le web. C'est mauvais pour ma pression et surtout, ça renforce mon pessimisme naturel quant à l'avenir de l'espèce humaine. En temps normal, j'arrive assez bien à garder les bêlements du troupeau dans mon angle mort, mais la crise actuelle a agi comme un révélateur des postures sociales de tous et de chacun ; le pouvoir s'est mis à parler le langage sans fards du pouvoir... et les quidams, les faibles, les hommes et les femmes du troupeau, se sont mis à bêler si fort que leurs cris arrivent presque à recouvrir le bruit des manifs.

Difficile de ne pas être nietzschéenne devant le déferlement public de ressentiment dont nous sommes en ce moment témoins. C'est comme si tous les faibles de la société avaient décidé collectivement d'écrire une annexe à *Ainsi parlait Zarathoustra*. Ne soyez pas choqués par le mot « faible », vous savez bien qu'il s'applique parfaitement à eux. Vous les connaissez autant que moi, ils disent former la majorité silencieuse, alors qu'on n'entend qu'eux. Ce sont les êtres du ressentiment, les quidams.

Pour illustrer le concept de ressentiment, Nietzsche avait recours à la parabole de l'agneau qui disait: « je pourrais faire tout ce que fait l'aigle ; j'ai du mérite à m'en empêcher; qu'il fasse comme moi et agisse en agneau ! » Malgré ses discours parsemés du mot « libârté », l'amour que le quidam porte réellement à la liberté, à l'indépendance d'esprit et à la souveraineté de son être est surtout imaginaire. Le quidam n'est pas heureux quand il est libre: il est inconfortable, inquiet et intolérablement seul. Il recherche le parfum chaud du troupeau et la direction rassurante du berger. Il ne désire rien autant que la paix – la paix sociale, celle qui règne dans une geôle bien tenue. Le quidam est prêt à tout sacrifier pour connaître cette



paix horrible, surtout leur dignité et leur amour-propre. Le quidam ne veut pas la liberté, mais la sécurité.

Voilà pourquoi le quidam, qui vit dans la terreur perpétuelle et qui subit mille vexations de peur de perdre la protection que la société lui offre, crache son venin sur le révolté, l'autre, l'en dehors – bref, tous ceux et celles qui sont en rupture avec l'ordre et décident de vivre selon leurs propres termes. Le quidam se tue au travail, croule sous les interdits, est parfaitement dominé et domestiqué; il ne peut supporter l'idée que quiconque ne subisse pas le même triste sort que lui. S'il souffre, tous doivent souffrir. S'il paie, tous doivent payer. S'il doit se rendre chaque matin, comme un automate, se tuer à petit feu dans un boulot idiot, il faut que tout le monde fasse de même. S'il est constamment frustré et doit se contenter de survivre plutôt que de vivre, il faut que personne d'autre n'ose relever la tête et se libérer. Le quidam perçoit tout ce qui menace un peu ses rituels grégaires, sa morale, sa sacro-sainte sécurité et l'uniformité beige de son conformisme comme un danger mortel. Ceux qui refusent le sacrifice de soi absurde deviennent pour lui une menace, un ennemi à abattre impitoyablement. Là réside toute la liberté qu'ils réclament: celle de pouvoir dénoncer ceux qui méritent d'être envoyés au poteau.

C'est l'anarchiste Voltairine de Cleyre qui disait que les attitudes politiques des individus ne sont pas fondamentalement déterminées par la raison, mais bien par le tempérament. Il y a dans chacun de nous une tendance à la soumission grégaire et une tendance à l'indépendance; le faible est celui qui est dominé par ses instincts de bête de troupeau et le fort, celui qui désire par-dessus tout la pleine souveraineté de son être. Le faible est sourd aux arguments du fort; autrement dit, on aura beau écrire, faire des discours, des assemblées, des sermons, des séances de motivation collective, on arrivera probablement jamais – du moins dans un avenir prévisible – à le convaincre.

« Y'en a pas un sur cent », chantait Léo Ferré dans les années soixante au sujet des anarchistes. La proportion a-t-elle

vraiment changé depuis? En ce qui me concerne, après plus de vingt années d'efforts, je me suis rendue à la plate évidence que les tentatives de convaincre les quidams des bienfaits de l'anarchie sont presque toujours futiles. Les individus deviennent anars parce que l'idée de vivre sans contraintes les séduit, ce qui est conforme à leur tempérament, à leur sensibilité. Il ne s'agit alors pas d'une conversion, mais bien de devenir ce qu'ils sont déjà. Par ailleurs, force est de constater que la servilité et l'esprit de soumission du troupeau est une des constantes de l'histoire; on ne pourrait comprendre sans eux la pérennité pluriséculaire des institutions de domination sociale. Je suis de plus en plus tentée de croire que cette soumission et que cette servilité caractériseront notre espèce jusqu'à son extinction. Dans ces conditions, les anars devraient peut-être avoir la lucidité d'admettre que leurs rangs ne sont pas prêts de se garnir et surtout, de diriger leurs efforts envers ceux et celles, par définition extrêmement minoritaires, qui sont prédisposés à recevoir leurs idées, plutôt que d'espérer les rendre acceptables à la masse des quidams qui viscéralement sont incapables de les accepter.

Car jamais il ne viendrait au quidam l'idée de prendre le risque d'abandonner les prescriptions sociales qui l'oppriment et d'agir pour se rapprocher sa vie; ce serait pour lui une perte, pas un gain. Il préfère, lorsque le temps est calme, bêler tranquillement en chœur avec le troupeau, et se mettre à hurler d'approbation lorsque les loups nous égorgent. Le quidam est un faible – et c'est toujours les faibles qui ont le dessus, car leur amour de leurs chaînes est si puissant qu'il permet aux maîtres de nous les imposer.

## Le mépris

Le monde qu'on nous impose, celui qui brûle notre chair et broie nos os, ne mérite pas nos larmes. Ce serait lui faire trop d'honneur ; tout ce qu'il mérite, c'est notre mépris. Mieux : notre dédain, la variante hautaine, orgueilleuse du mépris, celle empreinte d'un juste sentiment de supériorité.

Le mépris est l'héritage historique de l'aristocratie. Pour cette raison, il horripile ceux qui les ont dégomés du pouvoir : les utilitaristes bourgeois, les démocrates, les philanthropes, les créateurs de richesse, les bienfaiteurs de l'humanité, – nos Maîtres. S'ils nous affament, s'ils nous abêtissent, s'ils nous volent nos jours et nos nuits, s'ils nous surveillent, s'ils nous enferment, s'ils nous torturent, c'est toujours au nom de l'intérêt supérieur de l'humanité, de la nation, du progrès, de la raison, de la liberté, de la civilisation, de la prospérité. Bref : au nom d'une cause supérieure et transcendante. Ils le font pour notre bien, et c'est loin d'être une blague : ils en sont convaincus. Avec les institutions qu'ils contrôlent, avec les dispositifs du pouvoir qui sont à leur disposition, ils s'emploient patiemment à créer l'Humanité Nouvelle parfaitement domestiquée, amoureuse de ses chaînes, incapable de vivre sans elles et les défendant bec et ongles quand elles sont menacées. Et ils sont en voie de réussir – si ce n'est déjà fait.

Quand nos maîtres pratiquent le mépris, c'est presque malgré eux, tant leur philanthropie est grande. Ils se laissent aller à ce travers quand ils n'arrivent plus à réprimer cette hostilité violente qui découle du sentiment d'avoir trimé dur pour le bonheur de multitudes éternellement indisciplinées, fainéantes, ingrates et surtout incapables de comprendre le bien commun. Et encore, ils le font en cachette, presque dans la honte, car tel est le prix à payer pour maintenir le mythe démocratique. De nos jours, le mépris est plutôt devenu l'apanage de ceux que Nietzsche appelait les faibles, les êtres du ressentiment, et qui sont les membres de cette nouvelle humanité amante de ses chaînes : les réacs les plus débiles, les

xénophobes, les homophobes, les misogynes, les identitards, les nostalgiques d'un ordre traditionnel qui n'a jamais existé ailleurs que dans leur tête, les fascistes. Ces connards qui ne savent même pas se servir correctement du mépris ; c'est comme si on avait confié un revolver à un manchot. Ils en font une arme pointée contre l'individu, au nom d'une supériorité qui découle de leur conformité aux dispositifs du pouvoir qui sont pourtant la source de tous les malheurs, les leurs comme les nôtres. Ils s'imaginent qu'en nous forçant à joindre le troupeau et à se confirmer à ses prescriptions ils allégeront leurs souffrances, alors qu'ils ne font que renforcer le pouvoir de nos Maîtres – même s'ils tentent parfois de nous faire croire le contraire, même s'ils se présentent comme « anti-systèmes », voire « révolutionnaires ». Tout ce qu'ils souhaitent, c'est réprimer ceux et celles qui ont outrecuidance de refuser de partager leur enfer.

Nous qui subissons l'oppression pleine de sollicitude des amoureux du genre humain, il est plus que temps de nous approprier le mépris et de le mettre en œuvre comme une relation générale au monde. Nous sommes tous et toutes, sans exception, supérieures aux identités qu'on nous a imposées comme on marque le bétail. Nous sommes tous et toutes, sans exception, supérieures aux institutions sociales médiocres qui nous enchaînent. Aucune d'entre elles ne mérite d'être respectée. Aucune d'entre elles ne mérite d'être réformée. Aucune d'entre elles ne peut être sauvée. Elles sont toutes, à strictement parler, méprisables, ne serait-ce parce qu'elles nous ont dépouillées de notre individualité pour nous reléguer au rang d'abstractions, de simples éléments qui héritent des qualités de l'ensemble dans lequel on les a arbitrairement placés.

Ô mes frères et mes sœurs, vous que j'aime par-delà la raison, emparons-nous ensemble du mépris et braquons-le contre ce monde qui n'a de cesse de nous avilir et qui est indigne de notre sublime beauté.



## **Banalités de base sur le fascisme découpées en bouchées faciles à mastiquer, mais malgré tout parfaitement indigestes**

1. J'appelle fascisme toutes les variantes de la peste brune. Qu'aucun fasciste ne se réclame du fascisme n'invalide en rien mon propos ; le fascisme ne se présente jamais lui-même comme il est réellement.
2. Le fascisme n'est pas l'incarnation du mal absolu, si on considère que le mal est une monstruosité qui dépasse toute compréhension et ne peut s'expliquer autrement que par lui-même, à l'image d'une déité infernale.
3. Le fascisme n'est pas non plus une scorie, une perversion ou une déviation de la démocratie. Le fascisme n'est pas l'antithèse de la démocratie ; il est une des formes de la démocratie – sa forme panique.
4. Le fascisme est une des stratégies de mobilisation employées alors que la bourgeoisie est en décomposition.
5. Le fascisme est une des stratégies de mobilisation employées alors que les relations de production sont séparées de l'étalon-or.
6. Le fascisme est une des stratégies de mobilisation employées par l'État lorsqu'il prend en charge la reproduction sociale et devient le producteur principal de force de travail.
7. Le fascisme est une des stratégies de mobilisation de l'être social lorsqu'il commence à perdre contact avec ce qui animait auparavant son existence.
8. Le fascisme est une des stratégies de mobilisation des individus possédés par le désir impétueux de se soumettre à la certitude des structures de commandement.
9. Le fascisme ne se distingue pas par son fétichisme de la race et du caractère national, parce que ces phénomènes

n'existent pas ; il se distingue par son fétichisme des représentations idéalisées de ces deux fictions.

10. Autrement dit, le fascisme n'est jamais authentique ; il ne possède pas le langage de ce qui le motive – et donc ne le nomme jamais.
11. Encore autrement dit, le fascisme ne peut pas être accepté comme il se présente, selon ses apparences ; il est toujours l'expression de quelque chose d'autre.
12. Le fascisme est un symptôme d'une fatalité, mais n'est pas sa propre source ; son pouvoir dérive d'un autre endroit, d'autres traumatismes, d'autres ruptures.
13. Le fascisme est apparu dans l'histoire au moment où ses références idéologiques disparaissaient ; il est le catalyseur de changements qu'il ne nomme jamais.
14. Le détachement du capital de l'étalon-or (et donc de la nation) a assuré la défaite historique de la bourgeoisie par l'État moderne comme appareil du « sujet automatique » capitaliste.
15. Le fascisme est donc venu précipiter l'établissement d'un capitalisme transnational au nom de la nation dont paradoxalement il enfonçait le dernier clou du cercueil.
16. À l'instar de René Rémond, on peut considérer le fascisme comme un avatar du bonapartisme à cause de son ambition d'à la fois réaliser et de supprimer la bourgeoisie comme sujet historique.
17. Le fascisme est l'expression triomphante de la défaite (ou de la réalisation finale) de formes sociales caduques.
18. Le fascisme est à la fois une fantaisie nostalgique et une réalité meurtrière ; il a une utilité, mais pas d'agentivité.
19. Le fascisme éclate violemment dans le monde comme une compulsion de répétition qui vise à récupérer des formes fantastiques qui n'auraient jamais pu exister.

20. Le fascisme est le désir subjectif de la reformation de l'État comme producteur monopolistique de force de travail à un moment où ce désir est devenu économiquement impossible.
21. Il n'y a jamais eu de nations et il n'y a jamais eu de races – sauf rétrospectivement, comme explication pour des relations sociales qu'on n'arrive pas à comprendre.
22. Si le fascisme est un épiphénomène, un symptôme de quelque chose de plus fondamental, pourquoi l'État en aurait-il besoin ? Qu'est-ce qu'il apporte à l'État qu'il ne possède pas déjà ?
23. En réalité, il est difficile d'imaginer que le fascisme puisse apporter quoi que ce soit aux dispositifs du pouvoir déjà en place dont l'État dispose ou qu'il puisse accélérer la tendance vers un productivisme libéré de toutes entraves.
24. Pensons au programme pour éradiquer les imperfections de toutes les espèces vivantes utiles à la production (dont la nôtre) qui a de plus en plus de succès depuis qu'on ne l'appelle plus eugénisme.
25. Pensons à l'idéologie de l'inviolabilité du territoire qui a fait un retour en force inversement proportionnel à la facilité contemporaine de transporter des personnes et des idées.
26. Pensons aux moyens de surveillance des individus qui dépassent maintenant tout ce qui a pu être mis en œuvre par les régimes fascistes du xx<sup>e</sup> siècle qui sont déployés au nom de la liberté et de la prospérité de tous.
27. Pensons à la police qui ne se cache pas de faire du profilage racial et politique et dont la militarisation est en cours depuis plus de vingt ans, soit bien avant que les nazillons relèvent la tête.
28. Pensons à la répression systématique des mouvements d'opposition qui ne se conforment pas aux stricts critères de la légalité – et qui donc acceptent à l'avance leur impuissance et leur défaite.



29. Pensons à l'état d'urgence et la suspension des droits individuels qui en France est devenu permanent – un modèle que tous les États occidentaux envisagent d'adopter à leur tour.
30. À Wilhelm Reich qui se demandait « Qu'est-ce qui, dans ce monde, n'est pas fasciste ? », on pourrait répondre aujourd'hui : presque rien.
31. Dans tous les cas où les fascistes ont pris le pouvoir, les institutions démocratiques non seulement ont été incapables de stopper leur ascension, mais se sont mises en quelques semaines seulement à fonctionner pour renforcer le régime comme si elles avaient toujours été conçues pour cela.
32. La raison en est bien simple : parce que l'État démocratique et l'État fasciste fonctionnent de la même façon, au point d'être indiscernables.
33. La question reste donc entière : qu'est-ce que le fascisme apporte à l'État, puisque l'État est déjà fasciste ?
34. Il n'y a qu'une réponse possible à cette question : le fascisme sert à faire passer ce que l'État est devenu, au nom de ce qu'il avait l'habitude d'être.
35. Le fascisme est la forme panique de la démocratie, qu'elle adopte lorsque la différence entre ce qui est et ce qui pourrait être devient insoutenable.
36. Le fascisme permet de consolider la société mondialisée de surveillance et d'esclavage salarié au nom de nations mortes et enterrées, de races inexistantes, de valeurs caduques et d'un héritage historique tellement idéalisé qu'il est détaché de toute vérité factuelle.
37. Le fascisme permet d'identifier qui sont les traîtres et permet à l'État d'agir en conséquence.
38. Autrement dit, le passé, la race, le peuple, la nation, l'héritage et les valeurs des fascistes ne sont que des

fantômes, des images d'Épinal creuses qu'elles remplissent de différentes vertus, au gré de leurs intérêts du moment.

39. Pour un fasciste, les mots n'ont aucune importance. Les faits non plus. Dans ces conditions, aucun débat n'est possible, car pour eux, la seule source de vérité se trouve dans la force.
40. La force des fascistes ne réside jamais dans leur nombre, parce qu'ils sont condamnés à rester éternellement une minorité ; la « montée du fascisme » ne signifie pas une croissance des effectifs de l'extrême-droite, mais plutôt la croissance de leur utilité pour les dispositifs du pouvoir.
41. Les fascistes relèvent la tête et se sentent libres d'exprimer leur haine à visage découvert pour une seule raison : parce qu'ils sentent que l'État les appuie. Le fascisme ne s'impose jamais contre les institutions démocratiques, mais bien toujours grâce à elles.
42. Il est illusoire de croire que les institutions démocratiques peuvent nous protéger du fascisme. La police, les tribunaux, le parlement, l'administration publique, les médias, tous choisissent le fascisme lorsque l'État adopte sa forme panique.
43. La montée du fascisme correspond au moment où l'État a déjà adopté sa forme panique. Lorsque les antifascistes sentent le besoin de se mobiliser, il est déjà trop tard pour espérer que les institutions démocratiques puissent être d'un quelconque secours.
44. Lorsque les démocrates et les libéraux dénoncent les fascistes, ils le font toujours en récupérant leurs discours et leurs objectifs. Pour un centriste, le fascisme est un repoussoir commode pour masquer le fait que les institutions qu'il appuie sont entrées dans leur forme panique.
45. Lorsqu'un centriste présente l'opposition au fascisme comme « le vrai fascisme », les mots pour lui n'ont plus

aucune importance – ce qui est un autre symptôme que l'État est entré dans sa forme panique.

46. Il n'y a pas d'opposition possible au fascisme qui ne soit pas une opposition aux dispositifs du pouvoir, parce que les fascistes sont depuis longtemps au pouvoir... lorsqu'ils arrivent au pouvoir.

## La route vers nulle part

Le monde dans lequel nous vivons est horrible. Je pourrais en faire la démonstration, mais à quoi bon? Car à moins d'être en position d'en profiter – c'est-à-dire, de faire partie de cette élite plutocratique que les gens d'*occupy* appellent le 1% et qui est formée de nos maîtres auto-proclamés – la plupart d'entre nous ressentons dans nos tripes le poids de l'oppression et de la domination qui nous écrase quotidiennement, de notre premier souffle jusqu'au dernier.

Le monde est donc horrible et il y a plusieurs façons de réagir à ce triste constat. La première – et selon moi la plus fréquente – est celle du ressentiment. Je l'ai déjà explorée dans un autre texte ; il s'agit de retourner l'oppression contre soi, de l'intérioriser. Le ressentiment crée ces masses inquiètes et rageuses, avides de sécurité, xénophobes, passionnément amoureuses de leurs chaînes et terrifiées à l'idée de les perdre. Les êtres du ressentiment forment la masse des damnés de la terre, le fameux troupeau qui sert d'assise à l'ordre établi et qui explique pourquoi l'horreur se perpétue si aisément sur ce triste caillou qui nous sert de planète.

La seconde consiste à engourdir la douleur. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise nos épaules et qui nous penche vers la terre, pour ne plus sentir la douleur lancinante des coups de fouet que nous assènent les dispositifs du pouvoir, Baudelaire nous enjoignait de nous enivrer, de nous enivrer sans cesse, d'engourdir nos désirs de liberté avec du vin, de la poésie, ou de la vertu. J'avoue de bonne grâce avoir un penchant sérieux pour la seconde source d'ivresse, c'est ma drogue de choix et ma façon la plus fréquente de garder l'horreur confortablement hors de mon champ de vision. Quant à la troisième, c'est la voie des bienfaiteurs, des bénévoles, des humanitaires, des Pops, des mères Teresa, des médecins/journalistes/infirmières/policiers/orthodontistes sans frontières et autres *junkies* du don de soi qui s'assurent en soulageant la misère de certains individus de surplomber

moralement l'horreur du monde. Enfin, si Baudelaire avait vécu au XIXe siècle, il aurait fort probablement ajouté à ses suggestions la consommation – car il faut bien l'admettre, acheter des cossins inutiles est le stupéfiant le plus répandu dans nos sociétés actuelles.

La troisième façon, celle qui m'intéresse davantage ici, est celle de la marche tranquille et déterminée vers l'utopie. Par utopie, j'entends une représentation d'une réalité idéale et sans défaut, un « modèle de société » qui se pose à la fois comme une opposition à l'horreur du monde actuel et comme but à atteindre. L'utopie est une tension. C'est le meilleur des endroits, mais cet endroit n'est nulle part. Il faut donc remercier Thomas More qui n'aurait pu mieux choisir le mot décrivant ce paradoxe fondamental. Depuis l'aube de l'histoire, des utopies ont été élaborées et désirées. Les premières civilisations ont fantasmé sur le paradis, sur ce monde parfait se trouvant dans les cieux, au-delà les étoiles et par-delà la mort. Plus prosaïques – et peut-être moins inspirés – nos contemporains ont rêvé d'État prolétarien, d'Empire racial millénaire ou de Monde d'abondance et de prospérité sous le signe bienveillant du dollar. Quel que soit leur nom, les utopies n'ont jamais été avares de promesses et ont toujours été chiches en réalisations. Le bonheur se trouve toujours plus loin, dans un horizon qui recule aussi vite que l'on avance.

Le meilleur des endroits existe toujours à l'extérieur des frontières de la réalité. Ce nulle-part a toujours été un puissant instrument de pacification des esprits dont la nature religieuse apparaît au premier coup d'œil. Depuis la nuit des temps, nous avons été réconfortés, bercés par le rêve doré de l'inexistant, jusqu'à nous passifs envers ce qui existe. Le rêve du meilleur endroit a engourdi nos sens et nous a désarmés face à ce qui existe et nous opprime. Puisque le pays de Cocagne nous attend à la fin de notre vie terrestre, ou après la révolution, à la fin de l'histoire, à la fin de la guerre des races ou lorsque la technologie aura réglé tous nos problèmes, il est logique de se sacrifier en

attendant la parousie, le moment délectable où les vrais croyants seront enfin récompensés.

Évidemment, les anarchistes ne sont pas meilleurs que les autres dans ce rayon. La plupart des anars ont une utopie à vendre ; certaines sont démocratiques, certaines sont communistes, certaines sont primitivistes, d'autres mutuellistes, ou alors technophiles et post-humanistes. D'autres prennent la forme d'une assemblée générale éternelle et j'avoue que c'est celle qui me déplaît le plus, moi qui ai un seuil de tolérance très bas à la douleur causée par les palabres incessants. La plupart des anars que je connais sont d'un avis contraire et se délectent de ce genre d'exercice grégaire, ce qui montre bien à quel point que l'utopie de l'un est la dystopie de l'autre.

Une chose toutefois me semble évidente : l'utopie est une construction autoritaire. L'utopie n'existant que dans l'esprit du rêveur, le réel – les milliards d'individus, d'humains et de non-humains – doivent se plier à ses visions, à sa pensée. Le réel, pour devenir utopique, doit être contraint aux limites imposées par l'idée, ce qui est l'essence même de l'idéomanie. Ce qui fait que lorsque l'individu lutte pour réaliser le meilleur des endroits dans le pire des endroits (le réel), il reproduit (consciemment ou non) ces relations autocratiques.

Pour un anarchiste, le problème est de taille : comment instaurer le paradis libertaire alors que la masse des individus ne veut rien n'y entendre ? Comment forcer les gens à devenir libres ? Par l'éducation et la propagande ? Peut-on vraiment croire qu'on arrivera à doubler la puissance des médias et du système d'éducation obligatoire qui travaille avec des objectifs radicalement opposés ? Par des réformes graduelles qui vont dans le sens de la justice sociale ? Ne travaillons-nous pas alors pour rendre le système plus doux et acceptable et ainsi ne participons-nous pas à sa reproduction ? Par l'expression de notre mécontentement, en faisant des manifs et en signant des pétitions ? Ne servons-nous pas alors de soupape à la frustration générale et de moyen de canaliser la rage ? Par

l'action révolutionnaire, la saisie de l'État et des moyens de production et l'imposition de nos idéaux? N'est-ce pas reproduire l'erreur des léninistes qui ont voulu libérer les gens à leur corps défendant – allant jusqu'à torturer et éliminer ces corps un peu trop rétifs ?

L'utopie, c'est l'espoir. L'espoir qu'il existe dans les limbes de l'esprit un monde meilleur et qu'il est possible de contraindre la matière et les corps d'en épouser les contours. C'est aussi une croyance, celle du progrès, qui serait une marche sur la route qui mène à ce monde. Le problème, c'est que ce monde est par définition nulle part et que par conséquent, le progrès est en réalité une course vers l'éternel retour au même.

L'espoir, l'utopie et le progrès sont donc à ranger parmi les intoxicants de Baudelaire. L'utopie est la distorsion du désir de détruire la société existante; l'attitude saine de révolte envers le présent est remplacé par une fixation malade envers un ailleurs non-existant. Si j'avais le choix, je vivrais dans un autre réel, mais hélas, c'est celui-là qui m'a été imposé. Tout ce que je peux faire, c'est l'occuper, c'est investir le territoire dans lequel je suis et trouver comment l'utiliser à mon avantage. Si tous les trésors d'imagination gaspillés à la spéculation utopique étaient plutôt appliqués à affronter le réel, qui sait le nombre d'individus qui arriveraient à fuir la domination et goûter, ne serait-ce que temporairement, à la vie telle qu'elle mériterait d'être. Pour reprendre l'allégorie d'Hakim Bey, la carte du réel qui est entre les pattes des chiens de garde de l'ordre établi n'est pas exacte. Elle est parsemée de trous, il lui manque des détails importants et c'est en les trouvant qu'on peut occuper et élargir les espaces et les temps de liberté.

Nous pouvons tous et toutes être à peu près certains que toutes les cités idéales qui habitent dans nos esprits ne se réaliseront jamais – ce qui est la plupart du temps une bonne chose, car je ne sais pas pour vous, mais vivre dans la Cité de Dieu, dans la Grande Patrie des Travailleurs ou l'Empire racial éternel, très peu pour moi. Nous voilà donc revenus à la case

départ : le monde risque, selon toutes vraisemblances, de rester horrible et il y a plusieurs façons de réagir à ce triste constat. Certains le nieront et continueront, envers et contre tous, leur marche sur la route qui mène nulle part. D'autres s'en désoleront et choisiront la résignation ou l'ivresse. Mais certains choisiront plutôt d'explorer les interstices de liberté qui strient ce réel ignoble, d'abord pour faire des incursions hors du quotidien cauchemardesque qui est le nôtre, mais aussi pour agir comme des coins dans les fissures de l'ordre à abattre.



## La construction du désir

« J'abuse du " je " pour que personne ne se sente obligé.e d'adhérer à ce que je raconte »  
– *Anne Archet, tard le soir,  
après trois verres de vin*

Je suis un individu, c'est-à-dire un être traversé par un flux incessant d'émotions, de gestes, d'actions, d'interactions et de relations. Tout cela ne vient pas de moi – du moins, pas entièrement. La fibre même de mon individualité est définie par l'endroit où je suis née, par l'endroit où j'ai grandi, et par l'endroit où je continue d'assumer mes rôles sociaux. Mon Moi est gouverné par le contexte social dans lequel je suis plongée.

Évidemment, l'éducation que j'ai reçue, les parents que j'ai eus (ou que je n'ai pas eus) et les écoles que j'ai fréquentées ont eu une lourde influence sur ce que je suis. Mais ça ne s'arrête pas là. En fait, ça ne s'arrête jamais. Les activités qui me permettent de survivre – travailler, acheter, me vendre à la pièce et en petites coupures – sont des constructions, des produits de ce contexte. Elles monopolisent l'essentiel de mon temps de veille, ce qui fait que les interactions que j'ai avec mes semblables, les espaces que j'occupe et les gestes que je pose me sont, pour l'essentiel, imposés. Je ne suis pas la seule : pensez seulement à tout le temps que vous passez à attendre en ligne, à vous déplacer dans un bus ou à rester coincé dans un bouchon de circulation, pensez ces échanges verbaux interminables avec des étrangers dont vous n'avez rien à querisser.

Ces activités et ces interactions influencent inévitablement mes émotions en les diluant au point des rendre pitoyables et médiocres. Et ça, c'est sans compter ce à quoi je m'expose plus ou moins volontairement pendant les brefs moments qui ne sont consacrés ni aux obligations sociales, ni à la survie, ni au sommeil : la très lucrative industrie du divertissement. Chaque émission de télé, chaque chanson pop,

chaque film, chaque jeu vidéo, chaque publicité façonnent mes émotions; ils définissent aussi les paramètres acceptables de mes émotions en me donnant des exemples de la manière de les ressentir et de les exprimer dans diverses situations. Si je reste passive face aux stimuli que m'offre l'industrie du divertissement, même mes émotions ne seront pas vraiment les miennes, mais un agrégat de tout ce que j'aurai glané sur internet ou à la télé. Ceci explique pourquoi nos présumées passions, relations amicales ou amoureuses, aspirations et ambitions retombent souvent dans les mêmes ornières, dans les mêmes clichés que nous répétons et jouons continuellement et qui créent ce désert de monotonie dans lequel nous claudiquons tous et s'étend du berceau à notre tombe.

Pour fuir cet enfer climatisé, il me faut créer mes propres passions et mes propres désirs. Je dois développer une capacité intentionnelle de spontanéité – car sans choix conscient, il ne peut y avoir de spontanéité, il ne peut y avoir que des réactions, des réflexes routiniers et des habitudes.

Je sais qu'il peut sembler paradoxal de parler de construction volontaire de désirs. Comment pourrais-je même envisager sérieusement de créer volontairement mes propres impulsions ? Les mots « création » et « construction » sont ici les plus importants. Les passions et les désirs des individus sont créés par le contexte social, mais une abstraction n'a pas le pouvoir de créer quoi que ce soit. Autrement dit, ce sont des individus qui ont intérêt à définir mes passions et mes désirs à ma place, pour leur propre profit, et qui ont à leur disposition les techniques et les moyens pour le faire qui créent et canalisent ces passions et ces désirs. Ceci n'a rien à voir avec une théorie du complot; ce n'est qu'une simple description de la raison d'être de la publicité, des relations publiques, de la propagande et du divertissement passif. Vous désirez le nouveau iPhone; jusqu'à quel point pensez-vous être le créateur de ce désir? Poser la question, c'est y répondre.

Tout ça pour dire que les désirs ne sont pas innés. Personne ne naît avec l'envie de mordre dans un Big Mac, de

rouler en Kia, de fumer des Camel ou d'être promu sous-chef de division par intérim. Les désirs sont des constructions et il n'y a aucune raison que je ne puisse pas les construire moi-même, pour moi-même. Si je ne le fais pas, ceux qui sont prêts à le faire pour moi sont légion. Tout ce que j'ai à faire, c'est me laisser choir dans les bras des normes sociales. Mais si je veux créer mes propres désirs et mes propres passions, je dois entrer en rupture avec les canaux habituels de la normalité sociale et expérimenter avec la spontanéité intentionnelle.

La spontanéité ne peut exister qu'en tant que choix conscient, qu'en tant qu'intention. Quand j'agis instinctivement, inconsciemment – c'est-à-dire, comme tout le monde à notre époque – mes actions se limitent à l'habitude, aux rôles sociaux qui m'ont été inculqués, bref, rien de ce qui vient de moi, rien qui n'est le résultat de ma propre créativité. J'agis alors conformément à ce qui est attendu de moi, en conformité avec les désirs qui ont été créés pour moi dans le but de m'asservir.

Le désir est une construction et cette construction n'est pas nécessairement la mienne. Le désir peut être une impulsion créatrice qui mène à l'exploration et l'expérimentation. Mais cette impulsion ne peut exister pleinement que dans la mesure où ma vie n'a pas déjà été créée par d'autres – ce qui signifie que le désir ne peut exister qu'en conflit avec l'ordre social existant, puisque cet ordre social me prive de ma capacité de créer ma propre vie.

Je vis dans une société post-industrielle où la consommation règne en maître et où les désirs sont continuellement manufacturés. Ces désirs mortifères sont essentiels à la cohésion sociale et au maintien des dispositifs de pouvoir qui m'écrasent. Dans ces conditions, je n'ai pas d'autre choix que de me soumettre ou de me révolter. Ce que l'on nomme communément « désir » dans l'ordre social que nous subissons n'est rien d'autre qu'une envie confectionnée pour des objets prédéfinis et extérieurs à moi-même qui ne sont pas de ma propre création, et ce, même si je les ai produits moi-

même. Se laisser mouvoir par ces désirs, c'est se conformer. Quant à la révolte, c'est la construction de ses propres désirs, c'est la sculpture de soi-même qui mène à une confrontation directe avec l'ordre social.

## **Quatre abandons et une abolition**

### **1. Je dois abandonner toute forme d'identité.**

L'identité est extérieure à l'individu. Elle est la conséquence de son appartenance imposée à une catégorie sociale qui lui est préexistante. Ces catégories sociales sont arbitraires – pourquoi être femme, noire, lesbienne ou prolétaire sont des catégories sociales et pas le fait d'être yeux-verts, ambidextre, albinos ou intolérant au lactose ? – et déterminent si les individus qui y sont classés vont subir ou non de l'oppression. S'identifier à une catégorie, c'est faire sienne son oppression ou alors assumer son rôle de bourreau comme étant constitutif de sa personne.

### **2. Je dois abandonner toute prétention à l'innocence.**

Tout appel à l'innocence est non seulement futile, mais dangereux. Faire valoir qu'une personne mérite la liberté, la protection ou la justice parce qu'elle est innocente – parce qu'elle s'est abstenue de tout péché, de tout crime et de toute transgression – implique qu'il y ait des formes d'oppression qu'on mérite et d'autres qu'on ne mérite pas. Or, l'oppression n'a rien à voir avec le mérite individuel et tout à voir avec l'appartenance de l'individu à une catégorie sociale arbitrairement définie. La violence que les dispositifs du pouvoir exercent sur nous est totalement gratuite ; l'exigence de critères de tenue morale pour que cesse l'oppression est un dispositif du pouvoir.

Il faut libérer tous les prisonniers – même ceux qui sont innocents.

### **3. Je dois abandonner toute ambition de légitimité.**

L'appartenance à une catégorie opprimée étant arbitraire, elle ne peut être source de légitimité. Il faut renoncer à l'idée que la révolution est faite au nom d'une catégorie opprimée qui serait fondamentalement innocente (et donc, juste) que les révolutionnaires auraient la tâche de représenter. Les catégories sociales opprimées n'ont qu'une fonction:

justifier l'oppression. Les prendre à rebours et leur attribuer de la valeur ne fait que préparer les oppressions à venir.

#### **4. Je dois abandonner tout devoir de solidarité.**

La seule lutte cohérente et honnête est celle que je mène pour mes propres raisons. C'est une lutte basée de façon immanente sur de mes propres désirs. Toute cause supérieure à moi-même finissant toujours par gouverner ma vie, je dois, à l'instar de Max Stirner, « fonder ma cause sur rien ».

Si le fait d'appartenir à une catégorie sociale est arbitraire, le fait d'avoir un ennemi commun est tout aussi arbitraire. J'ai peut-être un ennemi commun avec vous ; cela ne signifie pas que notre expérience de d'oppression soit la même ; il se peut même que nous soyons radicalement antagonistes dû à notre appartenance simultanée et parallèle à d'autres catégories sociales. Il vaut donc mieux que nous rejetions tout modèle de solidarité fondée sur l'empathie, la sympathie, la charité, ou l'idée que la communauté d'ennemis crée la communauté d'intérêts.

Si nous nous luttons parce que ce sont nos propres vies nous y obligent et que ce sont nos propres désirs qui orientent cette lutte, que reste-t-il de la solidarité outre une coquille vide moralisatrice ? Marchez à mes côtés seulement si le chemin que j'emprunte mène à la destination que vous avez choisie – avec la conviction que nous ne devons mutuellement rien du tout et que la passion qui nous unit est totalement gratuite.

#### **5. Je dois m'abolir moi-même**

S'abolir soi-même signifie se dissocier radicalement de son identité et entrer dans un processus de dé-identification. Chaque fois que j'accepte d'être réduite à une catégorie sociale, j'accepte de n'être qu'un fantôme, une moins-que-moi – une moins-que-rien. Le moi que je dois abolir, c'est le corps social, celui qui est strié par toutes les appartenances qui m'ont été imposées – ou que l'on a réussi à me faire croire que j'ai choisies – celui qui est mesuré, compté, jaugé et classé : celui qui est

corvéable, redevable, responsable et ultimement, coupable. Ce corps est celui qui opprime et qui est opprimé ; les stries qu'il porte sont aussi les marques du fouet du bourreau.

Voilà à quoi se résume mon programme : devenir si lisse que rien n'arrivera à coller à ma peau – pas même mon nom.

## **Ce que nous avons à perdre mérite d'être perdu**

### ***De l'éthique***

« L'enfer est pavé de bonnes intentions. » Je ne crois pas qu'il y ait d'autres proverbes qui expriment mieux la vérité profonde de notre monde, cet abysse sans fin d'horreur et d'oppression dirigé par des bourreaux bienveillants convaincus d'agir pour le salut de l'humanité contre qui luttent des révoltés bienveillants convaincus d'agir pour le salut de l'humanité.

Le souci de faire le bien est la pire motivation pour l'action. En ce qui me concerne, j'évite autant que je le peux d'être associée à quiconque se présente comme un bienfaiteur de l'humanité ou un redresseur de torts au nom de la Justice (ou une autre valeur à la con du même acabit). Je ne veux pas être meilleure que mes ennemis. Mes ennemis se considèrent comme de bonnes personnes et veulent faire le Bien – et c'est pour cela que je les haïs. Ils vont à l'église, ils paient leurs impôts, ils donnent à la guignolée des médias, ils s'entendent bien avec leurs petits camarades. Ils se soucient de l'environnement, ils s'opposent à l'intolérance (souvent en prônant l'intolérance envers les intolérants). Le problème avec les militants vertueux est qu'ils essaient d'être de meilleurs Bons que leurs ennemis, de « mieux faire le bien » qu'eux.

L'éthique n'est ni plus, ni moins qu'une autre des nombreuses chaînes qui m'asservissent. Je dis ici « éthique » plutôt que « morale » intentionnellement, parce que ça ne suffit pas de laïciser une notion pour la purger de sa nature religieuse; si ça se trouve, on ne fait que l'affaiblir et la rendre dérisoire. Pour les chrétiens, la récompense pour avoir mené une vie éthique est de nature spirituelle : c'est la promesse de la vie éternelle dans la contemplation de Dieu. Pour les non-croyants, la seule compensation qu'offre le sacrifice à des principes supérieurs est d'ordre psychologique – la conviction que « la bonté est un bien en soi ». Quiconque adopte la posture morale se mettra invariablement à lancer des anathèmes et faire



proclamations creuses et remplira sa vie de millions d'actes de résistance personnelle insignifiants. Hélas, il n'y a pas de paradis qui attend ceux et celles qui ne magasinent pas chez Wal-Mart, qui ont fait le catalogue exhaustif de leurs privilèges et qui ne mangent pas d'œufs. Pire, l'ambition « d'être bon » de « faire le bien » ou même de « faire partie de la solution » n'est rien de plus qu'une illusion : celle d'être en mesure de pouvoir se mesurer à l'aune de principes dont la valeur, par rapport à d'autres, ne peut être qu'arbitraire. Autrement dit : vous êtes bons par rapport à vos valeurs, vos ennemis sont bons par rapport aux leurs et rien ne peut objectivement vous distinguer, outre ces valeurs qui ne se justifient autrement que par elles-mêmes.

### ***De la transgression***

Si j'aime parfois lancer des appels à la transgression, c'est en souvenir d'une ère maintenant révolue, par nostalgie d'une époque où la transgression signifiait une atteinte à la morale. Aujourd'hui, nos maîtres ont fini par apprendre leur leçon et ont su intégrer la transgression dans leur boîte à outils de domination. Ils ont réalisé qu'aucun individu ne peut rester continuellement sur la ligne dure sans jamais dévier ; il faut impérativement se balader de temps à autre sur la ligne souple, c'est une simple question de survie. Autrement dit : nous avons toutes un besoin de transgression, de délinquance. L'important pour les maîtres est de faire en sorte que ce besoin soit harnaché de façon bénéfique pour l'ordre établi, comme une soupape de sûreté. Ce faisant, la transgression s'est ajoutée aux autres impératifs moraux et s'est intégré au carcan social qui nous dépossède de notre vie.

Les dionysies et le carnaval, ces moments d'exultation où les dispositifs du pouvoir sont renversés temporairement comme une chaussette pour que les esclaves respirent un peu n'existent plus. Ils ont été remplacés par le spectacle continu de la délinquance, qui permet de vivre la transgression symboliquement. La vertu se présente souvent en creux, par la négative ; le vice est paradé en public pour inciter les badauds à

« se faire leur propre opinion ». La victime-et-cheville-ouvrière des dispositifs du pouvoir peut s'immerger dans le spectacle transgressif d'un show punk, de films comme *American Psycho* ou *Fight Club*, suivre *Girls* ou *Breaking Bad* à la télé pour obtenir sa dose de délinquance et oublier que demain, c'est lundi. Il n'y a peut-être que les individus comme moi, les artistes obsédés par leur propre radicalisme et leur propre marginalité, qui sont encore aveugles à cette évidence : aucune action culturelle révolutionnaire n'est possible dans un monde où la représentation de la transgression s'est généralisée, la transformant en un produit de consommation comme un autre.

### ***Du plaisir***

Il en va du plaisir comme de la transgression ; le dicton post-soixante-huitard « il n'y a pas de mal à se faire du bien » a depuis longtemps été confisqué par le commerce. Le plaisir a remplacé la mortification comme dispositif de contrôle des corps en le transformant en impératif moral : vous vous devez de rechercher le plaisir et les moyens mis à votre disposition pour l'obtenir sont autant de chaînes qui vous lient au corps social. Et c'est en dissociant le plaisir du désir que les maîtres ont pu en faire un outil de domination.

Le désir est une force qui nous pousse à agir. Le plaisir est une sensation, alors que le désir est le moteur de toute chose. Le désir n'est en soi ni une bonne, ni une mauvaise chose et peut très bien jouer contre moi. Le sentiment de puissance qu'éprouve l'individu qui lance une insulte raciste est le plaisir. Les structures délirantes qui sont au cœur de notre société, comme le patriarcat et le capitalisme, ont été créées et sont mues par le désir. La raison semble être une réponse évidente à la fois à l'insulte raciste et au racisme systémique, mais les syllogismes ne sont pas très efficaces pour combattre le désir. Essayez de ne pas payer votre commande en démontrant au gérant de l'épicerie que l'argent est une fiction et que la masse monétaire n'existe nulle part. La théorie critique est aussi impuissante que l'art engagé face au désir.

En dissociant le plaisir du désir, nos maîtres nous ont désarmés et nous ont mis le licou de l'individu libéral, cette abstraction que l'on décrit dans les manuels de microéconomie. Et nous tournons continuellement en cercle, allant d'un plaisir à l'autre, à peine conscients que c'est le désir de nos maîtres et non le nôtre qui nous fait avancer.

### ***De la cruauté***

Je ne suis pas indignée. L'indignation est par définition morale, c'est une réaction à ce qui vient fouler aux pieds des principes que je juge supérieurs. Voilà pourquoi l'indigné est souvent une Grande Âme qui se mêle de luttes qui ne le concerne pas directement, au nom de principes qu'il juge universels, mais qui ne le sont que parce qu'il a décidé qu'il en sera ainsi. L'indignation est une émotion qui me détache de mes désirs en me rattachant à l'abstraction. Je préfère de loin la cruauté.

Peu d'émotions brûlent les entrailles comme la cruauté. Celles et ceux qui sont motivées par la cruauté ne sont jamais justes et impartiales. Leurs actions s'expriment avec une intensité qui ne sollicite aucune permission ou justification. Alors que les cinquante nuances de la gauche chantent à l'unisson la mélodie de l'altruisme, il y a celles et ceux qui jouent avec les flammes ardentes de la cruauté. La cruauté me raccroche à mes désirs et me permet de créer de nouveaux arrangements, de détruire et de construire ce qui doit être détruit et construit.

La cruauté se nourrit de mes appétits, de mes frustrations et de mes fascinations. Rien n'est plus éloigné du militantisme, des campagnes politiques et des mouvements de masse que la cruauté. C'est le sentiment d'avoir été spolié de ma propre vie qui me pousse à détruire quelque chose de laid, quelque chose qui m'a dépossédée – qui me pousse à détruire ce qui me détruit. La cruauté est une insurrection sans ennemi immédiatement reconnaissable, une appropriation de la vie telle qu'elle devrait être : par l'excès, par-delà les termes et les

conditions imposées par notre existence sociale. C'est la passion sauvage qui explose autant dans la solitude la plus désespérante qu'au beau milieu de la foule, celle qui fait irruption dans tous les moments du quotidien et du spectaculaire. C'est la cruauté qui fait larguer les amarres et fuir jusqu'au point de non-retour.

### ***De la vengeance***

Je nomme « vengeance » le désir que la cruauté me permet de retrouver, l'agentivité qui me permet de riposter à mon oppression. La vengeance est mal aimée, sous-estimée et sous-utilisée. Pourtant, elle est aussi simple et facile que familière. Elle suit une logique géométrique réconfortante. Elle est étrangère à la question stupide de la justice qui m'a toujours semblé trop suspecte et surtout trop abstraite pour avoir une quelconque valeur. Contrairement à la justice, l'objet de la vengeance est la cause réelle de la souffrance : il s'agit de détruire ce qui tente de me détruire, pas de préserver la blancheur de mon innocence – ce qui n'a aucune valeur à mes yeux. Je ne veux pas être meilleure que mes ennemis, je veux juste les neutraliser.

L'éthique est une ligne dure, alors que la vengeance est une ligne de fuite. L'éthique exige un ensemble unifié, cohérent de principes et d'habitudes qui limite mes activités à ce qui est juste. À contrario, une vie sans engagement éthique me permet d'agir selon nos propres nécessités. La liberté de l'amoraliste ne vient pas de la transgression – être « comme je ne suis pas censée être ». C'est la liberté que je gagne quand je m'abolis moi-même, c'est-à-dire quand je jette aux orties les oripeaux de mes multiples identités avec toutes les prescriptions sociales qui les accompagnent, lorsque je n'ai plus de réputation à maintenir – que je suis devenue indifférente à toute forme de jugement de valeur. C'est alors seulement que je suis libre d'adopter de multiples identités et de les changer à ma guise, libre de défendre des positions contradictoires et libre de parler avec autant de voix différentes que je désire.

Tout cela n'est ni modéré, ni raisonnable. Une existence chauffée à blanc par la cruauté n'est jamais paisible. La vengeance est un désir extrêmement risqué qui peut avoir comme conséquence de se faire rabattre définitivement sur une ligne encore plus dure que celle qu'on m'a assignée en me menant à la prison, à l'institut psychiatrique, à la folie, à la mort. La modération m'apparaît toutefois encore plus risquée, parce qu'elle n'a pour promesse que ce chemin strictement balisé qui va d'une contrariété à l'autre et qui mène ultimement à la mort. Ce que nous avons à perdre mérite d'être perdu.

## Domestication

Robert Waitz, médecin résistant déporté à Auschwitz en 1943, raconte dans *De l'Université aux Camps de Concentration* que les individus qui avaient le plus de chance de survivre au *lager* étaient ceux qui avaient fait de la résistance, les communistes, les jeunes ayant fait beaucoup de scoutisme, certains intellectuels à grande force morale et certains travailleurs manuels, bref « les individus possédant un idéal, ayant l'habitude de la lutte », les rebelles, ou alors ceux et celles qui avaient pu apprendre comment se débrouiller seuls lorsque plongés dans l'adversité et les conditions matérielles difficiles. Quant aux autres – les obéissants, les conformistes, ceux qui ont été bien élevés et bien éduqués, ceux qui exécutaient tous les ordres qu'ils recevaient, ne mangeaient que leur ration et respectaient la discipline au travail et au camp – ceux-là, selon Primo Lévi, ne résistaient rarement plus de trois mois. La société les avait admirablement bien préparés à devenir de parfaites victimes servant avec zèle et mourant prestement, avant même d'avoir pu embarrasser quiconque.

À notre naissance, nous sommes de petits animaux gluants, hurlants, sauvages et indomptés. Commence alors le long processus de domestication qui fera de nos des individus utiles, productifs, dociles – de la main d'œuvre corvéable à l'envi, des consommateurs assidus, des marchandises à jeter après usage. Le fameux « *terrible two* » est une étape décisive d'intensification de ce processus, comme l'est la crise d'adolescence. Si ces moments sont adéquatement encadrés et réprimés, l'individu deviendra utile à la société – c'est-à-dire, suffisamment dépouillé de lui-même pour être profitable pour ses maîtres.

Ce que nos maîtres veulent, c'est que nous soyons douces, faibles, sans défense – en d'autres mots, que nous soyons des mineures à perpète. C'est d'ailleurs flagrant pour certaines catégories particulièrement opprimées d'individus, comme jadis les femmes au Québec et encore aujourd'hui les

autochtones, pour qui ce statut de mineur est non seulement gravé au fer rouge dans leurs consciences, mais aussi inscrit dans la loi. Des individus forts, indépendants et souverains sont par définition indomptables et inutiles, voire un danger, pour une société hiérarchique basée sur la soumission et l'exploitation. Voilà pourquoi on ne peut échapper à la scolarisation. Voilà pourquoi l'éducation est un processus de domestication et d'infantilisation. Plus vous fréquentez l'école, moins vous serez apte à devenir un être autonome et indépendante. Plus vous étudiez longtemps, plus les risques sont grands que vous deveniez un enfant perpétuel, un être démuné qui ne survivrait pas longtemps hors de la geôle que les maîtres ont bâti pour lui. Plus vous accepterez d'être ainsi domestiquée, plus vous risquez d'être parfaitement intégrée à cette broyeuse de chair et d'os infernale qu'on désigne sous le nom de société – jusqu'à en devenir, pourquoi pas, un des maîtres.

## L'empiriste contre-attaque

*(Réflexions ratées sur la création du neuf)*

Dans *Le problème de l'incroyance* au XVI<sup>e</sup> siècle, la religion de Rabelais, l'historien Lucien Febvre avance qu'en Europe, à cette époque, était considérée comme athée toute personne qui ne se conformait pas à la religion dominante – ou du moins à la religion de la personne qui l'accusait d'être athée. Rabelais et tous ses contemporains ne pouvaient donc pas être des athées dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, du fait qu'on ne disposait pas à l'époque du vocabulaire nécessaire ni des concepts pour exprimer clairement ou même concevoir une telle idée.

Cette lecture m'a longtemps hantée, car si dans le bouquin on sent que l'auteur est pénétré par l'idée de progrès (car c'est la marche des lumières qui permet d'écraser l'infâme et se dégager de l'emprise de la superstition), il pose le problème de la création du nouveau. La nouveauté est-elle le fruit d'un mouvement dialectique, né de l'affrontement de phénomènes dont la contradiction est résolue par une nouvelle synthèse ? Si c'est le cas, il existe un sens à l'expérience humaine et le futur peut se déduire de l'histoire. Ceci implique aussi que le christianisme mène à l'athéisme – ou alors, que le christianisme mène à une pensée comme le rationalisme qui l'affronte et permet la synthèse de l'athéisme. Mais si l'idée d'athéisme est inconcevable, comment peut-on croire que les conditions sociales, mentales et culturelles qui le rendent inconcevable puissent mener à sa création ? À moins d'en importer l'idée d'une autre culture – ce qui ne fut pas le cas de l'Occident chrétien – comment est-ce possible ?

La question est importante pour tous ceux et celles qui, affamés de liberté, veulent se réapproprier leur vie. Pour dire les choses platement, on ne peut désirer que sur la base de ce qu'on peut concevoir. Les désirs ne peuvent changer que si on change la vie qui les produit. On doit avoir expérimenté la liberté pour désirer la liberté et enfin devenir libre, sinon cette



idée ne nous traverserait même pas l'esprit. Or, le temps et l'espace de l'ordre social actuel étouffent toute expérimentation qui ne va pas dans le sens de l'accumulation du capital, a fortiori l'expérience de la liberté. On ne peut donc imaginer de nouvelles relations avec nos semblables, de nouvelles façons de vivre, qu'en transgressant les impératifs du temps et de l'espace sociaux.

Il m'apparaît nettement qu'innovation (pris dans le sens de « création de nouveauté ») et progrès sont deux forces opposées. Le progrès tient pour acquis qu'il existe une direction vers la liberté et le bonheur humain, et que les relations sociales telles qu'elles existent en ce moment en portent le germe. Le progrès ne construit pas seulement sur le « vieux », sur l'existant ; il en découle et avance en accord avec sa logique, son organisation. Or, ce qui existe non seulement est radicalement opposé à la liberté, mais constitue le principal obstacle à son imagination, et donc à sa réalisation. La liberté ne peut pas être le point de chute du progrès ; elle doit être créée en allant à l'encontre des conditions de vie actuelle. Cette création de nouveauté, c'est l'innovation, la création du nouveau.

L'innovation véritable ne vient que très rarement de ceux qui réussissent, car ce sont ceux qui ont quelque chose à perdre et qui ne peuvent se permettre d'avancer à tâtons et s'enfarger dans le noir. Elle vient plutôt de ceux et celles qui ont les mains déliées : les *crackpots*, les bonnes à rien, les fous littéraires – ou les fous tout court –, bref, ceux qui se trouvent dans les fissures du mur bétonné du bon sens. Dans les ruelles attenantes aux tours d'ivoire universitaires, dans les demi-sous-sols de la couronne extérieure, les ratées et les marginales de la pensée inventent de nouveaux mondes, construisent des accumulateurs d'orgones au biodiésel, échafaudent des plans de nègres contraires au bon goût, en porte-à-faux avec la raison et condamnés par principe à l'échec. La plupart d'entre eux ne connaîtront jamais la gloire – même celle, maintenant proverbiale, qui ne dure que quinze minutes. Ils ne contribuent pas au progrès tel qu'il est compris, observé, noté, fiché et relaté

par les historiens, ce progrès qu'on conçoit encore aujourd'hui, comme une marche linéaire, triomphante et irrésistible. Ils ne font pas non plus partie d'une avant-garde, parce que l'avant-garde suppose une direction et un sens, alors que c'est le refus du sens et de la direction qui crée l'innovation.

### **AVERTISSEMENT DE MI-LECTURE**

Si vous n'êtes pas certaines de comprendre ce que je raconte, cessez sur-le-champ de lire et mettez-vous à écrire votre propre texte exprimant ce que vous imaginez que j'ai pu vouloir dire. Ce n'est qu'à ce prix que vous pourrez espérer générer quelque chose de nouveau.

(Allez, lancez-vous. Vous pouvez le faire – et beaucoup mieux que moi.)

Pour innover, il faut se consacrer au hasard et au ratage. Certains appellent ça de la perte de temps. D'autres du jeu, de l'art naïf, de l'autosabotage, du bricolage, du niaiserie. En ce qui me concerne, j'appelle ça de l'empirisme de contre-attaque : de l'expérimentation qui transgresse l'ordre qui nous agresse et verse du sable dans les engrenages bien huilés du progrès. De la création de nouveaux désirs, de nouvelles valeurs, de nouvelles façons de nous réapproprier notre existence.

Les empiristes de contre-attaque forment une légion invisible. Ils ne vendent pas de cartes de membre. Ils ne tiennent pas de congrès annuel. La plupart d'entre eux ne se rencontrent jamais et ignorent même être des empiristes de contre-attaque. On devient un ou une empiriste de contre-attaque en prenant la ligne de fuite qui s'éloigne du connu, du familier et qui s'enfonce dans la noirceur et l'inconnu, dans ce cocon étrange qui métamorphose l'individu nommé, fiché,

jaugé et évalué en « quelqu'un d'autre ». Il ne s'agit pas alors seulement d'expérimenter des *moyens*, mais aussi d'expérimenter des *fins*. Autrement dit, mettre en action des valeurs, mais aussi les réévaluer. De toute évidence, une telle démarche ne convient pas aux conformistes et aux petites natures, car ceux et celles qui choisissent de travailler dans le sens du progrès ont l'avantage de pouvoir évaluer leur succès à l'aulne de critères extérieurs et préexistants. L'empirisme de contre-attaque équivaut à larguer les amarres et prendre le risque de ne jamais en revenir.

Créer du nouveau est un processus de connaissance, pas de compréhension. Plus vous comprenez, moins vous connaissez, parce que non seulement vous ne pouvez plus apercevoir le champ des possibles, mais aussi parce que vous perdez le désir d'expérimenter. On ne peut innover que lorsqu'on ne comprend pas comment les phénomènes fonctionnent – parce que dans cette situation, on imite sans avoir la maîtrise que procure la compréhension. Les considérations abstraites au sujet de ce qui devrait être fait ou non portent rarement fruit. La plupart du temps, les gens innovent en essayant de nouveaux trucs au hasard jusqu'à ce qu'il y en ait un qui, par miracle, fonctionne – c'est-à-dire qui fonctionne dans un sens et dans un but qui était inconnu avant d'avoir pu l'expérimenter. Ce n'est qu'*a posteriori* que les théoriciens arrivent à expliquer pourquoi ledit truc fonctionne et pourquoi ses résultats sont désirables. Bref, pour créer du neuf, les hypothèses ont peu de valeur; les nouvelles stratégies naissent de nouvelles tactiques et non l'inverse.

Lecteur, lectrice, vous avez toutes et tous à un moment ou l'autre de votre vie pratiqué, ne serait-ce qu'une fois, l'empirisme de contre-attaque, du moins assez longtemps pour en arriver à devenir anar – ou quelque autre appellation que vous vous donnez et qui vous a mené à vous rendre sur ce blog obscur et lire ce texte indigeste jusqu'à cette phrase. Si ce n'était pas le cas, vous seriez ailleurs, en train de creuser les sillons déjà tracés. Je sais que certains d'entre vous vous se sont déjà posé

les questions suivantes : « Suis-je une militante légitime ? Est-ce que mes gestes sont à la hauteur des exigences morales de la lutte ? Suis-je suffisamment solidaire envers les exploités ? Est-ce que mon action va dans le sens du progrès général de l'humanité ? Suis-je utile à la cause ? » Si vous répondez « non » à toutes ces questions, ne désespérez pas : il y a fort à parier que vous êtes un empiriste qui contre-attaque. N'écoutez pas les appels moralisateurs à l'efficacité des progressistes, ces défenseurs patentés du genre humain qui s'avèrent toujours être aussi les défenseurs du *statu quo*. Tant que vous resterez dans l'expérimentation, vos ratages ouvriront le champ des possibles. Vous créerez du nouveau, vous ferez émerger des désirs qui jadis étaient inconcevables, impossibles à nommer, impossibles à imaginer. L'empirisme contre-attaquant est une fontaine de jouvence inextinguible qui réenchante le monde malgré tous les efforts pour le cadenasser à double tour. Et lui seul pourra, un jour, nous faire basculer dans le règne des vivants.

## **Lettre à une amie**

*(au sujet des droits humains et de l'opportunité de s'en défaire)*

Chère M...,

Je parie que tu as été surprise de trouver cette lettre parmi les factures et autres ordures publicitaires qui constituent l'essentiel du courrier que tu reçois fort probablement tous les jours. Tu sais à quel point que, malgré les apparences et ma réputation sulfureuse, je peux être vieux jeu au sujet de certaines choses – et la correspondance en est une. Je m'ennuie du temps où les gens prenaient encore la peine de s'écrire des lettres, de vraies lettres avec un début et une fin, et surtout des mots un peu plus profonds que ceux qui expriment les banalités qu'on s'échange quotidiennement par voie électronique. J'admets être trop jeune pour avoir connu cette époque, mais ne te moque pas, je limite toujours ma nostalgie aux trucs morts et enterrés qui ne risquent pas de revenir me hanter. C'est une question de prudence élémentaire.

Je t'ai vue l'autre jour au bulletin télévisé. Ils n'avaient gardé que cinq secondes de ce que je devine avoir été une de ces envolées lyriques dont toi seule a le secret. C'était lors de la contre-manif du 9 mai dernier où tu étais allée affronter les cervelles rabougries pro-vie lors de leur love-in annuel devant le parlement. Comme d'habitude, tu étais rayonnante de beauté, de conviction et de courage. Mais ce qui m'a particulièrement marquée de ton passage fugace à Radio-Canada, c'est le fait que tu aies prononcé le mot « droit » à répétition. Si je me souviens bien, tu as dit quelque chose comme : « On est ici pour faire valoir nos droits et le droits de toutes les femmes... le gouvernement doit respecter nos droits humains ». Trois fois « droit » en cinq secondes, avoue que c'est un tour de force.

Ça m'a rappelé la fameuse discussion que nous avons eue chez moi, quelques mois auparavant, au sujet des droits de la personne. Tu étais vexée, tu es partie en coup de vent de mon

demi-sous-sol et ça m'a attristée. Je sais à quel point je peux être chiant(e) quand on discute de certains sujets, mais je préfère de loin l'amitié et la chaleur que procure une chair aimante au plaisir dérisoire que procure le sentiment d'avoir raison et d'avoir remporté une joute oratoire. Il n'y a que les idéologues qui soient atteints de l'obsession d'avoir raison en toutes choses ; Dieu (qui n'existe pas) merci, je suis depuis longtemps vaccinée contre cette terrible affliction. Je m'excuse donc de t'avoir contrariée et j'espère de tout cœur que tu reviendras partager ma soupe lorsque tu seras de retour à Gâtinô. La prochaine fois, fais-moi plaisir et viens me faire un câlin avant de te lancer à l'assaut du Palais d'hiver – ou alors rends-moi visite une fois le fait accompli et je t'offrirai le gîte et le repos de la guerrière.

Cela dit, voilà en gros le raisonnement que je tentais de faire valoir lors de notre discussion. Je te le soumets bien humblement dans cette lettre, histoire de vider définitivement le sujet. Lis-le si ça te chante, sinon saute les prochaines pages et rends-toi tout de suite à la fin, au moment où je te ferai la bise. Comme ça, tu ne manqueras pas le meilleur.

\* \* \*

Notre conversation ce jour-là portait sur le droit des femmes à la pleine souveraineté de leur corps. Tu me disais qu'il s'agissait d'un droit de la personne et que tous les êtres humains possèdent des droits universels, inaliénables, qui découlent de la condition humaine – bref, que ces droits naturels viennent avec la naissance et s'appliquent quel que soit le système légal en vigueur, le régime politique en place ou les autres facteurs locaux tels que l'ethnie, la nationalité ou la religion. À cela, j'ai répondu que ces fameux droits sont non seulement des fictions, mais aussi un mécanisme puissant qui assure la pérennité de la domination et des institutions qui l'exercent. Lorsque j'ai dit que réclamer des droits équivaut à faire une déclaration d'amour à ses chaînes, tu t'es mise à t'emporter et c'est là que tu es partie en claquant la porte si fort que Ravachol, mon pauvre vieux matou, a couru se cacher sous le canapé.

Je sais que ça te fait grincer des dents chaque fois que je cite Stirner, mais c'est juste plus fort que moi. Dans *L'Unique et sa propriété*, il a écrit : « on va plus loin avec une main pleine de force qu'avec un sac plein de droit ». Ce que je voulais te dire, c'est que je ne remets pas en cause le désir, la nécessité des individus d'être le souverain de leur corps et d'eux-mêmes. Je pense simplement que tu auras beau t'époumoner et réclamer des droits à grand cri, il n'y a que ta force qui peut réussir à te libérer de ton joug. La force est le seul langage que les gouvernements et les exploités comprennent.

Les droits humains n'existent pas de toute éternité et surtout ne précèdent pas l'apparition de la domination hiérarchique dans les sociétés humaines. La raison en est bien simple : pour que les droits soient universels, il faut un pouvoir transcendant. Tu postules que tous les individus, de par leur nature, ont des droits inviolables. Ne te rends-tu pas compte que cette idée est chrétienne jusqu'au trognon ? Dans la Bible, on raconte que l'Homme a été créé à l'image de Dieu. Parce que l'individu, en plus de son corps, a une âme, il participe de ce fait à la transcendance de Dieu et ne peut être assimilé à un pur objet, à une chose manipulable. Chaque personne humaine réalise une certaine image de Dieu qui fait sa dignité, cette image se retrouvant, sous des formes diverses, à égalité chez tous. Ce qui veut dire que :

1. Ce ne sont pas les individus qui ont des droits, mais bien la parcelle divine qui est logée en eux ;

2. L'individu jouit de ses droits dans la mesure où il se montre à la hauteur de ce principe supérieur et universel dont il est le détenteur;

3. L'Église, qui est dépositaire de l'autorité divine sur terre, a non seulement le devoir de faire en sorte que les droits soient respectés, mais a la responsabilité de déterminer comment et jusqu'à quel point ils doivent l'être.

Ce qui veut dire que les droits n'ont rien d'absolu. L'individu peut très bien perdre des droits s'il ne respecte pas la

loi divine, s'il est une pécheresse sodomite et avorteuse impénitente. S'il a un sac plein de droits, il a une montagne de devoirs et est éternellement responsable et redevable envers le pouvoir tutélaire qui lui fait la grâce de vivre.

Les versions laïques de la théorie des droits ne font remplacer « Église » par « État » et « Dieu » que par un autre principe supérieur – un autre fantôme, comme Stirner (encore lui) aimait les appeler – comme « l'Humanité », la « Conscience », la « Vertu » et tous ces beaux principes envers lesquels il faut se montrer digne.

Mais ce n'est pas tout. Les droits sont tous définis comme étant opposés à quelque chose, c'est-à-dire tout ce qui nous entrave, nous brime et nous empêche de vivre. Or, qui exerce ces brimades ? La réponse est facile : l'État. Par conséquent, l'ensemble des droits sont, pour l'essentiel, des limitations au pouvoir des gouvernements (comme la Magna Carta, la Charte canadienne, le Bill of Rights américain, la Déclaration française et celle de l'ONU, et ainsi de suite). Le fait que les gouvernements détiennent le pouvoir et sont en position de suspendre les droits individuels pour une raison ou pour une autre démontre bien que lesdits droits ont été accordés par ces gouvernements. Naturellement, il ne fallut pas attendre longtemps pour que naisse la théorie que les gouvernements eux-mêmes sont les protecteurs de droits de la personne. En fait, c'est le genre de bêtise qu'on ânonne dans toutes les écoles – quoi que je crois que dans les écoles privées religieuses, on a tendance à enseigner plutôt que c'est Dieu accorde à tous les précieux droits, ce qui ne change pas grand-chose.

Je crois qu'il est de toute première nécessité de se débarrasser de ces mythes religieux et civiques qui nous empoisonnent l'esprit, nous domestiquent et en fin de compte perpétuent notre asservissement. Le contrat social est une bien mauvaise blague. Faire de l'État le garant des libertés et du bien commun est une fiction qui ne résiste pas à l'analyse. On ne trouve à l'origine de gouvernement rien d'autre qu'une bande de malfaiteurs qui, par la conquête et la violence, se sont érigés



en maîtres sur les personnes qu'ils avaient préalablement asservis. Comme il était d'aucune utilité pour eux d'avoir des esclaves qui s'entre-déchirent pour grappiller les miettes qu'ils leurs laissaient pour survivre, les tyrans ont voulu maintenir « la loi et l'ordre » en promulguant des lois qui ne sont rien d'autre qu'une codification de l'arbitraire découlant de leur rapport de force. Avec le temps – et c'est La Boétie qui le premier l'a fait remarquer de façon éloquente – les esclaves ont fini par croire véritablement qu'ils ne pouvaient pas se passer de leurs maîtres, que leur monde s'écroulerait sans eux. Sentiment universellement répandu auprès de nos contemporains qu'on voit courir aux urnes pour élire de nouveaux maîtres à intervalles régulières et qui, entre chaque élection, déchantent en se disant que ce sera mieux la prochaine fois.

Ces animaux pitoyables que sont les humains ont l'étrange faculté de s'habituer à presque n'importe quoi si on leur laisse assez de temps. Il leur arrive toutefois à l'occasion de se rebeller et d'exiger des droits pour eux-mêmes, contre leurs maîtres. Bien entendu, ils ne rêvent jamais d'abolir leur servitude et de se débarrasser carrément de leurs maîtres : c'est trop insécurisant et ça demande beaucoup trop d'imagination. On se contente donc de réclamer des droits pour alléger la charge et éviter que le bât ne blesse mortellement.

Avant l'apparition de la hiérarchie sociale et du principe gouvernemental, un concept tel que le droit était inconcevable. Les êtres humains respiraient, mangeaient, chassaient et procréaient tout simplement parce que c'est ce que les humains font. Personne n'aurait pu imaginer qu'ils avaient le droit de le faire; ils le faisaient, point barre. Les aborigènes d'Amérique du Nord, par exemple, ne pensaient pas qu'ils détenaient un droit sur cette terre, qu'ils avaient le droit de chasser, d'occuper le territoire. Le droit est arrivé en Amérique lorsque le premier Européen y a mis le pied, lui qui provenait d'un monde où la multitude était asservie et où la propriété était un droit. Et ce

n'est, ironiquement, que lorsque les premiers habitants furent asservis qu'ils se mirent à avoir des droits.

Toujours est-il que la croyance stupide que les droits de l'homme proviennent de Dieu, de l'État ou d'une hypothétique et intangible nature humaine n'est rien d'autre qu'une superstition construite par des curés et les politiciens afin d'asseoir et consolider leur pouvoir. Il en va de même avec tous les principes sacrés et transcendants : ce sont des outils dont les maîtres disposent pour mieux nous asservir – et j'inclus la morale et l'éthique dans le lot. Réclamer des droits équivaut à exiger que sa propre servitude se poursuive, ce qui m'apparaît être une attitude irrationnelle et délétère.

Je te sais de tout cœur anarchiste. Or, monisme et immanence sont au cœur de l'anarchie. Les anars – toi la première – n'admettent pas la distinction hiérarchique entre âme et corps, esprit et matière, homme et nature. L'être humain ne diffère en rien de tout autre phénomène, de tout ce qui compose la nature, si ce n'est en degré de puissance. Comme le disait Deleuze, il n'y a qu'une seule nature pour tous les corps, une seule nature pour tous les individus, une nature qui est elle-même un individu variant d'une infinité de façons. Cela signifie que l'être humain ne peut en aucun cas prétendre sortir d'une nature qui le pénètre et qui constitue toute son existence. L'anarchie est également un immanentisme absolu: tout se passe à l'intérieur des choses et des êtres qui ne peuvent sortir de leur nature et qui doivent accorder leurs actions à cette nécessité plutôt qu'à des forces extérieures telles que Dieu, l'État, les Lois, les Idées, la Constitution, le Peuple et ainsi de suite. Dans ces conditions, il ne peut y avoir de droits naturels, parce leur existence exige le dualisme et la transcendance.

Nul n'a le droit naturel de faire quelque chose s'il n'a pas le pouvoir de le faire ou si ses voisins l'empêchent de le faire. Et même si de tels droits existaient, ils seraient de bien peu d'utilité puisque l'État peut les retirer selon son bon vouloir, au nom d'un supposé bien commun. Ce que tu appelles des droits

ne sont rien d'autre que des privilèges temporaires concédés à des esclaves, comme le disait George Carlin.

Si tu veux avoir accès à l'avortement, si tu veux cesser de subir l'oppression patriarcale et capitaliste, si tu veux disposer librement de tous les moyens qui permettent de vivre et de jouir selon tes désirs, il n'y a pas d'autre moyen que l'action directe. Inutile de supplier, de pétitionner ou de menacer l'État au nom de droits qui ne sont que de jolies fictions créées pour mieux nous asservir; il faut prendre ce qu'on désire prendre, faire ce qu'on désire faire et surtout, éliminer les dispositifs de pouvoir qui nous cantonnent dans la survie moribonde – et il se trouve que l'État en fait partie, avec la propriété et le patriarcat. La liberté se prend, elle ne se donne pas.

Je te laisse avec une (trop longue) citation de Gilles Deleuze qui résume mille fois plus brillamment ce que j'ai tenté dans cette (trop longue) lettre de t'expliquer :

*« Les droits de l'homme sont des axiomes : ils peuvent coexister avec bien d'autres axiomes, notamment sur la sécurité de la propriété, qui les ignorent ou les suspendent encore plus qu'ils ne les contredisent [...]. Qui peut tenir et gérer la misère, et la déterritorialisation-reterritorialisation des bidonvilles, sauf des polices et des armées puissantes qui coexistent avec les démocraties ? Quelle sociale-démocratie n'a pas donné l'ordre de tirer quand la misère sort de son territoire ou ghetto ? Les droits ne sauvent ni les hommes ni une philosophie qui se reterritorialise sur l'État démocratique. Les droits de l'homme ne nous feront pas bénir le capitalisme. Et il faut beaucoup d'innocence, ou de rouerie, à une philosophie de la communication qui prétend restaurer la société des amis ou même des sages en formant une opinion universelle comme « consensus » capable de moraliser les nations, les États et le marché. Les droits de l'homme ne disent rien sur les modes d'existence immanents de l'homme pourvu de droits. Et la honte d'être un homme, nous ne l'éprouvons pas seulement dans les situations extrêmes décrites par Primo Levi, mais dans des conditions insignifiantes, devant la bassesse et la*

*vulgarité d'existence qui hante les démocraties, devant la propagation de ces modes d'existence et de pensée-pour-le-marché, devant les valeurs, les idéaux et les opinions de notre époque. L'ignominie des possibilités de vie qui nous sont offertes apparaît du dedans. Nous ne nous sentons pas hors de notre époque, au contraire nous ne cessons de passer avec elle des compromis honteux. Ce sentiment de honte est un des plus puissants motifs de la philosophie. Nous ne sommes pas responsables des victimes, mais devant les victimes. Et il n'y a pas d'autre moyen que de faire l'animal (grogner, fuir, ricaner, se convulser) pour échapper à l'ignoble : la pensée même est parfois plus proche d'un animal qui meurt que d'un homme vivant, même démocrate. »*

\* \* \*

Voilà, j'ai fini. Désolée d'avoir coupé autant de cheveux en quatre. Quand tu reviendras, je resterai coite et te ferai des tresses, tiens – ça fera changement. Prends soin de toi et je t'en prie, ne sois plus fâchée et donne-moi de tes nouvelles.

Je t'embrasse tendrement,

Anne

## À une jeune militante

Chère L...

Je sais que tu commences à t'inquiéter de voir ta vie entière se faire bouffer par ton militantisme. Je comprends aussi que tu puisses penser que me demander des conseils, moi qui suis de vingt ans ton aînée, soit une bonne idée. Or, comme je te l'expliquais dans mon dernier courriel, je suis convaincue que je ne suis pas la meilleure personne qui puisse te conseiller – principalement parce qu'il y a longtemps que je ne me considère plus comme une militante révolutionnaire. Non pas parce que je suis revenue de tout, non pas parce que je suis désormais réfo, libérale, contre-révolutionnaire ou fasciste, mais plutôt parce que les stratégies que j'emploie maintenant sont à mille lieues de celles qu'on considère comme « de gauche ». Je suis devenue arévolutionnaire comme on devient agnostique ; je pourrais te parler longuement de l'anarchisme apolitique, égoïste et nihiliste qui est le mien, mais je sais que cette voie ne t'intéresse guère, alors à quoi bon.

Reste que je me suis passablement brûlée les ailes il y a bien des années, lorsque je me qualifiais avec enthousiasme de communiste libertaire. Brûlée, mais pas cassée : ça, c'est le capitalisme et le patriarcat qui s'en est chargé. Reste aussi que les milieux militants que j'ai connus avaient leurs problèmes bien à eux et que je soupçonne que ces problèmes soient aujourd'hui encore entiers et inchangés. Alors voici mes conseils, basés sur ma petite expérience. Pour ce qu'ils valent – et parce que tu insistes.

1. Tu n'as pas à joindre quelque organisation, parti ou groupe que ce soit. C'est à toi et à toi seule de déterminer de quelle façon tu t'engageras. Parfois, le refus de s'embrigader est le meilleur des engagements.

2. Ne donne au militantisme que le temps, les énergies et l'argent que tu te sens à l'aise de donner. Te sacrifier toute

entière à l'autel de la Révolution (avec un gros R majuscule) n'accomplira rien en soi.

3. Ne tolère jamais que quiconque exerce sur toi de la pression morale pour participer à des actions militantes. Pour modérer les ardeurs des zélotes en croisade, réponds leur « je crois que nous ne devrions rien faire » et observe la joute oratoire qui s'en suivra ; tu en apprendras beaucoup sur les motivations desdits zélotes.

4. Le changement social ne dépend pas de ton adhésion à un ensemble de « consciences ». Ne te sens jamais liée par des orthodoxies et ne demande pas aux autres de le faire. Surtout, n'oublie pas que la simple appartenance à un groupe opprimé ou l'expérience de l'oppression ne donne à personne l'autorité morale de t'obliger à faire quelque chose dont tu n'as pas envie.

5. Tous les groupes ne survivent que grâce au travail d'un ou de deux individus, alors quelle que soit ton implication, tu en feras toujours plus que la plupart des militants. N'écoute jamais ceux et celles qui veulent te culpabiliser pour t'obliger à donner plus que tu ne veux en donner.

6. Parle toujours en ton nom propre et jamais au nom du groupe. Si tu sens que tu ne peux plus dire quoi que ce soit sans avoir la caution du groupe, il est probablement temps pour toi de le quitter. Et souviens-toi que du rôle de modeste porte-parole à celui de Leader Suprême, il n'y a qu'un tout petit pas que certain.e.s franchissent allègrement, sans même s'en rendre compte.

7. Les groupes militants, s'ils se positionnent en opposition avec la société capitaliste et patriarcale en font quand même intégralement partie. Cela veut dire qu'il est fort probable que tu y sois exposée à du racisme, du classisme, du capacitisme, du sexisme et tout le bazar. Pire : tu n'y seras pas à l'abri des agressions sexuelles et du viol – même dans les groupes non-mixtes. Ne surestime jamais tes camarades et reste constamment sur tes gardes. Et ne prends jamais le parti d'un agresseur au nom de la cohésion et de la survie du groupe.

8. Essaie de t'engager pour le long terme à un niveau d'intensité faible. L'enthousiasme précoce se dissipe toujours avec le constat brutal que tout ce qui est fait est reçu dans l'indifférence générale.

9. Essaie de garder en tête que les militants ne font jamais la révolution. L'incapacité des révolutionnaires à maintenir leurs principes lorsque la situation révolutionnaire se présente est structurelle et non une question d'hypocrisie individuelle. Garder ce fait en mémoire t'épargnera bien des déceptions.

10. Rappelle-toi aussi que l'expérience historique nous apprend que la révolution supprime les révolutionnaires au lieu de les canoniser. Il n'y a aucune gloire personnelle présente ou future à tirer du militantisme – même auprès de ses alliées et amies.

11. Reste critique envers toutes les cliques. Si tu participes à une manif et que tu constates qu'autour de toi tout le monde est habillé de la même façon et que tous ont le même âge, il y a certainement quelque chose qui cloche ; c'est un indice qu'il y a des programmes cachés et des petits empires personnels qui se sont créés.

12. Intéresse-toi au passé d'un groupe militant avant de t'y joindre. Quand a-t-il été créé ? Les groupes ne devraient exister que pour atteindre un objectif clair, déclaré et à court terme. Tous les groupes qui existent depuis plus de cinq ans ont perdu leur utilité ; leur principale raison d'être devient ensuite de maintenir coûte que coûte leur existence.

13. Il existe une tendance cyclique dans les organisations militantes à favoriser les grands événements anticapitalistes. Essaie d'y résister, réfléchis à la raison pour laquelle le groupe dans lequel tu fais partie aime tant le spectaculaire, puis pense à ce qui va se produire le lendemain du 1<sup>er</sup> mai, du 8 mars ou du 15 mars.

14. Lorsqu'un militant te fait une déclaration, demande-toi : Qui est-ce qui me parle ? Qu'est-ce qu'il veut vraiment dire ? Et surtout : Qu'est-ce qu'il me veut ? Qu'est-ce qu'il s'attend de moi ?

15. Plusieurs militants et militantes ont de bons emplois et viennent de milieux aisés. Certain.e.s en ont honte et vont te mentir à ce sujet, adopter un langage populaire et franchement, ça m'a toujours semblé risible. Ce qui l'est moins, c'est qu'elles vont souvent utiliser leur appartenance fantasmée au mytique prolétariat pour te culpabiliser et t'inciter à faire des choses qu'autrement tu n'aurais pas faites. Toujours est-il qu'elles ont un filet de sécurité – alors pourquoi pas toi ? Je sais que je me répète, mais ne sacrifie et ne donne jamais plus ce que tu es prête à donner et à sacrifier.

16. Ne te soucie pas de pureté idéologique, ça n'existe pas. Si une idée ou une action te convient, si ça correspond à tes convictions, si tu penses que ça aura un impact positif sur ta vie, n'hésite pas à participer comme bon te semble en tant qu'individu à n'importe quel groupe ou institution réformiste, voire même une organisation de charité – à condition de ne pas y attacher une importance démesurée. Reste consciente que l'oppression que tu subis restera pour l'essentiel inchangée. Et reste consciente que tout ce que j'ai dit au sujet des groupes révolutionnaires s'applique aussi à ces organisations.

17. Nul besoin de partir à la recherche des événements ou même de tenter de les déclencher ; ils te trouveront à coup sûr. En gardant cette idée en tête, tu seras dans un état de disponibilité physique et mentale qui te donnera la capacité d'agir d'une manière qui permettra aux personnes autour de toi d'apprendre par ton exemple la solidarité, la nature oppressive des institutions sociales, le besoin de lutter pour sa propre cause et ainsi de suite.

Voilà, c'est tout ce que j'avais à te dire. Comme tu l'as constaté, ce sont surtout des conseils de préservation de soi. Ce n'est pas un hasard, parce que je tiens à toi et que je veux que tu



sois apte, le moment venu, à jouer le rôle qui est véritablement le tien – et là, c'est l'anarchiste individualiste qui te parle, désolée :

Sois consciente que tu es en quelque sorte une agente du futur. Ta priorité doit toujours être de vivre du mieux que tu peux, avec les circonstances dans lesquelles tu te trouves et qui te sont imposées. Peut-être que ton engagement militant ne t'offrira jamais la possibilité de parler véritablement de ce qui te tient à cœur aux gens qui ne font pas partie du carré restreint de celles et ceux qui pensent déjà comme toi. Peut-être que tu te heurteras continuellement à un mur d'indifférence, voire d'hostilité, mais cela n'a vraiment pas d'importance. Lorsque la situation se présentera – et elle va se présenter, parce que les choses telles qu'elles le sont ne pourront pas continuer longtemps – tu seras en mesure de tout dire, car c'est précisément ton rôle de porter la vérité sur les dispositifs du pouvoir. C'est ton rôle et celui de personne d'autre. Tout le temps que tu passeras d'ici là te semblera vain et dérisoire, mais ça vaudra le coup. Un jour, tu feras quelque chose de vraiment important ; tu n'as pour l'instant aucune idée de ce que c'est – et moi non plus –, mais ce sera important, je te l'assure.

Je te fais la bise et te souhaites de voler très haut, avec des ailes autant que possible exemptes de meurtrissures.

Anne

## Pourquoi quelque chose plutôt que rien ?

**Quelque chose :** Je ne suis pas une actrice; je suis un personnage. Dans de rares moments de lucidité, je prends conscience à la fois de mon aliénation et de mon intégration à la production sociale. Je ne suis pas à même de contribuer, de participer (et encore moins de contrôler) les processus qui me produisent. Je ne suis pas à même d'empêcher, de ralentir ou d'arrêter ces engrenages qui m'utilisent et me contraignent. Parfois, comme dans un rêve, je prends conscience que ma présence, mon comportement, mes mots sont écrits et dirigés depuis un endroit qui est extérieur à moi. Mon drame est celui de la conscience ; il m'arrive de saisir l'étendue de mes déterminations juste assez pour que je ressente l'urgence de strier mon corps avec de l'encre pour me rappeler la vanité qui est la mienne – celle de croire que, dans les conditions que m'imposent le réel, je sois un être doué de raison et de libre-arbitre. Ma défaite était écrite avant ma naissance. Les conditions de cette défaite, qui sont aussi un mode minimal de préservation de moi-même que j'habite en permanence, prennent la forme d'un acte figé et glacial d'auto-interruption – comme une suspension et un ajournement de la vie jusqu'à une date postérieure indéterminée. Je suis immobilisée ici, à cheval sur une frontière qu'il m'est impossible de traverser, sans pour autant pouvoir reculer. Vivre dans ce monde est impossible. Y survivre devient de plus en plus difficile. Et tout ce que je fais pour le quitter ou le changer ne fait que le reproduire et le consolider.

**Rien :** Pas les élections libres, pas le socialisme, pas la consommation éthique, pas le parti, pas le syndicat, pas le *safe space*, pas l'insurrection, pas le matérialisme historique, pas la taxe Tobin, pas le municipalisme libertaire, pas le *call out* des privilèges, pas l'indépendance nationale, pas la dialectique qui casse des briques, pas la solidarité, pas la lutte des classes, pas la propagande par le fait, pas l'écologie profonde, pas le centralisme démocratique, pas le tirage au sort et la révocation des mandats, pas le forum de discussion postmarxiste, pas le

communisme libertaire, pas le commerce équitable, pas l'amour libre, pas l'autogestion généralisée, pas la presse ouvrière, pas la contre-culture, pas le groupe de conscientisation, pas la dictature du prolétariat, pas le détournement, pas la reprise individuelle, pas le phalanstère, pas la communisation, pas l'émeute, pas le microcrédit, pas la milice du peuple, pas l'assemblée constituante, pas la zone autonome temporaire, pas la décroissance, pas le végétalisme, pas l'accélération des moyens de production, pas la révolution sociale, pas le *hacktivisme*, pas le revenu de citoyenneté garanti, pas le *monkeywrenching*, pas le primitivisme, pas le post-humanisme, pas le groupe d'affinité, pas le club de lecture libertaire, pas la société secrète, pas l'éducation populaire, pas la poésie d'avant-garde, pas le blog anarchiste individualiste, pas la

## Iconoclasme 101

L'iconoclaste est un briseur de représentations mentales. Au sens strict, le mot désigne les personnes ou les sectes opposées à l'adoration des images et dédiées à leur destruction. Par extension – et en lui donnant un sens plus profond – le mot désigne quiconque s'attaque méthodiquement et systématiquement à tous les symboles servant à justifier ou entretenir un pouvoir quelconque.

Les anarchistes se considèrent en général comme des iconoclastes. Ils et elles tentent d'anéantir non seulement les images de saints et des dieux, mais aussi les symboles de toutes les idoles, de toutes les abstractions exerçant un pouvoir transcendant. Ne s'inclinant devant aucune autorité morale ou matérielle, les anars s'efforcent de démolir de fond en comble les vieilles structures autoritaires qui nous dominent toutes et tous. C'est pourquoi, avec leur manque de respect viscéral envers les préceptes et des institutions établies, ils et elles s'attaquent aux symboles (ceux de l'État, de la religion, des partis politiques, des nations, des corporations et des idéologies) qui infectent l'esprit de leurs contemporains et qui facilitent leur mise en esclavage.

L'iconoclaste ne s'attaque pas seulement aux symboles, mais aussi (et surtout) aux fantômes qui se trouvent derrière. Pour Stirner, les fantômes sont toutes les idées générales en tant qu'elles se présentent comme des réalités à part entière – comme des réalités supérieures à l'individu. Les idées ne sont que des produits de la faculté d'abstraction et de généralisation de l'individu; elles sont donc ses propres créatures et leur créateur n'a aucune raison de se considérer comme inférieur à elles. Le drame, c'est qu'une fois que ces idées sont constituées, elles sont détachées artificiellement de leur auteur qui trop souvent les place au-dessus de lui. C'est la séparation entre le fantôme et l'individu qui donne son sens à ce que l'on nomme le sacré (*sacer* en latin, qui signifie « coupé, séparé »). Est sacré tout ce qui est séparé de l'individu et placé au-dessus de lui :

Dieu, la Nation, la Langue, l'Humanité, l'idée de Bien, les Droits de la personne, la Vérité, la Liberté.

Être possédé par des fantômes équivaut à la cécité — ou encore, à avoir un abat-jour placé sur la tête qui bloque notre champ de vision et nos perceptions du réel et qui nous pousse à accepter la validité de ces abstractions que sont Dieu, la Nation, la Classe ou la Société. C'est se condamner à errer dans un perpétuel brouillard hanté par les fantômes de ce qui ne sont au final que des inventions humaines. Ce n'est que lorsqu'on se tire du demi-sommeil dans lequel l'éducation obligatoire nous a plongés, ce n'est que lorsqu'on prend conscience que la loi, le droit, la morale, et la religion ne sont rien d'autre que des spectres — et non de saintes autorités à qui l'on doit obéissance — que l'on peut commencer à agir librement et authentiquement.

L'iconoclasme est le roc sur lequel repose l'anarchisme et l'athéisme, car il annihile la peur, le respect et l'obéissance sans lesquels tous les despotismes ne peuvent exister. Pour l'iconoclaste critique, le respect des idées est l'ennemi de la pensée, autant sinon plus que la paresse intellectuelle ou la stupidité pure et simple dans toute sa glorieuse splendeur. Seuls les individus de chair et de sang méritent le respect et l'amour; leurs fantômes ne méritent que violence et mépris. L'iconoclaste est une destructrice joyeuse : elle prend plaisir à entartre le sérieux, à dégonfler le pompeux, à ridiculiser et à dissoudre les symboles sacrés et à incendier les remparts délabrés du Saint des Saints des certitudes. L'iconoclasme n'est pas un plaisir discret; c'est une joie bruyante, tintamarresque. Car chaque fois qu'une idole ou une idée sacrée est renversée, le fracas de sa chute a potentiellement le pouvoir de rompre le charme hypnotique que les architectes de la société et la culture — les moralistes, les moralisateurs et autres dealers de moraline — ont jeté sur les esprits.

Il va de soi que le meilleur outil de l'iconoclaste est le ridicule, car il sait que très peu dogmes ont pu s'y exposer et survivre. En montrant par le blasphème qu'une idole n'est

qu'un chien de paille, il sème toujours le doute dans l'esprit d'au moins un croyant. Celle qui recouvre l'idole d'excréments et n'est pas foudroyée sur place par la divinité courroucée démontre que son culte est une arnaque, ses prêtres de mauvais plaisantins et que le ciel est vide, joyeusement vide. Un éclat de rire vaut dix mille syllogismes.

Évidemment, rien n'est plus facile que de briser les idoles des autres – celles envers qui vous n'avez aucun attachement. Si je brûle un drapeau américain ou un Coran, vous serez nombreux à m'applaudir. Par contre, si je photoshoppo une photo de René Lévesque pour lui faire sucer la queue rabougrie de Pierre Trudeau, ou si je me contente de me servir du fleudelysé pour m'essuyer le popotin, ça va hurler dans les chaumières; ma propre mère risque de ne pas me parler pendant un bon bout de temps. Et si je fais la même chose avec un drapeau noir, j'ai des amis intimes qui seront sûrement tentés de ne plus me reconnaître quand ils me croiseront dans la rue. Briser les idoles que nous avons construites dans notre propre esprit, extirper les structures de domination à l'intérieur de nous-mêmes et qui font office de flic intérieur, voilà une joie qui n'est donnée qu'aux hurluberlus, qu'aux nihilistes ironiques qui, comme Diogène avec sa lampe, assiègent la citadelle de préjugés, d'idées fixes et des schèmes mentaux serviles qu'ils ont érigés dans leur propre conscience. S'acharner sur les symboles des autres en bichonnant les siens n'a qu'un seul effet: renforcer l'attachement des personnes qui se sentent agressées à leurs idoles chéries, ce qui est l'exact contraire du but poursuivi.

Encore plus important : L'État par définition ne peut pas être iconoclaste, parce que c'est une institution dont la raison d'être est la perpétuation de la domination et des fantômes stirnériens. Il ne peut y avoir d'État sans saintes icônes. L'État est le point de convergence de multiples dispositifs de pouvoir qui ne reposent qu'en partie sur la violence physique; la violence symbolique, le recours aux icônes sacrées et aux fantômes sont les moyens les plus fréquents et les plus

indispensables à leur survie. Comment espérer que l'État puisse s'attaquer à toutes les abstractions transcendantes qui oppriment l'individu alors que son rôle est justement d'entretenir l'oppression et de trouver continuellement de nouveaux moyens de tenir les esclaves à leur place?

Lorsqu'un gouvernement fait la chasse aux signes religieux et aux accoutrements ethniques, lorsqu'il part en guerre contre des symboles, réglemente l'expression de convictions ou organise des autodafés, c'est toujours au nom du progrès et du meilleur intérêt de la collectivité dont il se porte le défenseur. Dans un État libéral, le gouvernement pousse l'outrecuidance jusqu'à déclarer qu'il agit au nom de la raison et des droits humains, pour libérer les individus rétrogrades et aliénés – par la force s'il le faut. Un iconoclaste ne se laisse jamais bernier par ce genre de discours creux et hypocrite, car il sait qu'un État qui agit de la sorte ne veut en fait qu'éliminer les fantômes qui font concurrence aux siens propres; il ne veut que faire triompher ses propres armes symboliques de domination massive. Quand le nationalisme combat la religion, la seule issue possible est le triomphe d'un ou l'autre système de symboles qui partagent la même fonction : nous enchaîner à notre triste sort.

La vie telle qu'on la connaît aujourd'hui est un champ de bataille d'idées et de symboles où s'affrontent sans fin des illusions concurrentes, mais partageant à la base les mêmes objectifs : régler les esprits pour mieux les soumettre. Dans mes moments d'optimisme euphorique, il m'arrive de penser que l'iconoclaste ne peut, à long terme, que survivre à l'idéaliste parce qu'elle ne porte pas de bagage idéologique lourd, encombrant et inutile et surtout, parce qu'elle sait garder la tête froide et les yeux ouverts. Les iconoclastes savent que les convictions les plus profondes et les concepts les plus sacrés sont arbitraires et impossibles à justifier; un rire insolent suffit la plupart du temps à les faire éclater comme des bulles de savon.

Si votre lutte contre l'obscurantisme est une manœuvre électorale, si elle a pour objectif de solidifier l'emprise que l'État a sur les individus, si elle sert à canaliser et rediriger la révolte des individus vers une minorité plutôt que sur les dispositifs de pouvoir qui les oppriment, vous n'êtes pas un iconoclaste : vous ne faites qu'opposer vos propres fantômes à ceux de vos adversaires. Pire: vous êtes mon ennemi personnel, moi qui suis iconoclaste, parce que je sais que vous tenterez de m'imposer le culte de vos propres fantômes chéris, tout nationaux et laïques qu'ils sont. Le véritable iconoclaste est un ennemi de toutes les idoles, pas seulement de celles des autres, des étrangers et des hordes fantasmées d'*untermensch* sur le point de nous envahir, mais aussi celles qui se sont incrustées dans nos cerveaux comme un cancer et qui nous font marcher docilement en rang pour le plus grand profit de nos maîtres. La véritable iconoclaste est toujours accusée d'être une ennemie du progrès, du bien commun et de la société – et c'est exactement ce qu'elle doit s'employer à être. Dans un grand rire libérateur.



## Inséré titre ici (texte rater)

« *Rater encore. Rater mieux encore. Ou mieux plus mal.  
Rater plus mal encore. Encore plus mal encore.* »  
– Samuel Beckett

### **Ratée**

Je suis une ratée. Non seulement le ratage est-il au cœur de chacune de mes œuvres, il gouverne aussi chacun de mes gestes. Il s'agit d'un choix conscient, d'une discipline que je m'impose jour après jour : rater encore, rater mieux encore, toujours plus mal et plus mal encore et en opposition à ce qui est réussi – tout ce qui vient confirmer l'état du monde dans ce qu'il a d'immuable et de terrible.

Je suis une ratée par atavisme, car je n'ai pas le bon genre, pas la bonne couleur, pas la bonne sexualité, pas la bonne foi, pas le bon emploi, pas la bonne utilité. Je suis une ratée par dépit, parce que je ne peux pas faire autrement, parce que les portes du génie et de la gloire se sont fermées devant moi bien avant ma naissance. Je suis aussi et surtout une ratée par stratégie. Je suis capable d'un succès relatif en y mettant beaucoup d'efforts, mais seulement au prix de renoncer à mon scepticisme envers le sens et la valeur de ce que j'accomplis, de ma participation au réel – qui ne peut être rien d'autre qu'un effet de la base. Je suis donc contrainte de choisir entre d'une part réussir et de l'autre maintenir une critique lucide des conditions du succès.

Je suis une ratée, mes gestes sont destructifs, mes œuvres sont des nuisances, mes paroles n'expriment rien d'autre que le refus. Mes gestes sont des non-actions, des actions mortes-nées. Je suis un cancer, un « développement anarchique des cellules » et la conséquence ultime de mon action serait la destruction de la base qui pourtant m'a produite, m'a nourrie et me maintient jusqu'à présent en vie – si

quelqu'un ne vient pas m'arrêter avant que ça se produise, ce qui arrivera selon toute vraisemblance.

## **Base**

Le capitalisme est le système de production de la réalité. Cette base tire son énergie de la propriété du capital qui a été produit par des gestes passés et le capital se nourrit de cette base. La base est beaucoup plus que la somme de ses composantes et s'est développée à l'intérieur de règles et de valeurs qui ne peuvent pas être altérées par aucun individu, ni par aucune alliance de forces collectives. La base est détenue et contrôlée par une élite qui l'opère à son avantage – sans toujours être consciente qu'elle est, comme le reste des phénomènes, le produit de cette base.

## **Réalité**

Tout ce qui peut arriver, dans des conditions données, se produit tôt ou tard. Tout ce qui arrive est le déploiement et la réalisation de ce qui est possible dans les circonstances de notre existence. Inversement (et tautologiquement), il est impossible de produire ou de créer quelque chose que la base du réel ne permet pas de créer ou de produire. La base contient tout le réel qui n'est rien d'autre que son effet; il n'y a pas d'ailleurs où tout est possible. Le capitalisme est politiquement neutre et contient à la fois le conformisme et la révolte, le fascisme et l'antifascisme, le socialisme et le néo-libéralisme, les coopératives autogérées et les multinationales, les États-Unis et Daesh, *Célibataires et nus* et *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même*.

## **Réussite**

Tout ce qui est une réussite est nécessairement aussi une catastrophe, car rien ne peut réussir sans confirmer les

conditions dans lesquelles se trouve le monde et participer à leur pérennité. Le succès et l'efficacité – dans les sens de l'atteinte des objectifs – n'est possible que dans l'intégration avec le réel.

### ***Échec***

L'échec est toujours circonstanciel ; il peut être temporaire, il peut être subi en gage d'une victoire à venir. L'échec héroïque est un moment de la réussite, même si cet échec s'avère définitif. L'échec est une réussite non-advenue, car les gestes qui le sous-tendent participent au réel en naissant de sa base. Ce n'est d'ailleurs pas innocent que le mot échec provienne d'un jeu ; pour perdre, il faut être partie prenante du jeu et rien ne permet dans les règles de s'attaquer pendant une partie au jeu lui-même.

### ***Ratage***

Le ratage se distingue de l'échec d'abord dans son caractère définitif. Ce qui est raté est irrécupérable, inadmissible, inassimilable, inutilisable. Le ratage se distingue de l'échec en cela qu'il n'est pas l'envers de la réussite, mais un acte qui s'attaque aux conditions-mêmes de la production du réel. Rater, c'est saborder tout ce qui est relié à la base – et donc, ultimement, se saborder soi-même.

Rater ne va pas de soi. Cela implique de réfléchir à la reproduction des formes autoritaires et capitalistes dans chacun des gestes posés, dans une approche davantage assimilable à l'incendie d'un champ plutôt que de la construction d'un nouveau monde dans la carcasse de l'ancien. Rater, c'est assumer le désespoir contemporain et l'incertitude face à l'avenir immédiat comme un appel aux armes. C'est trouver énergie et volonté dans l'impasse conformiste, rigide et asphyxiante de la société. Rater, c'est larguer définitivement les amarres, sachant que le sens se trouve en faisant des pas vers le

néant plutôt que dans la recherche illusoire de ce qui se trouve de l'autre côté.

## ***Vivre***

Un corps terrorisé est-il vivant ?

## ***Survivre***

Je suis née marchandise et je vais inmanquablement mourir marchandise. Mon esprit a été corseté depuis mon enfance au point où je n'arrive pas à déterminer si mes désirs sont vraiment les miens et mon corps est si réifié qu'il est devenu indiscernable de toutes les objets qui m'entourent. La base m'a produite comme un être terrorisé, parce que la violence sous toutes ses formes est la principale modalité de son fonctionnement. En droit, je suis une « personne humaine », mais le droit n'est que pure fantaisie, que du vent dans un désert de roches. Hors de cette fiction, toutes les conditions de mon existence ont fait de moi une marchandise dans un monde uniquement composé de marchandises ; quand tout objet, quand tout individu, quand chaque instant est à vendre – et qu'il n'y a pas d'extérieur, pas d'ailleurs, pas d'au-delà – la terreur la plus absolue et la plus abjecte règne sans partage.

Et dans cette terreur généralisée qui me submerge, tout ce qu'on me permet espérer, c'est de réussir à survivre –, car la survie est la seule forme d'existence possible sous le capitalisme. Il y a des gagnants, c'est une évidence que la culture ne cesse de porter à mon attention. Toutefois, ces gagnants ne gagnent rien d'autre qu'un degré supérieur de survie par rapport aux perdants, aux maudits, aux damnés de la terre. Une marchandise qui a réussi n'est pas moins une marchandise que celle qui a échoué.

Dans ces conditions, je préfère être une marchandise ratée. Non seulement n'ai-je aucune utilité, non seulement n'ai-je rien à contribuer de valable à la société, mais je suis une nuisance, une marchandise invendable, indésirable, nocive –

une marchandise qui contamine et avarie les autres à son contact.

## ***Agir***

Il n'y a pas de plan, pas de carte, pas de boussole, pas de marche à suivre. Et surtout, comment savoir si les gestes que je pose sont vraiment les miens ?

## ***Culture***

Je suis une écrivaine ratée. Je ne produis pas d'œuvres – que des avortons hideux, des monstres difformes, des crachats glaireux dont la seule existence inflige des plaies purulentes à la culture.

Si on prend le mot dans son sens restreint – celui qu'adopte le ministère de la culture –, il me semble évident que le prolétariat n'a pas de culture. Les pauvres n'ont pas de culture, les immigrants n'ont pas de culture non plus. Idem pour les peuples autochtones ou le Peuple, le grand et le gros, avec un P majuscule. Il n'y a pas de culture populaire et encore moins de contre-culture. Toute culture est bourgeoise et ses produits sont manufacturés pour toute une gamme variée de marchés spécifiques. Au cœur de toutes ses expressions se trouve le mépris, les larmes et l'avilissement. En contemplant une œuvre, personne n'ose penser à la quantité de souffrance qui permet à un patron d'être assez riche pour qu'il lance dans l'écuelle de l'artiste la parcelle de liberté qui lui permet de créer. Toutes les œuvres, sans exception, qu'elles soient commerciales ou d'avant-garde, qu'elles soient subventionnées ou non, sont produites et achetées grâce au labeur forcé généralisé – grâce à la sueur et aux larmes. Celles chiées par des écrivaines anarchistes sur du temps volé ne font pas exception. La liberté particulière de l'artiste est une horreur quand on la met dans le contexte de l'esclavage généralisé. C'est la liberté d'écraser notre visage contre la vitrine qui protège l'opulence. C'est la

liberté qui fascine dans un monde de laideur et d'avilissement, celle qui offre des consolations et des espoirs chimériques – et en fin de compte contribue à la pérennité du monde tel qu'il est.

Quiconque est sensible à la beauté a pour premier instinct de s'identifier aux œuvres, de vouloir les défendre et les préserver. Or, ces œuvres sont des marchandises, ce qui signifie qu'elles sont non seulement des produits du capitalisme, mais aussi qu'elles participent toutes à sa pérennité du seul fait de leur production et de leur existence. Les dadaïstes avaient raison, du moins jusqu'à ce qu'ils se mettent à produire des œuvres: aucune de ces marchandises ne méritera d'être pleurée lorsque les fascistes qui viennent organiseront leur prochain grand autodafé.

## ***Politique***

Je suis une anarchiste ratée. Je ne recrute personne. Je n'éduque personne. Je ne croise jamais les doigts en espérant que la prochaine émeute sera la *Bonne*. Et tout ce que j'entreprends, chaque geste que je pose, est antipolitique – et pure négativité.

La base détermine le réel et nous dépendons d'elle comme le poisson rouge dépend de l'eau stagnante de son bocal. Le réel n'est pas le produit des actes ; il est le produit de la base, qui elle seule détermine le succès ou l'échec des actes.

On pourrait espérer que tout soit possible sous le capitalisme, mais la tendance vers la mort, la destruction et leur exploitation est clairement inscrite dans ses gènes – et ce, depuis sa naissance. Les bonnes intentions qui prennent la forme d'avant-gardes, de contre-culture, d'actions caritatives, de réformes politiques, de groupes de pression, de sociétés alternatives ou carrément d'anticapitalisme s'adressent aux effets produits par la base en non la base elle-même. Résister au mal en faisant le bien, c'est opposer un effet à un autre effet ; c'est frotter ses mains à rebrousse-poil sur la surface des choses,

tout en y étant enfoncée par-dessus tête. Un miroir peut refléter la laideur autant qu'il le souhaite, mais il ne la changera jamais.

Lutter contre le capitalisme par des moyens politiques équivaut à agir pour faire advenir une forme ou une forme autre démocratie, qu'on présente comme plus « authentique », plus « étendue » ou plus « directe » que celle que nous souffrons jour après jour. Une politique anticapitaliste suppose qu'on mette de l'avant une panoplie d'idées qu'il faut faire valoir et mettre en conflit avec les idées dominantes – celles qui régissent la société à l'heure actuelle. Quand une socialiste se porte candidate lors d'une élection, c'est qu'elle pense que le socialisme est une idée qui doit rivaliser avec le capitalisme et que lorsque suffisamment de personnes seront convaincues, le socialisme adviendra. Le problème, c'est que le capitalisme n'est pas une idée, c'est un ensemble de pratiques et de conventions, mais surtout c'est une réalité qui génère toutes les illusions sociales qui servent à cacher la vraie nature de son pouvoir.

Je le répète encore, mieux encore – ou mieux plus mal, plus mal encore. Et encore plus mal encore : le capitalisme n'est pas une idéologie est n'est surtout pas une politique. Les débats sur les valeurs et les visions pour l'avenir n'ont aucun effet sur lui. Mieux : la politique a été inventée non par pour changer la base, mais comme un moyen d'en assurer la pérennité. La politique est déterminée par le capitalisme – c'est un effet, une conséquence de la base ; voilà pourquoi elle ne peut pas se retourner et affronter directement son géniteur. Un politicien aura beau s'époumoner à se déclarer « antisystème », c'est la base qui lui met les mots dans la bouche et qui l'agite comme Guignol dans son castelet.

« Agir », « faire quelque chose », « s'impliquer », « militer », « participer à la discussion démocratique » : tout cela veut dire, pour à peu près tout le monde à gauche, convaincre et recruter. À quoi bon prêcher, à quoi bon faire des convertis ? Le problème est ailleurs – un ailleurs qu'on arrivera en toute probabilité jamais à atteindre et encore moins à saisir.

Créer la fraternité humaine par des tactiques de vente : c'est bien là le point de jonction entre la politique et la microéconomie, ce terrain d'entente qui fait que la démocratie et le capitalisme sont les deux visages du même Janus triomphant.

Ô vous les gueux, les rêveuses, les révoltées, mes semblables, si vous et moi étions toutes et tous honnêtes, nous cesserions de promettre une alternative, de promettre des solutions parce qu'il n'y a que des problèmes. Notre tâche n'est pas de sauver ou de convaincre quiconque, mais bien identifier les problèmes et en faire le tri. Autrement dit, être des radicaux dans le sens premier du terme : trouver la racine du mal.

Chaque fois que nous (et je m'inclus dans ce nous, parce qu'il m'arrive à mon grand désespoir de tomber dans ce travers) proposons – et donc promettons – un monde meilleur, les gens se moquent doucement de nous. Ou se mettent à bailler. Ou pensent à autre chose. Pour ces gens – à peu près tout le monde, pour être bien honnête – nous passons pour des sculpteurs déments qui veulent remodeler leur être.

Les individus ne sont pas faits d'argile, illes ne sont pas non plus une pâte à travailler pour faire lever l'humanité nouvelle. On ne peut les convaincre que de ce qu'illes sont eux-mêmes convaincus ; faire appel au sens moral et au sentiment de honte de son adversaire ne fonctionne jamais, parce que leurs principes et leur honte se situent ailleurs. Nous allons devoir les laisser aller jusqu'au bout de ce qu'ils sont, les laisser partir – les laisser être.

Nous allons aussi devoir nous regarder nous-mêmes : déjà partis, déjà ailleurs, en train d'*être* selon les termes que nous avons choisis, dans un ratage grandiose et irrémédiable.

### ***Antipolitique***

Par antipolitique, je veux dire poésie.





## **Abolir la société**

La plupart des anars s'accrochent à l'idée de créer une société «nouvelle» ou «libre». Mais bien peu d'entre eux osent remettre en cause l'idée même de société. Moi-même, j'hésite la plupart du temps à le faire ; j'utilise le mot civilisation en laissant entendre que ce ne sont que certains modèles sociaux qui m'indisposent. Mais là, pour une fois, ici et maintenant, je ne mets pas de gants blancs et je le dis franchement : ce que je désire, c'est abolir la société.

Le concept de société est amorphe, vague — et surtout beaucoup plus difficile à appréhender que ces manifestations institutionnelles comme l'État, le gouvernement, l'Église, la famille, le capitalisme et ainsi de suite. Il est si enraciné dans notre psyché que le remettre en question nous donne l'impression de remettre en cause notre propre nature. « L'Homme est un animal social », disait Platon ; si on enlève le social, il ne reste plus que l'animal... Or, c'est précisément pour cette raison qu'il faut selon moi remettre cette idée en question ; se libérer des carcans identitaires et des rôles préconçus qui répriment nos désirs peut très bien exiger non seulement la transformation de la société, mais son abolition pure et simple.

Par société, j'entends le même phénomène qui a été conceptualisé par la sociologie et l'anthropologie, c'est-à-dire l'ensemble des individus entre lesquels s'établissent des relations durables, réglées par des lois et des codes de conduite. J'entends ce tout supérieur à la somme de ses parties, à l'ensemble de tous ces individus qui se trouvent perpétuellement en situation de dépendance mutuelle — autrement dit, d'êtres qui ne peuvent être complets en eux-mêmes. La société, c'est un système de relations entre des êtres qui agissent (ou qui sont considérés) comme des acteurs jouant un rôle dans le but de reproduire le système et de se reproduire eux-mêmes en tant qu'individus sociaux.

La dépendance sociale est à distinguer de la dépendance biologique — celle des enfants, en particulier. La dépendance

biologique de l'enfant cesse lorsque celui-ci a acquis la mobilité et la coordination psychomotrice, vers l'âge de cinq ans pour la plupart des individus. Pendant ces cinq années cruciales, les relations sociales au sein de la famille agissent pour réprimer les désirs de l'enfant, pour lui instiller la peur du monde et étouffer son individualité libre et créatrice sous les couches et les couches de blindage et ainsi faire de lui un individu social, un être dépendant qui n'a d'autre horizon que de frotter à ses semblables jusqu'au dégoût, jusqu'à la nausée, jusqu'au bout de la haine. Toutes les relations sociales ont comme base cette incomplétude originelle créée par la répression de nos passions et de nos désirs; elles sont nées de notre besoin des autres, pas de notre désir des autres. Nous nous utilisons les uns les autres en tissant des liens qui sont inévitablement, à un degré ou à un autre, des relations hiérarchiques, des relations de maître et d'esclave condamnées à devenir conflictuelles, voire violentes, et surtout gouvernées par le ressentiment. Comment ne pas mépriser ceux que l'on utilise et haïr ceux qui nous dominent ?

La société ne peut exister sans les rôles sociaux — voilà pourquoi la famille et une forme ou une autre d'éducation-dressage sont des éléments essentiels de toute société. L'individu social n'assume pas un rôle unique, mais agrège plusieurs rôles qui créent ce fameux blindage trop souvent confondu avec la personnalité. Autrement dit, les rôles sociaux sont la façon dont les individus sont définis par le système de relations qu'est la société dans le but d'assurer sa reproduction. Ils rendent les individus socialement utiles en les rendant prévisibles, en définissant leur comportement selon les besoins de la société. Le principal rôle social est le travail, pris au sens large de l'activité qui permet la reproduction du cycle de production et de consommation. Bref, la société est la domestication de l'humain, la transformation d'êtres sauvages, créatifs et libidineux qui savent interagir avec leurs semblables selon leurs propres désirs en être difformes et déformés qui se manipulent désespérément les uns les autres dans l'espoir de combler l'abîme sans fond de leurs besoins affectifs tout en ne

réussissant qu'à assurer la pérennité des besoins et des relations qui les entretiennent.

Les individus libres n'ont aucun intérêt pour les rôles sociaux et les évitent comme de la peste. Pour eux, les relations prévisibles et prédéterminées sont ennuyeuses et ne méritent aucunement d'être reproduites. Il faut admettre que les rôles sociaux offrent de la sécurité, de la stabilité, un peu de chaleur (de tiédeur, plutôt)... mais à quel prix! Les individus libres souhaitent plutôt entrer en relation avec leurs semblables selon leurs propres termes, en suivant leurs propres désirs, en s'ouvrant à toutes les possibilités offertes par le déferlement incontrôlé de leurs passions. Ce genre de vie ne peut se trouver qu'à l'extérieur de toute société, dans un espace exempt de rôles sociaux par nature délétères.

La société offre la sécurité, mais elle le fait en éradiquant le risque qui est essentiel au jeu et à l'aventure. La société offre la survie, mais exige en retour notre vie — car la survie qu'elle a à offrir est une survie en tant qu'individu social, en tant qu'êtres constitués de rôles sociaux, en tant qu'être aliénés de leurs passions et de leurs désirs. Une survie de junkies accros à des relations qui jamais ne peut les satisfaire.

Un monde fait de relations désirées entre individus libres serait un monde libéré de la société. Toutes les interactions humaines seraient déterminées immédiatement par les individus désirant entrant en relation et non par les nécessités d'un système social. Dans un tel monde, nous aurions tendance à nous émouvoir, à nous émerveiller, à nous enrager mutuellement, à vivre passionnément plutôt que de n'expérimenter que l'ennui, la complaisance, le dégoût ou la sécurité. Chaque rencontre serait potentiellement une aventure, une aventure qui ne peut pleinement exister où la rencontre se fait presque uniquement selon les diktats des relations sociales.

Voilà pourquoi il faut choisir de lutter pour abolir la société, plutôt que de faire la révolution — même la sociale.

La lutte pour transformer la société a toujours été une lutte pour le pouvoir, parce que le but est de prendre le contrôle du système de relations de la société — un objectif irréaliste puisque ce système est hors du contrôle de quiconque y est intégré. Par définition, la lutte pour changer la société ne peut être une lutte individuelle. Elle demande une action de masse ou de classe. Dans ce cadre, les individus doivent impérativement se définir eux-mêmes comme des êtres sociaux et supprimer leurs propres désirs, du moins ceux qui ne sont pas compatibles avec l'intérêt supérieur de la transformation sociale.

La lutte pour abolir la société est une lutte pour abolir le pouvoir. C'est une lutte d'individus désirant vivre une vie libérée des rôles sociaux et de leurs contraintes, désireux de vivre passionnément leurs désirs, de vivre tout ce que leur esprit indomptable peut imaginer. Évidemment, les projets collectifs ne sont pas exclus de cette lutte, bien au contraire, mais ils naissent de la conjonction des désirs individuels et se dissolvent au besoin, dès qu'ils se raidissent, dès qu'ils semblent se transformer en relation sociale. La voie de cette lutte ne peut être cartographiée, ne peut être tracée à l'avance, car elle naît de la confrontation des désirs d'individus libres avec les exigences de la société. Cela n'enlève toutefois pas l'utilité d'analyser comment la société nous modèle et d'essayer comprendre les raisons des échecs et des succès des révoltes du passé.

Les tactiques employées contre la société sont aussi nombreuses que les individus révoltés, mais elles partagent toutes l'objectif de saper le contrôle et le conditionnement social, de libérer les désirs et les passions individuels. L'humour, le jeu et l'incertitude sont essentiels, se combinant dans un chaos dionysiaque. Jouer avec les rôles sociaux de façon à les subvertir et ainsi les rendre inutiles à la société, les renverser de pied en cap, les réduire à l'état de simples jouets sont toutes des pratiques louables. Mais plus fondamentalement, il faut confronter la société à l'intérieur de nous-mêmes, avec nos propres désirs et passions, avec la saine

et héroïque attitude de celui ou celle qui ne s'abandonnera pas à ses conditionnements, qui ne centrera jamais ses activités autour d'eux et qui est résolu à vivre selon ses propres termes.

La société n'est pas une force neutre. Les relations sociales n'existent que par la suppression des désirs et des passions réels des individus, par la répression de tout ce qui permet les libres relations humaines. La société est la domestication, la transformation des individus en objets utilitaires et la transformation du jeu en travail.

La rencontre libre d'individus refusant et luttant contre leur propre domestication sape toute société et ouvre l'avenir à tous les possibles.

## Quart d'heure de lucidité

Ce n'est pas parce que j'écris continuellement, avec fébrilité, que je ne suis pas consciente de la futilité de cet exercice. Par exemple, je me demande souvent pourquoi j'écris autant au sujet de l'anarchie, de la danse de la vie, de la beauté féroce de l'érotisme, du chaos, des horreurs que la société nous fait subir. À priori, rien ne devrait me pousser à le faire : je n'ai aucun désir de convaincre quiconque, le prosélytisme me répugne et je n'ai rien à vendre. Je ne suis membre d'aucun parti, d'aucune secte et je n'ai donc personne à convertir, ni de carte de membre à fourguer.

Les idéologies m'indisposent, en particulier l'anarchisme qui pourtant est si proche de ma sensibilité. Je fréquente peu d'anarchistes ; en fait, j'évite de me frotter aux militants et aux obsédés politiques de tout poil. J'ai souvent l'impression que les anarchistes sont des adeptes d'une variante millénariste du christianisme. Ils attendent la révolution qui accouchera de l'anarchie et comme la plupart des chrétiens, ils portent en eux l'urgence de répandre leur évangile et de convertir les païens à la vraie foi. La liberté dont ils parlent semble aussi lointaine que le jugement dernier et le retour glorieux du Christ. Pis encore, la plupart d'entre eux sacrifient les miettes de liberté que l'ordre dominant leur abandonne pour le bien de la Cause, avec un c majuscule et glorieux. Or, ce qu'ils proposent en attendant est une forme appauvrie d'adaptation à l'ordre établi qui ne le menace aucunement, fait de rituels oppositionnels et de résignation rebelle en attendant des jours meilleurs.

Je ne serai jamais une sainte, ni une militante. Pas parce que je suis plus perverse, plus vertueuse, plus intelligente ou plus stupide que le commun des mortels ; je ne suis tout simplement pas douée pour le sacrifice. Se sacrifier me semble au mieux idiot, au pire suicidaire. Je veux être libre et je veux l'être maintenant. Je désire passionnément me réapproprier ma vie, être souveraine de moi-même. Je déteste mes chaînes et je n'arrive pas à me résigner à les porter. Il y a tant d'entraves à

ma liberté; elles ne cessent de se multiplier, elles deviennent de plus en plus insupportables. Plutôt que de sombrer dans l'amertume ou le fatalisme, je fais de mon mieux pour élargir les interstices de liberté qui ne sont pas encore sous le regard du Léviathan. Je ne sais pas si c'est dans l'absolu la meilleure chose à faire, mais c'est en définitive ce que je peux faire de mieux. J'explore ces espaces de liberté, faits de nouvelles valeurs, de nouvelles façons de vivre avec mes semblables, même si s'ils sont fugaces, impermanents. J'écris en me disant que la trace de mon expérience peut servir pour plus tard et que mon exemple, aussi dérisoire qu'il est, peut peut-être inspirer une ou deux personnes. C'est peu, mais c'est à la portée de mes faibles moyens — du moins aussi faibles que les vôtres, ni plus, ni moins.

Je constate avec désolation que la plupart d'entre vous acceptent vos chaînes avec passivité et résignation. J'en suis profondément blessée, meurtrie, car ces chaînes ne résisteraient pas une minute à votre colère généralisée. L'entêtement de certains d'entre vous à embrasser vos liens, voire à exiger qu'ils soient plus lourds et plus contraignants m'écorche la peau jusqu'au sang comme un cilice. Souvent, la nuit, j'émerge subitement du sommeil avec une envie sourde et impétueuse de hurler à pleins poumons. Il m'apparaît alors clairement que je resterai pour l'essentiel victime de cette existence merdique aussi longtemps que vous tous l'accepterez passivement, aussi longtemps que vous placerez vos espoirs et vos énergies dans des solutions politiques illusoire portées par des messies d'opérette. Je me mets alors à écrire, avec le seul espoir non pas de vous convaincre, mais plutôt d'alléger la souffrance qui m'accable et qui est aussi la vôtre.

J'écris surtout parce que mon corps est trituré par des passions qui demandent à être extériorisées. Cette passion folle, dans toute son impétuosité et sa splendeur exige d'être libérée, comme cette révolte contre une existence réduite à la survie, amputée, artificielle, qu'on m'impose. La parole et les comportements de ceux qui se réapproprient leur vie sont la



plupart du temps considérés comme des crimes ou des maladies mentales par l'ordre établi. Lorsqu'on arrive plus à les amadouer avec la gratification illusoire de la consommation, on tente de contenir les déviants avec des médicaments, on tente de les cacher dans des prisons ou des institutions psychiatriques. Le monde dans lequel nous vivons est presque sans issue et la libération, quasiment impossible. Lorsque j'écris, je peux libérer ma folie sans entraves autres que celles du langage et laisser jaillir mes passions. Pauvre ersatz, me direz-vous. C'est en effet mon opium, une façon d'apaiser la brûlure de l'horreur sociale ordinaire — ce qui a pour conséquence de réifier mes désirs au lieu de les laisser me mener au bout de moi-même.

J'ai la tête remplie de rêves, de visions d'accouplements sublimes, de mille façons de consumer ma vie plutôt que de la laisser s'éteindre sous la chape de plomb des dispositifs de pouvoir. Mes compagnons et mes compagnes de folie sont bien peu nombreux, mais c'est grâce à ma parole que j'ai pu les trouver. Tout ce que j'écris est noyé, dilué dans la logorrhée diluvienne de l'ordre marchand. Écrire est aussi futile que de lancer des bouteilles sans bouchon à la mer — mais la beauté réside dans ces gestes sublimement inutiles.

## La fin

Rétrospectivement, il m'apparaît clairement que les Mayas avaient raison. Le monde a effectivement pris fin en décembre 2012. Nous ne l'avons pas vu venir, parce que – comme d'habitude – Hollywood a eu tort. Il n'y a pas eu de tremblements de terre, d'éruptions volcaniques, de raz-de-marée gigantesques engloutissant des continents. Il n'y a que des ruines, de plus en plus de ruines, qui gagnent du terrain inexorablement et qui grugent nos sociétés pourries comme un furoncle discret, presque imperceptible. La vie dans les ruines est agréable pour la mince strate sociale que constituent nos maîtres; leurs ruines sont confortables et climatisées. Reste que ce ne sont que des ruines, même s'ils se battent bec et ongles pour les garder pour eux seuls. Pour le reste d'entre nous, pas de Ragnarok, pas de Cavaliers de l'Apocalypse, juste une suite sans fin de likes, de retweets, de remakes et de reprises de shows de télé-réalité. La fin du monde s'est déroulée sous notre nez sans que nous nous apercevions de quoi que ce soit car nous ne pouvions lever les yeux et regarder, tout écrasés sous les dettes et enchaînés devant des écrans que nous sommes.

Pour être en mesure de survivre, il faut impérativement tamiser les lumières et s'entourer d'une pénombre d'illusion – celle que le monde trotte et ronronne comme il l'a toujours fait, que certaines journées sont meilleures que d'autres mais que dans l'ensemble, la situation n'est pas différente aujourd'hui qu'en 1950 ou en 1820. Certains d'entre nous ont besoin de croire au Progrès, ce principe moteur de l'Histoire qui nous assure un Futur qui résoudra tous nos problèmes. S'ils arrivent à se convaincre que la vie est plus douce aujourd'hui qu'au V<sup>e</sup> siècle parce que notre espérance de vie est plus longue, c'est au prix de troquer leur pénombre d'illusion pour une obscurité totale ; ils oublient que le sursis que nous accorde la Science a un prix, celui de devenir un objet médical malade et usé, raccordé à des machines et infusé de médicaments qui font le bonheur et les profits d'une poignée de multinationales. Le Progrès n'a ajouté qu'une saison de plus à notre vie d'esclavage.

Nous sommes si bien divertis que nous devenons victimes de nos distractions, au point de suffoquer dans la vase générée par nos machines. En ce moment, il y a en circulation plus d'argent qu'il ne le faudrait pour acheter la planète entière alors qu'il en reste de moins en moins à acheter. Les espèces vivantes disparaissent les unes après les autres, l'espace habitable rétrécit avec la fonte des glaciers, l'empoisonnement de l'air et de l'eau, la terre sacrifiée au culte de la fracturation hydraulique, du bungalow et du Wal-Mart. Le mot «totalitarisme» est aujourd'hui galvaudé, mais je n'en trouve pas d'autres pour décrire ce régime qui tue même la nuit à coup de bruit et d'éclairage artificiel. Nous mourrons par asphyxie dans cette boue infecte et la dernière pensée de la noyée va à la Science qui va bien entendu tout régler, dans ce Futur indéterminé où nous serons toutes mortes, ce qui nous permet de continuer de consommer et d'étaler nos déjections un peu partout l'âme en paix parce que c'est plus pratique ainsi.

Et aussi parce qu'on peut en tirer un profit. Le capitalisme a trouvé des tas de moyens de profiter de la fin du monde, c'est même de l'excellente business. « Avec ce système, j'aurai vite fait fortune, alors je tuerais tout le monde et je m'en irai » faisait dire Alfred Jarry au père Ubu dans *Ubu roi* ; personne n'a encore mieux résumé le programme politique de la bourgeoisie du capitalisme avancé – et surtout pas Lénine, qui aurait dit que «les capitalistes nous vendront la corde avec laquelle nous les pendrons ». Cent ans plus tard, on constate que Vladimir Ilitch avait tout compris de travers : ils vendent de la corde à tout le monde et attendent peignards que nous soyons tous pendus pour se la passer eux-mêmes au cou. La catastrophe finale sera l'apothéose du fétichisme de la marchandise.

Supposons que ce paradis de carton-pâte fait de pizza pochettes et de Fitbits est tout ce que nous avons et tout ce que nous aurons. Quelle est l'alternative? Le repoussoir officiel, celui du néofascisme religieux et de l'extrême-droite de tout acabit ? Si le SCRS est à l'écoute, j'aimerais leur dire que je comprends

parfaitement pourquoi et comment quelqu'un en arrive à devenir un zélate violent et intégriste. J'arrive même à avoir de l'empathie pour eux – mais ce n'est pas parce que j'ai de la pitié pour les lépreuses que j'ai envie d'en devenir une. La gauche? Ma sympathie est débordante et se mue même en amour pour tous ceux et celles qui ont encore la foi progressiste, celle qui pousse à s'agiter pour un Gouvernement Populaire, pour la Justice Sociale pour la Révolution (tout ça avec des majuscules, hein, pas le temps de niaiser). C'est toutefois peine perdue, je n'arrive plus à partager leurs illusions, car elles exigent de porter de telles œillères, de développer de tels angles morts que le champ de vision se réduit à un petit point qu'on peut aisément confondre avec la lumière au bout du tunnel.

Alors si on exclue à la fois l'acceptation béate et le suicide, il ne reste selon moi que trois options.

La première, c'est la fuite passive. Le capitalisme permet d'adopter tout plein de modes de vie alternatifs; s'agit d'en choisir un, de l'essayer et s'il vous convient, d'en profiter le temps que ça durera. Vous pourriez vivre dans une cabane avec des panneaux solaires, des poules et des champs de pot à perte de vue – c'est l'option rétro-granole. Ou alors, squattez une ruine pas trop déglinguée et vivez d'amour et d'eau fraîche ou, plus prosaïquement, d'orgies polyamoureuses, d'aide sociale et de dumpster-diving – c'est l'option punkette-urbaine. Casez-vous dans une des catégories marginales tolérées et espérez que cette tolérance ne se volatilise pas du jour au lendemain.

La seconde, c'est la fuite active. C'est la voie insurrectionnelle, celle qui vole et pirate des espaces et des temps pour expérimenter la «liberté libre» de Rimbaud, celle qui crée des endroits où l'on peut enfin vivre plutôt que de se contenter de survivre, même si ce n'est que pour un temps très court. Vivre en nomade pour suivre le vent de la révolte m'a longtemps semblé la fuite active la plus désirable, mais compte tenu que le monde entier semble avoir été transformé en parking bétonné (ou en réseau social), je ne suis pas certaine que ce soit encore possible. Il faudrait être en mesure de sauter de Parc Émilie

Gamelin en Place Tahrir en Parc Zucotti en Place Syntagma pour éviter les touristes (tout en évitant d'en devenir une, bien entendu). Cela implique inévitablement de vivre et d'agir en criminel, parce que vivre a été interdit depuis belle lurette – parce qu'il est impossible de concilier la vie et le travail. Les anarchistes illégalistes de la Belle Époque avaient compris quelque chose : l'importance de la reprise individuelle. Si vous êtes une esclave comme moi, le crime n'est pas une lubie, un plaisir ou un passe-temps, mais bien une nécessité, la seule façon d'avoir en bouche le goût fugace de la liberté. Avant de me jeter la première pierre, gardez à l'esprit que presque tout est illégal de nos jours et que vous contrevenez fort probablement à l'instant même à une loi dont vous ignorez l'existence.

La troisième, c'est la vengeance, puisqu'il «est plus humain de se venger un peu que de s'abstenir de la vengeance», comme l'écrivait Nietzsche. La vengeance ne change rien et n'apporte rien, mais ce n'est quand même pas rien. Il n'y a aucune rédemption à trouver dans la destruction gratuite de quelque chose de laid ; on n'en tire que la satisfaction d'avoir épouvanté quelques salopards. Pour avoir cherché la provocation plus souvent qu'à mon tour, je peux affirmer que cette satisfaction est des plus délicieuses. J'ai longtemps cru que je pouvais me servir de l'art comme d'une arme, comme une forme de violence dirigée vers la laideur et l'horreur du monde. J'en suis maintenant beaucoup moins certaine. Peut-être alors que les armes peuvent être utilisées comme de l'art, pour des raisons purement esthétiques, un acte gratuit dépouillé de toute trace d'illusion. Le marteau des luddites comme forme de dandysme du désespoir post-apocalyptique. Mais franchement, je suis trop poule mouillée pour vérifier une telle hypothèse, surtout que j'ai été élevée comme une femme – la violence, j'ai appris à la retourner vers moi-même, pas vers une cible extérieure. Alors les enfants, si vous êtes comme moi, n'essayez pas cela à la maison.

Vous allez me dire que la fuite passive, la fuite active et la vengeance sont pas mal la même chose, en cela que ces trois

stratégies ne mènent pas au changement social. Vous avez raison, mais n'oubliez pas que c'est la fin du monde, il n'y a plus rien à changer de toute manière. Et si j'ai une préférence personnelle pour la fuite active, n'allez pas croire que je la tiens pour plus efficace ou plus porteuse d'avenir. C'est juste le naturel d'une ex-gauchiste qui revient au galop, l'expression d'une vague nostalgie d'une époque où un avenir meilleur était encore envisageable. Quelle que soit votre propre inclinaison, je crois que l'important est de ne pas accepter de se laisser confiner dans l'apathie spectaculaire que les Maîtres ont conçue pour nous. La dépression, la rage impotente et le pessimisme quant à la révolution a beau être notre lot, il y a des choses qu'on ne peut tout simplement pas accepter, au risque de devenir par défaut notre propre ennemi. Alors cultivez des roses, goûtez aux plaisirs égoïstes qui nous restent encore, lancez des cailloux dans les engrenages des machines de la mort ; tant qu'il restera quelques oiseaux dans le ciel, l'amour sera peut-être encore possible.

En ce qui me concerne, je vais aboyer et mordre jusqu'au moment ultime.